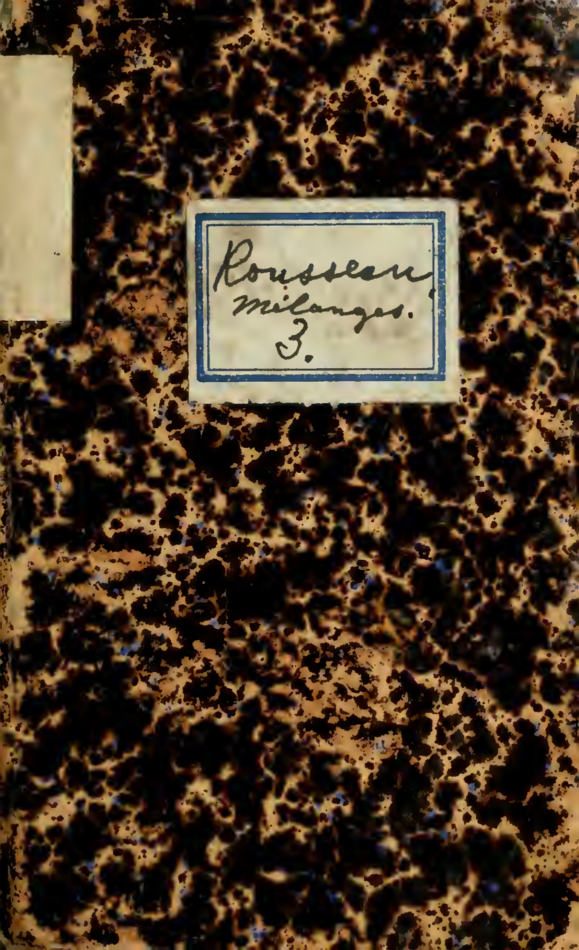

Rousseau
mélanges.
3.


EXLIBRIS
VAN
A. de Kluijs.

MÉLANGES.

TOME TROISIEME.



J. J. ROUSSEAU,

Citoyen de Geneve,

A M. D'ALEMBERT;

De l'Académie Françoise, de l'Académie Royale des Sciences de Paris, de celle de Prusse, de la Société Royale de Londres, de l'Académie Royale des Belles-Lettres de Suede, & de l'Institut de Bologne.

Sur son Article GENEVE,

Dans le septieme Volume de l'Encyclopédie, & particuliérement sur le Projet d'établir un Théatre de Comédie en cette Ville.

Dii meliora piis, erroremque hostibus illum.



A LONDRES.

M. DCC. LXXXII.



PRÉFACE.

J'ai tort, ſi j'ai pris en cette occaſion la plume ſans néceſſité. Il ne peut m'être ni avantageux ni agréable de m'attaquer à M. d'Alembert. Je conſidere ſa perſonne, j'admire ſes talens, j'aime ſes ouvrages, je ſuis ſenſible au bien qu'il a dit de mon pays : honoré moi-même de ſes éloges, un juſte retour d'honnêteté m'oblige à toutes ſortes d'égards envers lui; mais les égards ne l'emportent ſur les devoirs, que pour ceux dont toute la morale conſiſte en apparences. Juſtice & vérité, voilà les premiers devoirs de l'homme. Humanité, patrie, voilà ſes premieres affections. Toutes les fois que des ménagemens particuliers lui font changer cet ordre, il eſt coupable. Puis-je l'être en faiſant ce que j'ai dû? Pour me répondre, il faut avoir une patrie à ſervir, & plus

d'amour pour ſes devoirs que de crainte de déplaire aux hommes.

Comme tout le monde n'a pas ſous les yeux l'Encyclopédie, je vais tranſcrire ici de l'article *Geneve* le paſſage qui m'a mis la plume à la main. Il auroit dû l'en faire tomber, ſi j'aſpirois à l'honneur de bien écrire; mais j'oſe en rechercher un autre, dans lequel je ne crains la concurrence de perſonne. En liſant ce paſſage iſolé, plus d'un lecteur ſera ſurpris du zele qui l'a pu dicter: en le liſant dans ſon article, on trouvera que la Comédie qui n'eſt pas à Geneve & qui pourroit y être, tient la huitieme partie de la place qu'occupent les choſes qui y ſont.

» On ne ſouffre point de Comédie à » Geneve: ce n'eſt pas qu'on y déſap» prouve les Spectacles en eux-mêmes; » mais on craint, dit-on, le goût de » parure, de diſſipation & de liberti» nage que les troupes de Comédien

» répandent parmi la jeunesse. Cependant, ne seroit-il pas possible de remédier à cet inconvénient par des Loix séveres & bien exécutées sur la conduite des Comédiens ? Par ce moyen Geneve auroit des Spectacles & des mœurs, & jouiroit de l'avantage des uns & des autres; les représentations théatrales formeroient le goût des Citoyens, & leur donneroient une finesse de tact, une délicatesse de sentiment qu'il est très-difficile d'acquérir sans ce secours; la littérature en profiteroit sans que le libertinage fît des progrès, & Geneve réuniroit la sagesse de Lacédémone à la politesse d'Athenes. Une autre considération, digne d'une République si sage & si éclairée, devroit peut-être l'engager à permettre les Spectacles. Le préjugé barbare contre la profession de Comédien, l'espece d'avilissement où nous avons mis ces hommes si nécessaires au

» progrès & au ſoutien des arts, eſt
» certainement une des principales
» cauſes qui contribuent au dérégle-
» ment que nous leur reprochons; ils
» cherchent à ſe dédommager par les
» plaiſirs, de l'eſtime que leur état ne
» peut obtenir. Parmi nous, un Co-
» médien qui a des mœurs eſt double-
» ment reſpectable; mais à peine lui
» en ſait-on gré. Le Traitant qui in-
» ſulte à l'indigence publique, & qui
» s'en nourrit, le Courtiſan qui rampe
» & qui ne paie point ſes dettes : voilà
» l'eſpece d'hommes que nous hono-
» rons le plus. Si les Comédiens étoient
» non-ſeulement ſoufferts à Geneve,
» mais contenus d'abord par des régle-
» mens ſages, protégés enſuite &
» même conſidérés dès qu'ils en ſe-
» roient dignes, enfin abſolument pla-
» cés ſur la même ligne que les autres
» Citoyens, cette ville auroit bientôt
» l'avantage de poſſéder ce qu'on croit
» ſi rare, & qui ne l'eſt que par notre

» faute, une troupe de Comédiens esti-
» mables. Ajoutons que cette troupe de-
» viendroit bientôt la meilleure de l'Eu-
» rope; plusieurs personnes, pleines de
» goût & de disposition pour le théatre,
» & qui craignent de se déshonorer par-
» mi nous en s'y livrant, accourroient à
» Geneve, pour cultiver, non-seule-
» ment sans honte, mais même avec
» estime, un talent si agréable & si
» peu commun. Le séjour de cette
» ville, que bien des François regar-
» dent comme triste par la privation
» des Spectacles, deviendroit alors le
» séjour des plaisirs honnêtes, comme
» il est celui de la philosophie & de la
» liberté; & les Etrangers ne seroient
» plus surpris de voir que dans une
» ville où les Spectacles décens & régu-
» liers sont défendus, on permette des
» farces grossieres & sans esprit, aussi
» contraires au bon goût qu'aux bon-
» nes mœurs. Ce n'est pas tout; peu-
» à-peu l'exemple des Comédiens de

» Geneve, la régularité de leur conduite, & la considération dont elle
» les feroit jouir, serviroient de modele aux Comédiens des autres Nations,
» & de leçon à ceux qui les ont traités jusqu'ici avec tant de rigueur & même d'inconséquence.
» On ne les verroit pas d'un côté pensionnés par le Gouvernement, & de l'autre un objet d'anathême; nos
» Prêtres perdroient l'habitude de les excommunier, & nos bourgeois de les regarder avec mépris; & une
» petite République auroit la gloire d'avoir réformé l'Europe sur ce point, plus important peut-être,
» qu'on ne pense ».

Voilà certainement le tableau le plus agréable & le plus séduisant qu'on pût nous offrir: mais voilà en même tems le plus dangereux conseil qu'on pût nous donner. Du moins, tel est mon sentiment, & mes raisons sont dans cet écrit. Avec quelle avidité la jeu-

neſſe de Geneve, entraînée par une autorité d'un ſi grand poids, ne ſe livrera t-elle point à des idées auxquelles elle n'a déja que trop de penchant? Combien, depuis la publication de ce volume, de jeunes Genevois, d'ailleurs bons Citoyens, n'attendent-ils que le moment de favoriſer l'établiſſement d'un théatre, croyant rendre un ſervice à la patrie & preſque au genre-humain? Voilà le ſujet de mes alarmes, voilà le mal que je voudrois prévenir. Je rends juſtice aux intentions de M. d'Alembert, j'eſpere qu'il voudra bien la rendre aux miennes: je n'ai pas plus d'envie de lui déplaire que lui de nous nuire. Mais enfin, quand je me tromperois, ne dois-je pas agir, parler, ſelon ma conſcience & mes lumieres? Ai-je dû me taire? L'ai-je pu, ſans trahir mon devoir & ma patrie?

Pour avoir droit de garder le ſilence en cette occaſion, il faudroit que je n'euſſe jamais pris la plume ſur des ſu-

jets moins néceſſaires. Douce obſcurité qui fis trente ans mon bonheur, il faudroit avoir toujours ſu t'aimer ; il faudroit qu'on ignorât que j'ai eu quelques liaiſons avec les Editeurs de l'Encyclopédie, que j'ai fourni quelques articles à l'Ouvrage, que mon nom ſe trouve avec ceux des Auteurs ; il faudroit que mon zele pour mon pays fût moins connu, qu'on ſuppoſât que l'article *Geneve* m'eût échapé, ou qu'on ne pût inférer de mon ſilence que j'adhere à ce qu'il contient. Rien de tout cela ne pouvant être, il faut donc parler, il faut que je déſavoue ce que je n'approuve point, afin qu'on ne m'impute pas d'autres ſentimens que les miens. Mes compatriotes n'ont pas beſoin de mes conſeils, je le ſais bien ; mais moi, j'ai beſoin de m'honorer, en montrant que je penſe comme eux ſur nos maximes.

Je n'ignore pas combien cet écrit ſi loin de ce qu'il devroit être, eſt loin

même

même de ce que j'aurois pu faire en de plus heureux jours. Tant de choses ont concouru à le mettre au dessous du médiocre où je pouvois autrefois atteindre, que je m'étonne qu'il ne soit pas pire encore. J'écrivois pour ma patrie : s'il étoit vrai que le zele tînt lieu de talent, j'aurois fait mieux que jamais ; mais j'ai vu ce qu'il falloit faire, & n'ai pu l'exécuter. J'ai dit froidement la vérité : qui est-ce qui se soucie d'elle ? triste recommandation pour un livre ! Pour être utile il faut être agréable, & ma plume a perdu cet art-là. Tel me disputera malignement cette perte. Soit : cependant je me sens déchu, & l'on ne tombe pas au dessous de rien.

Premiérement, il ne s'agit plus ici d'un vain babil de Philosophie ; mais d'une vérité de pratique importante à tout un peuple. Il ne s'agit plus de parler au petit nombre, mais au public ; ni de faire penser les autres, mais

d'expliquer nettement ma penſée. Il a donc fallu changer de ſtyle pour me faire mieux entendre à tout le monde, j'ai dit moins de choſes en peu de mots; & voulant être clair & ſimple, je me ſuis trouvé lâche & diffus.

Je comptois d'abord ſur une feuille ou deux d'impreſſion tout au plus; j'ai commencé à la hâte & mon ſujet s'étendant ſous ma plume, je l'ai laiſſée aller ſans contrainte. J'étois malade & triſte; &, quoique j'euſſe grand beſoin de diſtraction, je me ſentois ſi peu en état de penſer & d'écrire, que, ſi l'idée d'un devoir à remplir ne m'eût ſoutenu, j'aurois jetté cent fois mon papier au feu. J'en ſuis devenu moins ſévere à moi-même. J'ai cherché dans mon travail quelque amuſement qui me le fît ſupporter. Je me ſuis jetté dans toutes les digreſſions qui ſe ſont préſentées, ſans prévoir combien, pour ſoulager mon ennui, j'en préparois peut-être au lecteur.

Le goût, le choix, la correction, ne ſauroient ſe trouver dans cet ouvrage. Vivant ſeul, je n'ai pu le montrer à perſonne. J'avois un Ariſtarque ſévere & judicieux, je ne l'ai plus, je n'en veux plus (*); mais je le regretterai ſans ceſſe, & il manque bien plus à mon cœur qu'à mes écrits.

La ſolitude calme l'ame, & appaiſe les paſſions que le déſordre du monde a fait naître. Loin des vices qui nous irritent, on en parle avec moins d'indignation; loin des maux qui nous touchent, le cœur en eſt moins ému. Depuis que je ne vois plus les hommes,

(*) Ad amicum etſi produxeris gladium, non deſperes; eſt enim regreſſus ad amicum. Si aperueris os triſte, non timeas; eſt enim concordatio: excepto convitio, & improperio, & ſuperbiâ, & myſterii revelatione, & plagâ doloſâ. In his omnibus effugiet amicus. *Eccleſiaſtic.* XXII. 26. 27.

j'ai preſque ceſſé de haïr les méchans. D'ailleurs, le mal qu'ils m'ont fait à moi-même m'ôte le droit d'en dire d'eux. Il faut déſormais que je leur pardonne pour ne leur pas reſſembler. Sans y ſonger, je ſubſtituerois l'amour de la vengeance à celui de la juſtice; il vaut mieux tout oublier. J'eſpere qu'on ne me trouvera plus de cette âpreté qu'on me reprochoit, mais qui me faiſoit lire; je conſens d'être moins lu, pourvu que je vive en paix.

A ces raiſons il s'en joint une autre plus cruelle & que je voudrois en vain diſſimuler; le public ne la ſentiroit que trop malgré moi. Si dans les eſſais ſortis de ma plume, ce papier eſt encore au deſſous des autres, c'eſt moins la faute des circonſtances que la mienne: c'eſt que je ſuis au deſſous de moi-même. Les maux du corps épuiſent l'ame: à force de ſouffrir, elle perd ſon reſſort. Un inſtant de fermentation paſſagere produiſit en moi quel-

que lueur de talent : il s'eſt montré tard, il s'eſt éteint de bonne heure. En reprenant mon état naturel, je ſuis rentré dans le néant. Je n'eus qu'un moment, il eſt paſſé; j'ai la honte de me ſurvivre. Lecteur, ſi vous recevez ce dernier ouvrage avec indulgence, vous accueillirez mon ombre : car pour moi, je ne ſuis plus.

A Montmorenci le 20 Mars 1758.



J. J. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENEVE,

A M. D'ALEMBERT,

J'ai lu, Monfieur, avec plaifir votre article GENEVE, dans le feptieme Volume de l'Encyclopédie (*). En le relifant avec plus de plaifir encore, il m'a fourni quelques réflexions que j'ai cru pouvoir offrir, fous vos aufpices, au Public & à mes Concitoyens. Il y a beaucoup à louer dans cet article; mais fi les éloges dont vous honorez ma Patrie m'ôtent le droit de vous en rendre, ma fincérité parlera pour moi; n'être pas de votre avis fur quelques points, c'eft affez m'expliquer fur les autres.

Je commencerai par celui que j'ai le plus de répugnance à traiter, & dont l'examen me convient le moins; mais fur lequel, par la

(*) L'article GENEVE qui a donné lieu à cette Lettre de M. Rouffeau, fera imprimé dans le premier volume du Supplément, avec les autres pieces qui y ont rapport.

raiſon que je viens de dire, le ſilence ne m'eſt pas permis. C'eſt le jugement que vous portez de la doctrine de nos Miniſtres en matiere de foi. Vous avez fait de ce corps reſpectable un éloge très-beau, très-vrai, très-propre à eux ſeuls dans tous les Clergés du monde, & qu'augmente encore la conſidération qu'ils vous ont témoignée, en montrant qu'ils aiment la Philoſophie, & ne craignent pas l'œil du Philoſophe. Mais, Monſieur, quand on veut honorer les gens, il faut que ce ſoit à leur maniere, & non pas à la nôtre; de peur qu'ils ne s'offenſent avec raiſon des louanges nuiſibles, qui, pour être données à bonne intention, n'en bleſſent pas moins l'état, l'intérêt, les opinions, ou les préjugés de ceux qui en ſont l'objet. Ignorez-vous que tout nom de Secte eſt toujours odieux, & que de pareilles imputations, rarement ſans conſéquence pour des Laïques, ne le ſont jamais pour des Théologiens?

Vous me direz qu'il eſt queſtion de faits & non de louanges, & que le Philoſophe a plus d'égard à la vérité qu'aux hommes: mais cette prétendue vérité n'eſt pas ſi claire,

ni si indifférente, que vous soyez en droit de l'avancer sans de bonnes autorités, & je ne vois pas où l'on en peut prendre pour prouver que les sentimens qu'un corps professe & sur lesquels il se conduit, ne sont pas les siens. Vous me direz encore que vous n'attribuez point à tout le corps ecclésiastique les sentimens dont vous parlez; mais vous les attribuez à plusieurs, & plusieurs dans un petit nombre font toujours une si grande partie que le tout doit s'en ressentir.

Plusieurs Pasteurs de Geneve n'ont, selon vous, qu'un Socinianisme parfait. Voilà ce que vous déclarez hautement à la face de l'Europe. J'ose vous demander comment vous l'avez appris ? Ce ne peut être que par vos propres conjectures, ou par le témoignage d'autrui, ou sur l'aveu des Pasteurs en question.

Or, dans les matieres de pur dogme & qui ne tiennent point à la morale, comment peut-on juger de la foi d'autrui par conjecture ? Comment peut on même en juger sur la déclaration d'un tiers, contre celle de la personne intéressée ? Qui sait mieux que moi ce que je crois ou ne crois pas, & à qui doit-

on s'en rapporter là-dessus plutôt qu'à moi-même ? Qu'après avoir tiré des discours ou des écrits d'un honnête homme des conséquences sophistiques & désavouées, un Prêtre acharné poursuive l'Auteur sur ces conséquences, le Prêtre fait son métier & n'étonne personne : mais devons-nous honorer les gens de bien comme un fourbe les persécute ; & le Philosophe imitera-t-il des raisonnemens captieux dont il fut si souvent la victime ?

Il resteroit donc à penser, sur ceux de nos Pasteurs que vous prétendez être Sociniens parfaits & rejetter les peines éternelles, qu'ils vous ont confié là-dessus leurs sentimens particuliers : mais si c'étoit en effet leur sentiment, & qu'ils vous l'eussent confié, sans doute ils vous l'auroient dit en secret, dans l'honnête & libre épanchement d'un commerce philosophique ; ils l'auroient dit au Philosophe, & non pas à l'Auteur. Ils n'en ont donc rien fait, & ma preuve est sans réplique ; c'est que vous l'avez publié.

Je ne prétends point pour cela juger ni blâmer la doctrine que vous leur imputez ; je dis seulement qu'on n'a nul droit de la leur

imputer, à moins qu'ils ne la reconnoiſſent, & j'ajoute qu'elle ne reſſemble en rien à celle dont ils nous inſtruiſent. Je ne ſais ce que c'eſt que le Socinianiſme, ainſi je n'en puis parler ni en bien ni en mal; mais en général, je ſuis l'ami de toute Religion paiſible où l'on ſert l'Etre éternel ſelon la raiſon qu'il nous a donnée. Quand un homme ne peut croire ce qu'il trouve abſurde, ce n'eſt pas ſa faute, c'eſt celle de ſa raiſon (*a*); & com-

(*a*) Je crois voir un principe qui, bien démontré comme il pourroit l'être, attacheroit à l'inſtant les armes des mains à l'intolérant & au ſuperſtitieux, & calmeroit cette fureur de faire des proſélytes qui ſemble animer les incrédules. C'eſt que la raiſon humaine n'a pas de meſure commune bien déterminée, & qu'il eſt injuſte à tout homme de donner la ſienne pour regle à celle des autres.

Suppoſons de la bonne foi, ſans laquelle toute diſpute n'eſt que du caquet Juſqu'à certain point il y a des principes communs, une évidence commune, & de plus, chacun a ſa propre raiſon qui le détermine; ainſi ce ſentiment ne mene point au Scepticiſme : mais auſſi les bornes générales de la raiſon n'étant point fixées, & nul n'ayant inſpection ſur celle d'autrui, voilà tout d'un coup le fier dogmatique arrêté. Si jamais on pouvoit établir la paix où regnent

ment concevrai-je que Dieu le punisse de ne s'être pas fait un entendement (*b*) contraire à

l'intérêt, l'orgueil, & l'opinion, c'est par-là qu'on termineroit à la fin les dissentions des Prêtres & des Philosophes. Mais peut-être ne seroit-ce le compte ni des uns ni des autres : il n'y auroit plus ni persécutions ni disputes ; les premiers n'auroient personne à tourmenter ; les seconds, personne à convaincre : autant vaudroit quitter le métier.

Si l'on me demandoit là-dessus pourquoi donc je dispute moi-même ? Je répondrois que je parle au plus grand nombre, que j'expose des vérités de pratique, que je me fonde sur l'expérience, que je remplis mon devoir, & qu'après avoir dit ce que je pense, je ne trouve point mauvais qu'on ne soit pas de mon avis.

(*b*) Il faut se ressouvenir que j'ai à répondre à un Auteur qui n'est pas Protestant ; & je crois lui répondre en effet, en montrant que ce qu'il accuse nos Ministres de faire dans notre Religion, s'y feroit inutilement, & se fait nécessairement dans plusieurs autres, sans qu'on y songe.

Le monde intellectuel, sans en excepter la Géométrie, est plein de vérités incompréhensibles, & pourtant incontestables ; parce que la raison qui les démontre existantes, ne peut les toucher, pour ainsi dire, à travers les bornes qui l'arrêtent, mais seulement les appercevoir. Tel est le dogme de l'existence de Dieu ; tels sont les mysteres admis dans les Communions Protes-

celui

celui qu'il a reçu de lui ? Si un Docteur venoit m'ordonner de la part de Dieu de croire que la partie est plus grande que le tout, que pourrois-je penser en moi-même, sinon que

tantes. Les mysteres qui heurtent la raison, pour me servir des termes de M. d'Alembert, sont tout autre chose. Leur contradiction même les fait rentrer dans ses bornes ; elle a toutes les prises imaginables pour sentir qu'ils n'existent pas : car bien qu'on ne puisse voir une chose absurde, rien n'est si clair que l'absurdité. Voilà ce qui arrive, lorsqu'on soutient à la fois deux propositions contradictoires. Si vous me dites qu'un espace d'un pouce est aussi un espace d'un pied, vous ne dites point du tout une chose mystérieuse, obscure, incompréhensible ; vous dites, au contraire, une absurdité lumineuse & palpable, une chose évidemment fausse. De quelque genre que soient les démonstrations qui l'établissent, elles ne sauroient l'emporter sur celle qui l'a détruit, parce qu'elle est tirée immédiatement des notions primitives qui servent de base à toute certitude humaine. Autrement la raison, déposant contre elle-même, nous forceroit à la récuser ; & loin de nous faire croire ceci ou cela, elle nous empêcheroit de plus rien croire, attendu que tout principe de foi seroit détruit. Tout homme, de quelque Religion qu'il soit, qui dit croire à de pareils mysteres, en impose donc, ou ne sait ce qu'il dit.

cet homme vient m'ordonner d'être fou ? Sans doute l'Orthodoxe, qui ne voit nulle abſurdité dans les myſteres, eſt obligé de les croire : mais ſi le Socinien y en trouve, qu'a-t-on à lui dire ? Lui prouvera-t-on qu'il n'y en a pas ? Il commencera, lui, par vous prouver que c'eſt une abſurdité de raiſonner ſur ce qu'on ne ſauroit entendre. Que faire donc ? Le laiſſer en repos.

Je ne ſuis pas ſcandaliſé que ceux qui ſervent un Dieu clément, rejettent l'éternité des peines, s'ils la trouvent incompatible avec ſa juſtice. Qu'en pareil cas ils interpretent de leur mieux les paſſages contraires à leur opinion, plutôt que de l'abandonner, que peuvent-ils faire autre choſe ? Nul n'eſt plus pénétré que moi d'amour & de reſpect pour le plus ſublime de tous les Livres ; il me conſole & m'inſtruit tous les jours, quand les autres ne m'inſpirent plus que du dégoût. Mais je ſoutiens que ſi l'Ecriture elle-même nous donnoit de Dieu quelque idée indigne de lui, il faudroit la rejetter en cela, comme vous rejettez en Géométrie les démonſtrations qui menent à des concluſions abſurdes : car de quelque authenticité que puiſſe être

le texte sacré, il est encore plus croyable que la Bible soit altéré, que Dieu soit injuste ou malfaisant.

Voilà, Monsieur, les raisons qui m'empêcheroient de blâmer ces sentimens dans d'équitables & modérés Théologiens, qui de leur propre doctrine apprendroient à ne forcer personne à l'adopter. Je dirai plus; des manieres de penser si convenables à une créature raisonnable & foible, si dignes d'un Créateur juste & miséricordieux, me paroissent préférables à cet assentiment stupide qui fait de l'homme une bête, & à cette barbare intolérance qui se plaît à tourmenter dès cette vie ceux qu'elle destine aux tourmens éternels dans l'autre. En ce sens, je vous remercie pour ma Patrie de l'esprit de Philosophie & d'humanité que vous reconnoissez dans son Clergé, & de la justice que vous aimez à lui rendre; je suis d'accord avec vous sur ce point. Mais pour être Philosophes & tolérans (*), il ne s'ensuit pas

(*) Sur la Tolérance Chrétienne, on peut consulter le chapitre qui porte ce titre, dans l'onzieme livre de la Doctrine Chrétienne de M. le Professeur Vernet. On y verra par quelles

que ses membres soient hérétiques. Dans le nom de parti que vous leur donnez, dans les dogmes que vous dites être les leurs, je ne puis ni vous approuver ni vous suivre. Quoiqu'un tel systême n'ait rien, peut-être, que d'honorable à ceux qui l'adoptent, je me garderai de l'attribuer à mes Pasteurs qui ne l'ont pas adopté; de peur que l'éloge que j'en pourrois faire, ne fournît à d'autres le sujet d'une accusation très-grave, & ne nuisît à ceux que j'aurois prétendu louer. Pourquoi me chargerois-je de la profession de foi d'autrui? N'ai-je pas trop appris à craindre ces imputations téméraires? Combien de gens se sont chargés de la mienne en m'accusant de manquer de religion, qui surement ont fort mal lu dans mon cœur? Je ne les taxerai point d'en manquer eux-mêmes: car un des devoirs qu'elle m'impose, est de respecter les secrets des consciences.

raisons l'Eglise doit apporter encore plus de ménagement & de circonspection dans la censure des erreurs sur la foi, que dans celle des fautes contre les mœurs, & comment s'allient dans les regles de cette censure la douceur du Chrétien, la raison du Sage, & le zele du Pasteur.

Monſieur, jugeons les actions des hommes, & laiſſons Dieu juger de leur foi.

En voilà trop, peut-être, ſur un point dont l'examen ne m'appartient pas, & n'eſt pas auſſi le ſujet de cette Lettre. Les Miniſtres de Geneve n'ont pas beſoin de la plume d'autrui pour ſe défendre (*c*); ce n'eſt pas la mienne qu'ils choiſiront pour cela, & de pareilles diſcuſſions ſont trop loin de mon

(*c*) C'eſt ce qu'ils viennent de faire, à ce qu'on m'écrit, par une déclaration publique. Elle ne m'eſt point parvenue dans ma retraite ; mais j'apprends que le public l'a reçue avec applaudiſſement. Ainſi, non-ſeulement je jouis du plaiſir de leur avoir le premier rendu l'honneur qu'ils méritent, mais de celui d'entendre mon jugement unanimement confirmé. Je ſens bien que cette déclaration rend le début de ma Lettre entiérement ſuperflu, & le rendroit peut-être indiſcret dans tout autre cas : mais étant ſur le point de le ſupprimer, j'ai vu que parlant du même article qui y a donné lieu, la même raiſon ſubſiſtoit encore, & qu'on pourroit toujours prendre mon ſilence pour une eſpece de conſentement. Je laiſſe donc ces réflexions d'autant plus volontiers que ſi elles viennent hors de propos ſur une affaire heureuſement terminée, elles ne contiennent en général rien que d'honorable à l'Egliſe de Geneve, & que d'utile aux hommes en tout pays.

inclination, pour que je m'y livre avec plaiſir ; mais ayant à parler du même article où vous leur attribuez des opinions que nous ne leur connoiſſons point, me taire ſur cette aſſertion, c'étoit y paroître adhérer, & c'eſt ce que je ſuis fort éloigné de faire. Senſible au bonheur que nous avons de poſſéder un corps de Théologiens Philoſophes & pacifiques, ou plutôt un corps d'Officiers de Morale (*d*) & de Miniſtres de la vertu, je ne vois naître qu'avec effroi toute occaſion pour eux de ſe rabaiſſer juſqu'à n'être plus que des Gens d'Égliſe. Il nous importe de les conſerver tels qu'ils ſont. Il nous importe qu'ils jouiſſent eux-mêmes de la paix qu'ils nous font aimer, & que d'odieuſes diſputes de Théologie ne troublent plus leur repos ni le nôtre. Il nous importe enfin, d'apprendre toujours par leurs leçons & par leur exemple, que la douceur & l'humanité ſont auſſi les vertus du Chrétien.

Je me hâte de paſſer à une diſcuſſion moins

(*d*) C'eſt ainſi que l'Abbé de S. Pierre appelloit toujours les Eccléſiaſtiques ; ſoit pour dire ce qu'ils ſont en effet ; ſoit pour exprimer ce qu'ils devroient être.

grave & moins sérieuse, mais qui nous intéresse encore assez pour mériter nos réflexions, & dans laquelle j'entrerai plus volontiers, comme étant un peu plus de ma compétence ; c'est celle du projet d'établir un Théatre de Comédie à Geneve. Je n'exposerai point ici mes conjectures sur les motifs qui vous ont pu porter à nous proposer un établissement si contraire à nos maximes. Quelles que soient vos raisons, il ne s'agit pour moi que des nôtres, & tout ce que je me permettrai de dire à votre égard, c'est que vous serez surement le premier Philosophe (*a*), qui ait jamais excité un peuple libre, une petite ville, & un État pauvre, à se charger d'un Spectacle public.

Que de questions je trouve à discuter dans celle que vous semblez résoudre ! Si les Spectacles sont bons ou mauvais en eux-mêmes ? S'ils peuvent s'allier avec les mœurs ? Si

(*a*) De deux célebres Historiens, tous deux Philosophes, tous deux chers à M. d'Alembert, le moderne seroit de son avis, peut-être ; mais Tacite qu'il aime, qu'il médite, qu'il daigne traduire, le grave Tacite qu'il cite si volontiers & qu'à l'obscurité près il imite si bien quelquefois, en eût-il été de même ?

l'auſtérité républicaine les peut comporter ? S'il faut les ſouffrir dans une petite ville ? Si la profeſſion de Comédien peut être honnête ? Si les Commédiennes peuvent être auſſi ſages que d'autres femmes ? Si de bonnes loix ſuffiſent pour réprimer les abus ? Si ces loix peuvent être bien obſervées ? &c. Tout eſt problême encore ſur les vrais effets du Théatre, parce que les diſputes qu'il occaſionne ne partageant que les Gens d'Égliſe & les Gens du monde, chacun ne l'enviſage que par ſes préjugés. Voilà, Monſieur, des recherches qui ne ſeroient pas indignes de votre plume. Pour moi, ſans croire y ſuppléer, je me contenterai de chercher dans cet eſſai les éclairciſſemens que vous nous avez rendu néceſſaires ; vous priant de conſidérer qu'en diſant mon avis à votre exemple, je remplis un devoir envers ma Patrie, & qu'au moins, ſi je me trompe dans mon ſentiment, cette erreur ne peut nuire à perſonne.

Au premier coup-d'œil jetté ſur ces inſtitutions, je vois d'abord qu'un Spectacle eſt un amuſement ; & s'il eſt vrai qu'il faille des amuſemens à l'homme, vous conviendrez

au moins qu'ils ne ſont permis qu'autant qu'ils ſont néceſſaires, & que tout amuſement inutile eſt un mal, pour un Etre dont la vie eſt ſi courte & le tems ſi précieux. L'état d'homme a ſes plaiſirs, qui dérivent de ſa nature, & naiſſent de ſes travaux, de ſes rapports, de ſes beſoins; & ces plaiſirs, d'autant plus doux que celui qui les goûte a l'ame plus ſaine, rendent quiconque en fait jouir, peu ſenſible à tous les autres. Un Pere, un Fils, un Mari, un Citoyen, ont des devoirs ſi chers à remplir, qu'ils ne leur laiſſent rien à dérober à l'ennui. Le bon emploi du tems, rend le tems plus précieux encore, & mieux on le met à profit, moins on en fait trouver à perdre. Auſſi voit-on conſtamment que l'habitude du travail rend l'inaction inſupportable, & qu'une bonne conſcience éteint le goût des plaiſirs frivoles: mais c'eſt le mécontentement de ſoi-même, c'eſt le poids de l'oiſiveté, c'eſt l'oubli des goûts ſimples & naturels, qui rendent ſi néceſſaire un amuſement étranger. Je n'aime point qu'on ait beſoin d'attacher inceſſamment ſon cœur ſur la Scene, comme s'il étoit mal à ſon aiſe au-dedans de nous. La nature même

a dicté la réponse de ce Barbare (*b*) à qui l'on vantoit les magnificences du Cirque & des Jeux établis à Rome. Les Romains, demanda ce bon-homme, n'ont-ils ni femmes, ni enfans ? Le barbare avoit raison. L'on croit s'assembler au Spectacle ; & c'est-là que chacun s'isole ; c'est là qu'on va oublier ses amis, ses voisins, ses proches, pour s'intéresser à des fables, pour pleurer les malheurs des morts, ou rire aux dépens des vivans. Mais j'aurois dû sentir que ce langage n'est plus de saison dans notre siecle. Tâchons d'en prendre un qui soit mieux entendu.

Demander si les Spectacles sont bons ou mauvais en eux-mêmes, c'est une question trop vague ; c'est examiner un rapport avant que d'avoir fixé les termes. Les Spectacles sont faits pour le peuple, & ce n'est que par leurs effets sur lui, qu'on peut déterminer leurs qualités absolues. Il peut y avoir des Spectacles d'une infinité d'especes (*) ; il y

(*b*) Chrysost. in Matth. Homel. 38.

(*) « Il peut y avoir des Spectacles blâmables » en eux-mêmes, comme ceux qui sont inhu- » mains, ou indécens & licentieux : tels étoient » quelques-uns des Spectacles parmi les Païens.

a de Peuple à Peuple une prodigieuse diversité de mœurs, de tempéramens, de caracteres. L'homme est un, je l'avoue; mais l'homme modifié par les Religions, par les Gouvernemens, par les loix, par les coutumes, par les préjugés, par les climats, devient si dif-

» Mais il en est aussi d'indifférens en eux-mêmes » qui ne deviennent mauvais que par l'abus » qu'on en fait. Par exemple, les pieces de » Théatre n'ont rien de mauvais en tant qu'on » y trouve une peinture des caracteres & des » actions des hommes, où l'on pourroit mêmes » donner des leçons agréables & utiles pour » toutes les conditions; mais si l'on y débite une » morales relâchée si les personnes qui exercent » cette profession menent une vie licentieuse & » servent à corrompre les autres, si de tels » Spectacles entretiennent la vanité, la fainéan- » tise, le luxe, l'impudicité, il est visible alors » que la chose tourne en abus, & qu'à moins » qu'on ne trouve le moyen de corriger ces abus » ou de s'en garantir, il vaut mieux renoncer » à cette sorte d'amusement. » *Instrution Chrét. T. III. L. III. Ch. 16.*

Voilà l'état de la question bien posé. Il s'agit de savoir si la morale du Théatre est si nécessairement relâchée, si les abus sont inévitables, à les inconvéniens dérivent de la nature de la chose, ou s'ils vienne de causes qu'on ne puisse écarter.

férent de lui-même, qu'il ne faut plus chercher parmi nous ce qui eſt bon aux hommes en général, mais ce qui leur eſt bon dans tel tems ou dans tel pays : ainſi les Pieces de Ménandre faites pour le Théatre d'Athenes, étoient déplacées ſur celui de Rome : ainſi les combats des Gladiateurs, qui, ſous la République, animoient le courage & la valeur des Romains, n'inſpiroient, ſous les Empereurs, à la populace de Rome, que l'amour du ſang & la cruauté : du même objet offert au même Peuple en différens tems, il apprit d'abord à mépriſer ſa vie, & enſuite à ſe jouer de celle d'autrui.

Quant à l'eſpece des Spectacles, c'eſt néceſſairement le plaiſir qu'ils donnent, & non leur utilité, qui la détermine. Si l'utilité peut s'y trouver, à la bonne heure ; mais l'objet principal eſt de plaire, &, pourvu que le Peuple s'amuſe, cet objet eſt aſſez rempli. Cela ſeul empêchera toujours qu'on ne puiſſe donner à ces ſortes d'établiſſemens tous les avantages dont il ſeroient ſuſceptibles, & c'eſt s'abuſer beaucoup que de s'en former une idée de perfection, qu'on ne ſauroit mettre en pratique, ſans rebuter ceux

ceux qu'on croit instruire. Voilà d'où nait la diversité des Spectacles, selon les goûts divers des nations. Un Peuple intrépide, grave & cruel, veut des fêtes meurtrieres & périlleuses, où brillent la valeur & le sens-froid. Un Peuple féroce & bouillant veut du sang, des combats, des passions atroces. Un Peuple voluptueux veut de la musique & des danses. Un Peuple galant veut de l'amour & de la politesse. Un Peuple badin veut de la plaisanterie & du ridicule. *Trahit sua quemque voluptas.* Il faut, pour lui plaire, des Spectacles qui favorisent leurs penchans, au lieu qu'il en faudroit qui les modérassent.

La Scene, en général, est un tableau des passions humaines, dont l'original est dans tous les cœurs : mais si le Peintre n'avoit soin de flatter ces passions, les Spectateurs seroient bientôt rebutés, & ne voudroient plus se voir sous un aspect qui les fît mépriser d'eux-mêmes. Que s'il donne à quelques-unes des couleurs odieuses, c'est seulement à celles qui ne sont point générales, & qu'on hait naturellement. Ainsi l'Auteur ne fait encore en cela que suivre le sentiment du public ; & alors ces passions de

rebut sont toujours employées à en faire valoir d'autres, sinon plus légitimes, du moins plus au gré des Spectateurs. Il n'y a que la raison qui ne soit bonne à rien sur la Scene. Un homme sans passions, ou qui les domineroit toujours, n'y sauroit intéresser personne; & l'on a déja remarqué qu'un Stoïcien dans la Tragédie, seroit un personnage insupportable : dans la Comédie, il feroit rire, tout au plus.

Qu'on n'attribue donc pas au Théatre le pouvoir de changer des sentimens ni des mœurs qu'il ne peut que suivre & embellir. Un Auteur qui voudroit heurter le goût général, composeroit bientôt pour lui seul. Quand Moliere corrigea la Scene comique, il attaqua des modes, des ridicules; mais il ne choqua pas pour cela le goût du public (c), il le suivit ou le développa,

(c) Pour peu qu'il anticipât, ce Moliere lui-même avoit peine à se soutenir; le plus parfait de ses ouvrages tomba dans sa naissance, parce qu'il le donna trop tôt, & que le public n'étoit pas mûr encore pour le Misanthrope.

Tout ceci est fondé sur une maxime évidente; savoir, qu'un Peuple suit souvent des usages qu'il méprise, ou qu'il est prêt à mépriser, sitôt

comme fit auſſi Corneille de ſon côté. C'étoit l'ancien Théatre qui commençoit à choquer ce goût, parce que, dans un ſiecle devenu plus poli, le Théatre gardoit ſa premiere groſſiéreté. Auſſi le goût général ayant changé depuis ces deux Auteurs, ſi leurs chefs-d'œuvres étoient encore à paroître, tomberoient-ils infailliblement aujourd'hui. Les connoiſſeurs ont beau les admirer toujours; ſi le public les admire encore, c'eſt plus par honte de s'en dédire que par un vrai ſentiment de leurs beautés. On dit que jamais une bonne Piece ne tombe; vraiment je le crois bien, c'eſt que jamais une bonne piece ne choque les mœurs (*d*) de ſon tems. Qui eſt ce qui

qu'on oſera lui en donner l'exemple. Quand de mon tems on jouoit la fureur des Pantins, on ne faiſoit que dire au Théatre ce que penſoient ceux même qui paſſoient leur journée à ce ſot amuſement: mais les goûts conſtans d'un Peuple, ſes coutumes, ſes vieux préjugés, doivent être reſpectés ſur la Scene. Jamais Poëte ne s'eſt bien trouvé d'avoir violé cette loi.

(*d*) Je dis le goût ou les mœurs indifféremment: car bien que l'une de ces choſes ne ſoit pas l'autre, elles ont toujours une origine commune, & ſouffrent les mêmes révolutions. Ce qui ne ſignifie pas que le bon goût & les bonnes

doute que, sur nos Théâtres, la meilleure Piece de Sophocle ne tombât tout-à-plat ? On ne sauroit se mettre à la place de gens qui ne nous ressemblent point.

Tout Auteur qui veut nous peindre des mœurs étrangeres a pourtant grand soin d'approprier sa Piece aux nôtres. Sans cette précaution, l'on ne réussit jamais, & le succès même de ceux qui l'ont prise a souvent des causes bien différentes de celles que lui suppose un observateur superficiel. Quand Arlequin Sauvage est si bien accueilli des Spectateurs, pense-t-on que ce soit par le goût qu'ils prennent pour le sens & la simplicité de ce personnage, & qu'un seul d'entr'eux voulût pour cela lui ressembler ? C'est, tout au contraire, que cette Piece favorise leur tour d'esprit, qui est d'aimer & rechercher les idées neuves & singulieres. Or il n'y en a point de plus neuves pour eux que celles de la nature. C'est précisément

mœurs regnent toujours en même tems, proposition qui demande éclaircissement & discussion ; mais qu'un certain état du goût répond toujours à un certain état des mœurs, ce qui est incontestable.

leur averſion pour les choſes communes, qui les ramene quelquefois aux choſes ſimples.

Il s'enſuit de ces premieres obſervations, que l'effet général du Spectacle eſt de renforcer le caractere national, d'augmenter les inclinations naturelles, & de donner une nouvelle énergie à toutes les paſſions. En ce ſens il ſembleroit que cet effet, ſe bornant à charger & non à changer les mœurs établies, la Comédie ſeroit bonne aux bons & mauvaiſe aux méchans. Encore, dans le premier cas, reſteroit-il toujours à ſavoir ſi les paſſions trop irritées ne dégénerent point en vices. Je ſais que la Poétique du Théatre prétend faire tout le contraire, & purger les paſſions en les excitant : mais j'ai peine à bien concevoir cette regle. Seroit-ce pour devenir tempérant & ſage, il faut commencer par être furieux & fou ?

« Eh non ! ce n'eſt pas cela, diſent les » partiſans du Théatre. La Tragédie prétend » bien que toutes les paſſions dont elle fait » des tableaux nous émeuvent; mais elle ne » veut pas toujours que notre affection ſoit » la même que celle du perſonnage tour-

» menté par une paſſion. Le plus ſouvent, » au contraire, ſon but eſt d'exciter en nous » des ſentimens oppoſés à ceux qu'elle prête » à ſes perſonnages ». Ils diſent encore que ſi les Auteurs abuſent du pouvoir d'émouvoir les cœurs, pour mal placer l'intérêt, cette faute doit être attribuée à l'ignorance & à la dépravation des Artiſtes, & non point à l'art. Ils diſent enfin que la peinture fidele des paſſions & des peines qui les accompagnent, ſuffit ſeule pour nous les faire éviter avec tout le ſoin dont nous ſommes capables.

Il ne faut, pour ſentir la mauvaiſe foi de toutes ces réponſes, que conſulter l'état de ſon cœur à la fin d'une Tragédie. L'émotion, le trouble & l'attendriſſement qu'on ſent en ſoi-même, & qui ſe prolonge après la Piece, annoncent-ils une diſpoſition bien prochaine à ſurmonter & régler nos paſſions? Les impreſſions vives & touchantes dont nous prenons l'habitude, & qui reviennent ſi ſouvent, ſont-elles bien propres à modérer nos ſentimens au beſoin? Pourquoi l'image des peines qui naiſſent des paſſions effaceroit elle celle des tranſports de plaiſir & de joie qu'on

en voit auſſi naître, & que les Auteurs ont ſoin d'embellir encore pour rendre leurs Pieces plus agréables ? Ne ſait-on pas que toutes les paſſions ſont ſœurs ? qu'une ſeule ſuffit pour en exciter mille, & que les combattre l'une par l'autre n'eſt qu'un moyen de rendre le cœur plus ſenſible à toutes ? Le ſeul inſtrument qui ſerve à les purger eſt la raiſon, & j'ai déja dit que la raiſon n'avoit nul effet au Théatre. Nous ne partageons pas les affections de tous les perſonnages, il eſt vrai ; car, leurs intérêts étant oppoſés, il faut bien que l'Auteur nous en faſſe préférer quelqu'un, autrement nous n'en prendrions point du tout ; mais, loin de choiſir pour cela les paſſions qu'il veut nous faire aimer, il eſt forcé de choiſir celles que nous aimons. Ce que j'ai dit du genre des Spectacles doit s'entendre encore de l'intérêt qu'on y fait régner. A Londres, un Drame intéreſſe, en faiſant haïr les François ; à Tunis, la belle paſſion ſeroit la piraterie ; à Meſſine, une vengeance bien ſavoureuſe ; à Goa, l'honneur de brûler des Juifs. Qu'un Auteur (*a*) choque ces maximes, il pourra

(*a*) Qu'on mette, pour voir, ſur la Scene

ſaire une fort belle Piece où l'on n'ira point ; & c'eſt alors qu'il faudra taxer cet Auteur d'ignorance, pour avoir manqué à la premiere loi de ſon art, à celle qui ſert de baſe à toutes les autres, qui eſt de réuſſir. Ainſi le Théatre purge les paſſions qu'on n'a pas, & fomente celles qu'on a. Ne voilà-t-il pas un remede bien adminiſtré ?

Il y a donc un concours de cauſes générales & particulieres, qui doivent empêcher qu'on ne puiſſe donner aux Spectacles la perfection dont on les croit ſuſceptibles, & qu'ils ne produiſent les effets avantageux qu'on ſemble en attendre. Quand on ſuppoſeroit même cette perfection auſſi grande qu'elle peut être, & le peuple auſſi bien diſpoſé qu'on voudra, encore ces effets ſe réduiroient-ils à rien, faute de moyens pour les rendre

Françoiſe, un homme droit & vertueux, mais ſimple & groſſier, ſans amour, ſans galanterie, & qui ne faſſe point de belles phraſes ; qu'on y mette un ſage ſans préjugés, qui, ayant reçu un affront d'un Spadaſſin, refuſe de s'aller faire égorger par l'offenſeur, & qu'on épuiſe tout l'art du Théatre pour rendre ces perſonnages intéreſſans comme le Cid au Peuple François, j'aurai tort, ſi l'on réuſſit.

ſenſibles. Je ne ſache que trois ſortes d'inſtrumens, à l'aide deſquels on puiſſe agir ſur les mœurs d'un Peuple; ſavoir, la force des loix, l'empire de l'opinion, & l'attrait du plaiſir. Or les loix n'ont nul accès au Théatre, dont la moindre contrainte (*b*) feroit une peine & non pas un amuſement. L'opinion n'en dépend point, puiſqu'au lieu de faire la loi au public, le Théatre la reçoit de lui; & quant au plaiſir qu'on y peut prendre, tout ſon effet eſt de nous y ramener plus ſouvent.

Examinons s'il en peut avoir d'autres. Le Théatre, me dit-on, dirigé comme il peut & doit l'être, rend la vertu aimable & le vice odieux. Quoi donc? avant qu'il y eût

(*b*) Les loix peuvent déterminer les ſujets, la forme des Pieces, la maniere de les jouer; mais elles ne ſauroient forcer le public à s'y plaire. L'Empereur Néron chantant au Théatre faiſoit égorger ceux qui s'endormoient; encore ne pouvoit-il tenir tout le monde éveillé, & peu s'en fallut que le plaiſir d'un court ſommeil ne coûtât la vie à Veſpaſien. Nobles Acteurs de l'Opéra de Paris, ah, ſi vous euſſiez joui de la puiſſance impériale, je ne gémirois pas maintenant d'avoir trop vécu!

des Comédies, n'aimoit-on point les gens de bien, ne haïſſoit-on point les méchans ? & ces ſentimens ſont-ils plus foibles dans les lieux dépourvus de Spectacles. Le Théatre rend la vertu aimable..... Il opere un grand prodige de faire ce que la nature & la raiſon font avant lui ! Les méchans ſont haïs ſur la Scene..... Sont-ils aimés dans la Société, quand on les y connoît pour tels ? Eſt-il bien sûr que cette haine ſoit plutôt l'ouvrage de l'Auteur, que des forfaits qu'il leur fait commettre ? Eſt-il bien sûr que le ſimple récit de ces forfaits nous en donneroit moins d'horreur que toutes les couleurs dont il nous les peint ? Si tout ſon art conſiſte à nous montrer des malfaiteurs pour nous les rendre odieux, je ne vois point ce que cet art a de ſi admirable, & l'on ne prend là-deſſus que trop d'autres leçons ſans celle-là. Oſerai-je ajouter un ſoupçon qui me vient ? Je doute que tout homme à qui l'on expoſera d'avance les crimes de Phedre ou de Médée, ne les déteſte plus encore au commencement qu'à la fin de la Piece ; & ſi ce doute eſt fondé, que faut-il penſer de cet effet ſi vanté du Théatre ?

Je voudrois bien qu'on me montrât clairement & sans verbiage, par quels moyens il pourroit produire en nous des sentimens que nous n'aurions pas, & nous faire juger des êtres moraux autrement que nous n'en jugeons en nous-mêmes ? Que toutes ces vaines prétentions approfondies sont puériles & dépourvues de sens ! Ah ! si la beauté de la vertu étoit l'ouvrage de l'art, il y a longtems qu'il l'auroit défigurée ! Quant à moi, dût-on me traiter de méchant encore pour oser soutenir que l'homme est né bon, je le pense, & crois l'avoir prouvé : la source de l'intérêt qui nous attache à ce qui est honnête, & nous inspire de l'aversion pour le mal, est en nous & non dans les Pieces. Il n'y a point d'art pour produire cet intérêt, mais seulement pour s'en prévaloir. L'amour du beau (c) est un sentiment aussi naturel au cœur humain que l'amour de soi-même ; il n'y naît point d'un arrangement de Scenes ;

(c) C'est du beau moral qu'il est ici question. Quoi qu'en disent les Philosophes, cet amour est inné dans l'homme, & sert de principe à la conscience. Je puis citer en exemple de cela, la petite piece de Nanine qui a fait murmurer l'assemblée

l'Auteur ne l'y porte pas, il l'y trouve; & de ce pur ſentiment qu'il flatte, naiſſent les douces larmes qu'il fait couler.

Imaginez la Comédie auſſi parfaite qu'il vous plaira. Où eſt celui qui, s'y rendant pour la premiere fois, n'y va pas déja convaincu de ce qu'on y prouve, & déja prévenu pour ceux qu'on y fait aimer? Mais ce n'eſt pas de cela qu'il eſt queſtion; c'eſt d'agir conſéquemment à ſes principes, & d'imiter les gens qu'on eſtime. Le cœur de l'homme eſt toujours droit ſur tout ce qui ne ſe rapporte pas perſonnellement à lui. Dans les querelles dont nous ſommes purement ſpectateurs, nous prenons à l'inſtant le parti de la juſtice, & il n'y a point d'acte de méchanceté qui ne nous donne une vive indignation, tant que nous n'en tirons aucun profit: mais quand notre intérêt s'y mêle, bientôt nos ſentimens ſe corrompent; & c'eſt alors ſeulement que nous préférons le mal qui nous eſt utile, au bien que nous fait ai-

& ne s'eſt ſoutenue que par la grande réputation de l'Auteur, & cela parce que l'honneur, la vertu, les purs ſentimens de la nature y ſont préférés à l'impertinent préjugé des conditions.

mer

mer la nature. N'eſt-ce pas un effet néceſſaire de la conſtitution des choſes, que le méchant tire un double avantage de ſon injuſtice, & de la probité d'autrui ? Quel traité plus avantageux pourroit-il faire, que d'obliger le monde entier d'être juſte, excepté lui ſeul ; en ſorte que chacun lui rendît fidélement ce qui lui eſt dû, & qu'il ne rendît ce qu'il doit à perſonne ? Il aime la vertu, ſans doute ; mais il l'aime dans les autres, parce qu'il eſpere en profiter ; il n'en veut point pour lui, parce qu'elle lui feroit coûteuſe. Que va-t-il donc voir au Spectacle ? Préciſément ce qu'il voudroit trouver par-tout ; des leçons de vertu pour le public dont il s'excepte, & des gens immolant tout à leur devoir, tandis qu'on n'exige rien de lui.

J'entends dire que la Tragédie mene à la pitié par la terreur ; ſoit : mais quelle eſt cette pitié ? Une émotion paſſagere & vaine, qui ne dure pas plus que l'illuſion qui l'a produite ; un reſte de ſentiment naturel étouffé bientôt par les paſſions ; une pitié ſtérile, qui ſe repaît de quelques larmes, & n'a jamais produit le moindre acte d'humanité. Ainſi pleuroit le ſanguinaire Sylla au

récit des maux qu'il n'avoit pas faits lui-même. Ainsi se cachoit le tyran de Phere au Spectacle, de peur qu'on ne le vît gémir avec Andromaque & Priam, tandis qu'il écoutoit sans émotion les cris de tant d'infortunés, qu'on égorgeoit tous les jours par ses ordres. Tacite rapporte que Valerius-Asiaticus, accusé calomnieusement par l'ordre de Messaline qui vouloit le faire périr, se défendit pardevant l'Empereur d'une maniere qui toucha extrêmement ce Prince, & arracha des larmes à Messaline elle-même. Elle entra dans une chambre voisine pour se remettre, après avoir tout en pleurant averti Vitellius à l'oreille de ne pas laisser échaper l'accusé. Je ne vois pas au Spectacle une de ces pleureuses de loges si fieres de leurs larmes, que je ne songe à celles de Messaline pour ce pauvre Valerius-Asiaticus.

Si, selon la remarque de Diogene-Laërce, le cœur s'attendrit plus volontiers à des maux feints, qu'à des maux véritables; si les imitations du Théatre nous arrachent quelquefois plus de pleurs que ne feroit la présence même des objets imités, c'est moins, comme le pense l'Abbé du Bos, parce que les émo-

tions sont plus foibles, & ne vont pas jusqu'à la douleur (*d*), que parce qu'elles sont pures & sans mélange d'inquiétude pour nous-mêmes. En donnant des pleurs à ces fictions, nous avons satisfait à tous les droits de l'humanité, sans avoir plus rien à mettre du nôtre; au lieu que les infortunés en personne exigeroient de nous des soins, des soulagemens, des consolations, des travaux qui pourroient nous associer à leurs peines, qui coûteroient du moins à notre indolence, & dont nous sommes bien aises d'être exemptés. On diroit que notre cœur se resserre, de peur de s'attendrir à nos dépens.

Au fond, quand un homme est allé admirer de belles actions dans des fables, & pleurer des malheurs imaginaires, qu'a-t-on

(*d*) Il dit que le Poëte ne nous afflige qu'autant que nous le voulons; qu'il ne nous fait aimer ses Héros qu'autant qu'il nous plaît. Cela est contre toute expérience. Plusieurs s'abstiennent d'aller à la Tragédie, parce qu'ils en sont émus au point d'en être incommodés; d'autres, honteux de pleurer au Spectacle, y pleurent pourtant malgré eux; & ces effets ne sont pas assez rares pour n'être qu'une exception à la maxime de cet Auteur.

encore à exiger de lui ? N'eſt-il pas content de lui-même ? Ne s'applaudit-il pas de ſa belle ame ? Ne s'eſt-il pas acquitté de tout ce qu'il doit à la vertu par l'hommage qu'il vient de lui rendre ? Que voudroit-on qu'il fît de plus ? Qu'il la pratiquât lui-même ? Il n'a point de rôle à jouer : il n'eſt pas Comédien.

Plus j'y réfléchis, & plus je trouve que tout ce qu'on met en repréſentation au Théatre, on ne l'approche pas de nous, on l'en éloigne. Quand je vois le Comte d'Eſſex, le regne d'Éliſabeth ſe recule à mes yeux de dix ſiecles, & ſi l'on jouoit un événement arrivé hier dans Paris, on me le feroit ſuppoſer du tems de Moliere. Le Théatre a ſes regles, ſes maximes, ſa morale à part, ainſi que ſon langage & ſes vêtemens. On ſe dit bien que rien de tout cela ne nous convient, & l'on ſe croiroit auſſi ridicule d'adopter les vertus de ſes héros, que de parler en vers, & d'endoſſer un habit à la Romaine. Voilà donc à-peu-près à quoi ſervent tous ces grands ſentimens & toutes ces brillantes maximes qu'on vante avec tant d'emphaſe ; à les reléguer à jamais ſur la Scene, & à nous montrer

la vertu comme un jeu de Théatre, bon pour amuser le Public, mais qu'il y auroit de la folie à vouloir transporter sérieusement dans la Société. Ainsi, la plus avantageuse impression des meilleures Tragédies, est de réduire à quelques affections passageres, stériles, & sans effet, tous les devoirs de l'homme à nous faire applaudir de notre courage en louant celui des autres; de notre humanité en plaignant les maux que nous aurions pu guérir; de notre charité en disant au pauvre: Dieu vous assiste.

On peut, il est vrai, donner un appareil plus simple à la Scene, & rapprocher dans la Comédie le ton du Théatre de celui du monde: mais de cette maniere on ne corrige pas les mœurs, on les peint, & un laid visage ne paroît point laid à celui qui le porte. Que si l'on veut les corriger par leur charge, on quitte la vraisemblance & la nature, & le tableau ne fait plus d'effet. La charge ne rend pas les objets haïssables, elle ne les rend que ridicules; & de-là résulte un très-grand inconvénient, c'est qu'à force de craindre les ridicules, les vices n'effraient plus, & qu'on ne sauroit guérir les premiers sans fomenter

les autres. Pourquoi, direz-vous, suppofer cette oppofition néceffaire ? Pourquoi, Monfieur ? Parce que les bons ne tournent point les méchans en dérifion, mais les écrafent de leur mépris, & que rien n'eft moins plaifant & rifible que l'indignation de la vertu. Le ridicule, au contraire, eft l'arme favorite du vice. C'eft par elle qu'attaquant dans le fond des cœurs le refpect qu'on doit à la vertu, il éteint enfin l'amour qu'on lui porte.

Ainfi tout nous force d'abandonner cette vaine idée de perfection qu'on nous veut donner de la forme des Spectacles, dirigés vers l'utilité publique. C'eft une erreur, difoit le grave Muralt, d'efpérer qu'on y montre fidélement les véritables rapports des chofes : car, en général, le Poëte ne peut qu'altérer ces rapports, pour les accommoder au goût du peuple. Dans le comique, il les diminue & les met au-deffous de l'homme ; dans le tragique, il les étend pour les rendre héroïques, & les met au-deffus de l'humanité. Ainfi jamais ils ne font à fa mefure, & toujours nous voyons au Théatre d'autres êtres que nos femblables. J'ajouterai que cette

différence eſt ſi vraie & ſi reconnue, qu'Ariſtote en fait une regle dans ſa Poétique. *Comædia enim deteriores, Tragœdia meliores quam nunc ſunt imitari conantur.* Ne voilà-t-il pas une imitation bien entendue, qui ſe propoſe pour objet ce qui n'eſt point, & laiſſe, entre le défaut & l'excès, ce qui eſt, comme une choſe inutile ? Mais qu'importe la vérité de l'imitation, pourvu que l'illuſion y ſoit ? Il ne s'agit que de piquer la curioſité du peuple. Ces productions d'eſprit, comme la plupart des autres, n'ont pour but que les applaudiſſemens. Quand l'Auteur en reçoit, & que les Acteurs les partagent, la Piece eſt parvenue à ſon but, & l'on n'y cherche point d'autre utilité. Or, ſi le bien eſt nul : reſte le mal, & comme celui-ci n'eſt pas douteux, la queſtion me paroît décidée ; mais paſſons à quelques exemples qui puiſſent en rendre la ſolution plus ſenſible.

Je crois pouvoir avancer, comme une vérité facile à prouver, en conſéquence des précédentes, que le Théatre François, avec les défauts qui lui reſtent, eſt cependant à-peu-près auſſi parfait qu'il peut l'être, ſoit pour l'agrément, ſoit pour l'utilité ; & que

ces deux avantages y ſont dans un rapport qu'on ne peut troubler ſans ôter à l'un plus qu'on ne donneroit à l'autre, ce qui rendroit ce même Théatre moins parfait encore. Ce n'eſt pas qu'un homme de génie ne puiſſe inventer un genre de Pieces préférable à ceux qui ſont établis : mais ce nouveau genre, ayant beſoin pour ſe ſoutenir, des talens de l'Auteur, périra néceſſairement avec lui, & ſes ſucceſſeurs, dépourvus des mêmes reſſources, feront toujours forcés de revenir aux moyens communs d'intéreſſer & de plaire. Quels ſont ces moyens parmi nous ? Des actions célebres, de grands noms, de grands crimes & de grandes vertus dans la Tragédie; le comique & le plaiſant dans la Comédie ; & toujours l'amour dans toutes deux (*a*). Je demande quel profit les mœurs peuvent tirer de tout cela ?

On me dira que dans ces Pieces le crime eſt toujours puni, & la vertu toujours récom-

(*a*) Les Grecs n'avoient pas beſoin de fonder ſur l'amour le principal intérêt de leur Tragédie, & ne l'y fondoient pas, en effet. La nôtre, qui n'a pas la même reſſource, ne ſauroit ſe paſſer de cet intérêt. On verra dans la ſuite la raiſon de cette différence.

pensée. Je réponds que, quand cela seroit, la plupart des actions tragiques n'étant que de pures fables, des événemens qu'on sait être de l'invention du Poëte, ne font pas une grande impression sur les Spectateurs; à force de leur montrer qu'on veut les instruire, on ne les instruit plus. Je réponds encore que ces punitions & ces récompenses s'operent toujours par des moyens si peu communs, qu'on n'attend rien de pareil dans le cours naturel des choses humaines. Enfin je réponds en niant le fait. Il n'est, ni ne peut être généralement vrai: car cet objet, n'étant point celui sur lequel les Auteurs dirigent leurs Pieces, ils doivent rarement l'atteindre, & souvent il seroit un obstacle au succès. Vice ou vertu, qu'importe, pourvu qu'on en impose par un air de grandeur? Aussi la Scene Françoise, sans contredit la plus parfaite, ou du moins la plus réguliere qui ait encore existé, n'est-elle pas moins le triomphe des grands scélérats, que des plus illustres héros: témoin Catilina, Mahomet, Atrée & beaucoup d'autres.

Je comprends bien qu'il ne faut pas toujours regarder à la catastrophe pour juger de

l'effet moral d'une Tragédie, & qu'à cet égard l'objet est rempli, quand on s'intéresse pour l'infortuné vertueux, plus que pour l'heureux coupable : ce qui n'empêche point qu'alors la prétendue regle ne soit violée. Comme il n'y a personne qui n'aimât mieux être Britannicus que Néron, je conviens qu'on doit compter en ceci pour bonne, la Piece qui les représente, quoique Britannicus y périsse. Mais par le même principe, quel jugement porterons-nous d'une Tragédie où, bien que les criminels soient punis, ils nous sont présentés sous un aspect si favorable, que tout l'intérêt est pour eux ? Où Caton, le plus grand des humains, fait le rôle d'un pédant ? où Cicéron, le sauveur de la République, Cicéron, de tous ceux qui porterent le nom de peres de la patrie, le premier qui en fut honoré, & le seul qui le mérita, nous est montré comme un vil Rhéteur, un lâche ; tandis que l'infâme Catilina, couvert de crimes qu'on n'oseroit nommer, prêt d'égorger tous ses Magistrats, & de réduire sa patrie en cendres, fait le rôle d'un grand homme, & réunit par ses talens, sa fermeté, son courage, toute l'estime des Spectateurs ?

Qu'il eût, si l'on veut, une ame forte, en étoit-il moins un scélérat détestable, & falloit-il donner aux forfaits d'un brigand le coloris des exploits d'un héros ? A quoi donc aboutit la morale d'une pareille Piece, si ce n'est à encourager des Catilina, & à donner aux méchans habiles, le prix de l'estime publique due aux gens de bien ? Mais tel est le goût qu'il faut flatter sur la Scene ; telles sont les mœurs d'un siecle instruit. Le savoir, l'esprit, le courage ont seuls notre admiration ; & toi, douce & modeste Vertu, tu restes toujours sans honneurs ! Aveugles que nous sommes au milieu de tant de lumieres ! Victimes de nos applaudissemens insensés, n'apprendrons-nous jamais combien mérite de mépris & de haine tout homme qui abuse, pour le malheur du genre-humain, du génie & des talens que lui donna la Nature ?

Atrée & Mahomet n'ont pas même la foible ressource du dénouement. Le monstre qui sert de héros à chacune de ces deux Pieces, acheve paisiblement ses forfaits, en jouit, & l'un des deux le dit en propres termes au dernier vers de la Tragédie.

Et je jouis enfin du prix de mes forfaits.

Je veux bien ſuppoſer que les Spectateurs, renvoyés avec cette belle maxime, n'en concluront pas que le crime a donc un prix de plaiſir & de jouiſſance; mais je demande enfin de quoi leur aura profité la Piece où cette maxime eſt miſe en exemple?

Quant à Mahomet, le défaut d'attacher l'admiration publique au coupable, y ſeroit d'autant plus grand que celui-ci a bien un autre coloris, ſi l'Auteur n'avoit eu ſoin de porter ſur un ſecond perſonnage un intérêt de reſpect & de vénération, capable d'effacer ou de balancer au moins la terreur & l'étonnement que Mahomet inſpire. La Scene, ſur-tout, qu'ils ont enſemble, eſt conduite avec tant d'art, que Mahomet, ſans ſe démentir, ſans rien perdre de la ſupériorité qui lui eſt propre, eſt pourtant éclipſé par le ſimple bon ſens & l'intrépide vertu de Zopire (*b*). Il falloit un Auteur qui ſentît

(*b*) Je me ſouviens d'avoir trouvé dans Omar plus de chaleur & d'élévation vis-à-vis de Zopire, que dans Mahomet lui-même; & je prenois cela pour un défaut. En y penſant mieux, j'ai changé d'opinion. Omar emporté par ſon fanatiſme ne doit parler de ſon maître qu'avec cet enthou-

bien

bien sa force, pour oser mettre vis-à-vis l'un de l'autre deux pareils interlocuteurs. Je n'ai jamais ouï faire de cette Scene en particulier tout l'éloge dont elle me paroît digne ; mais je n'en connois pas une au Théatre François, où la main d'un grand maître soit plus sensiblement empreinte, & où le sacré caractere de la vertu l'emporte plus sensiblement sur l'élévation du génie.

Une autre considération qui tend à justifier cette Piece, c'est qu'il n'est pas seulement question d'étaler des forfaits, mais les forfaits du fanatisme en particulier, pour ap-

siasme de zele & d'admiration qui l'éleve au-dessus de l'humanité. Mais Mahomet n'est pas fanatique ; c'est un fourbe qui, sachant bien qu'il n'est pas question de faire l'inspiré vis-à-vis de Zopire, cherche de le gagner par une confiance affectée & par des motifs d'ambition. Ce ton de raison doit le rendre moins brillant qu'Omar, par cela-même qu'il est plus grand & qu'il sait mieux discerner les hommes. Lui même dit, ou fait entendre tout cela dans la Scene. C'étoit donc ma faute si je ne l'avois pas senti : mais voilà ce qui nous arrive à nous autres petits Auteurs. En voulant censurer les écrits de nos maîtres, notre étourderie nous y fait relever milles fautes qui sont des beautés pour les hommes de jugement.

prendre au peuple à le connoître & s'en défendre. Par malheur, de pareils foins font très-inutiles, & ne font pas toujours fans danger. Le fanatifme n'eft pas une erreur, mais une fureur aveugle & ftupide que la raifon ne retient jamais. L'unique fecret pour l'empêcher de naître, eft de contenir ceux qui l'excitent. Vous avez beau démontrer à des foux que leurs chefs les trompent, ils n'en font pas moins ardens à les fuivre. Que fi le fanatifme exifte une fois, je ne vois encore qu'un feul moyen d'arrêter fon progrès, c'eft d'employer contre lui fes propres armes. Il ne s'agit ni de raifonner ni de convaincre; il faut laiffer là la philofophie, fermer les livres, prendre le glaive & punir les fourbes. De plus, je crains bien, par rapport à Mahomet, qu'aux yeux des Spectateurs, fa grandeur d'ame ne diminue beaucoup l'atrocité de fes crimes, & qu'une pareille Piece, jouée devant des gens en état de choifir, ne fît plus des Mahomets que des Zopires. Ce qu'il y a, du moins de bien fûr, c'eft que de pareils exemples ne font gueres encourageans pour la vertu.

Le noir Atrée n'a aucune de ces excufes :

l'horreur qu'il inſpire eſt à pure perte ; il ne nous apprend rien qu'à frémir de ſon crime ; & quoiqu'il ne ſoit grand que par ſa fureur, il n'y a pas dans toute la Piece un ſeul perſonnage en état, par ſon caractere, de partager avec lui l'attention publique : car, quant au doucereux Pliſthene, je ne ſais comment on l'a pu ſupporter dans une pareille Tragédie. Seneque n'a point mis d'amour dans la ſienne ; & puiſque l'Auteur moderne a pu ſe réſoudre à l'imiter dans tout le reſte, il auroit bien dû l'imiter encore en cela. Aſſurément il faut avoir un cœur bien flexible pour ſouffrir des entretiens galans à côté des Scenes d'Atrée.

Avant de finir ſur cette Piece, je ne puis m'empêcher d'y remarquer un mérite qui ſemblera peut-être un défaut à bien des gens. Le rôle de Thyeſte eſt peut-être de tous ceux qu'on a mis ſur notre Théatre, le plus ſentant le goût antique. Ce n'eſt point un héros courageux ; ce n'eſt point un modele de vertu ; on ne peut pas dire non plus que ce ſoit un ſcélérat (*c*) ; c'eſt un homme foi-

(c) La preuve de cela, c'eſt qu'il intéreſſe. Quant à la faute dont il eſt puni, elle eſt an-

ble & pourtant intéressant, par cela seul qu'il est homme & malheureux. Il me semble aussi que par cela seul, le sentiment qu'il excite est extrêmement tendre & touchant; car cet homme tient de bien près à chacun de nous; au lieu que l'héroïsme nous accable encore plus qu'il ne nous touche; parce qu'après tout, nous n'y avons que faire. Ne seroit-il pas à desirer que nos sublimes Auteurs daignassent descendre un peu de leur continuelle élévation, & nous attendrir quelquefois pour la simple humanité souffrante, de peur que, n'ayant de la pitié que pour des héros malheureux, nous n'en ayons jamais pour personne. Les Anciens avoient des héros, & mettoient des hommes sur les Théatres; nous, au contraire, nous n'y mettons que des héros, & à peine avons-nous des hommes. Les Anciens parloient de l'humanité en phrases moins apprêtées; mais ils savoient mieux l'exercer. On pourroit appliquer à eux & à nous un trait rapporté par Plutarque, & que je ne puis m'empêcher

cienne, elle est trop expiée, & puis c'est peu de chose pour un méchant de Théatre qu'on ne tient pas pour tel, s'il ne fait frémir d'horreur.

de transcrire. Un Vieillard d'Athenes cherchoit place au Spectacle, & n'en trouvoit point : de jeunes gens, le voyant en peine, lui firent signe de loin ; il vint, mais ils se serrerent & se moquerent de lui. Le bon homme fit ainsi le tour du Théatre, fort embarrassé de sa personne, & toujours hué de la belle jeunesse. Les Ambassadeurs de Sparte s'en apperçurent, &, se levant à l'instant, placerent honorablement le Vieillard au milieu d'eux. Cette action fut remarquée de tout le Spectacle, & applaudie d'un battement de mains universel. *Eh! que de maux!* s'écria le bon Vieillard, d'un ton de douleur, *les Athéniens savent ce qui est honnête, mais les Lacédémoniens le pratiquent.* Voilà la philosophie moderne & les mœurs anciennes.

Je reviens à mon sujet. Qu'apprend-on dans Phedre & dans Œdipe, sinon que l'homme n'est pas libre, & que le Ciel le punit des crimes qu'il lui fait commettre ? Qu'apprend-on dans Médée, si ce n'est jusqu'où la fureur de la jalousie peut rendre une mere cruelle & dénaturée ? Suivez la plupart des Pieces du Théatre François, vous trou-

verez presque dans toutes des monstres abominables & des actions atroces, utiles, si l'on veut, à donner de l'intérêt aux Pieces & de l'exercice aux vertus, mais dangereuses certainement, en ce qu'elles accoutument les yeux du peuple à des horreurs qu'il ne devroit pas même connoître, & à des forfaits qu'il ne devroit pas supposer possibles. Il n'est pas même vrai que le meurtre & le parricide y soient toujours odieux. A la faveur de je ne sais quelles commodes suppositions, on les rend permis ou pardonnables. On a peine à ne pas excuser Phedre incestueuse & versant le sang innocent. Syphax, empoisonnant sa femme; le jeune Horace, poignardant sa sœur; Agamemnon, immolant sa fille; Oreste, égorgeant sa mere, ne laissent pas d'être des personnages intéressans. Ajoutez que l'Auteur, pour faire parler chacun selon son caractere, est forcé de mettre dans la bouche des méchans leurs maximes & leurs principes, revêtus de tout l'éclat des beaux vers, & débités d'un ton imposant & sentencieux, pour l'instruction du Parterre.

Si les Grecs supportoient de pareils Spec-

tacles ; c'étoit comme leur repréſentant des antiquités nationales qui couroient de tout tems parmi le peuple, qu'ils avoient leurs raiſons pour ſe rappeller ſans ceſſe, & dont l'odieux même entroit dans leurs vues. Dénuée des mêmes motifs & du même intérêt, comment la même Tragédie peut-elle trouver parmi vous des Spectateurs capables de ſoutenir les tableaux qu'elle leur préſente, & les perſonnages qu'elle y fait agir ? L'un tue ſon pere, épouſe ſa mere, & ſe trouve le frere de ſes enfans. Un autre force un fils d'égorger ſon pere. Un troiſieme fait boire au pere le ſang de ſon fils. On friſſonne à la ſeule idée des horreurs dont on pare la Scene Françoiſe, pour l'amuſement du Peuple le plus doux & le plus humain qui ſoit ſur la terre ! Non..... je le ſoutiens, & j'en atteſte l'effroi des Lecteurs, les maſſacres des Gladiateurs n'étoient pas ſi barbares que ces affreux ſpectacles. On voyoit couler du ſang, il eſt vrai ; mais on ne ſouilloit pas ſon imagination de crimes qui font frémir la nature.

Heureuſement la Tragédie, telle qu'elle exiſte, eſt ſi loin de nous, elle nous préſente

des êtres ſi giganteſques, ſi bourſoufflés, ſi chimériques, que l'exemple de leurs vices n'eſt guere plus contagieux que celui de leurs vertus n'eſt utile, & qu'à proportion qu'elle veut moins nous inſtruire, elle nous fait auſſi moins de mal. Mais il n'en eſt pas ainſi de la Comédie, dont les mœurs ont avec les nôtres un rapport plus immédiat, & dont les perſonnages reſſemblent mieux à des hommes. Tout en eſt mauvais & pernicieux, tout tire à conſéquence pour les Spectateurs; & le plaiſir même du comique étant fondé ſur un vice du cœur humain, c'eſt une ſuite de ce principe, que plus la Comédie eſt agréable & parfaite, plus ſon effet eſt funeſte aux mœurs : mais, ſans répéter ce que j'ai déja dit de ſa nature, je me contenterai d'en faire ici l'application, & de jetter un coup-d'œil ſur votre Théatre comique.

Prenons-le dans ſa perfection, c'eſt-à-dire à ſa naiſſance. On convient, & on le ſentira chaque jour davantage, que Moliere eſt le plus parfait Auteur comique dont les ouvrages nous ſoient connus; mais qui peut diſconvenir auſſi que le Théatre de ce même Moliere, des talens duquel je ſuis plus l'ad-

mirateur que perſonne, ne ſoit une école de vices & de mauvaiſes mœurs, plus dangereuſe que les livres mêmes où l'on fait profeſſion de les enſeigner? Son plus grand ſoin eſt de tourner la bonté & la ſimplicité en ridicule, & de mettre la ruſe & le menſonge du parti pour lequel on prend intérêt; ſes honnêtes gens ne ſont que des gens qui parlent; ſes vicieux ſont des gens qui agiſſent, & que les plus brillans ſuccès favoriſent le plus ſouvent; enfin l'honneur des applaudiſſemens, rarement pour le plus eſtimable, eſt preſque toujours pour le plus adroit.

Examinez le comique de cet Auteur: partout vous trouverez que les vices de caractere en ſont l'inſtrument, & les défauts naturels le ſujet; que la malice de l'un punit la ſimplicité de l'autre, & que les ſots ſont les victimes de méchans: ce qui, pour n'être que trop vrai dans le monde, n'en vaut pas mieux à mettre au Théatre avec un air d'approbation, comme pour exciter les ames perfides à punir, ſous le nom de ſottiſe, la candeur des honnêtes gens.

Dat veniam corvis, vexat cenſura columbas.

Voilà l'esprit général de Moliere & de ses imitateurs. Ce sont des gens qui, tout au plus, raillent quelquefois les vices, sans jamais faire aimer la vertu; de ces gens, disoit un Ancien, qui savent bien moucher la lampe, mais qui n'y mettent jamais d'huile.

Voyez comment, pour multiplier ses plaisanteries, cet homme trouble l'ordre de la Société; avec quel scandale il renverse tous les rapports les plus sacrés sur lesquels elle est fondée; comment il tourne en dérision les respectables droits des peres sur leurs enfans, des maris sur leurs femmes, des maîtres sur leurs serviteurs! Il fait rire, il est vrai, & n'en devient que plus coupable, en forçant, par un charme invincible, les Sages mêmes de se prêter à des railleries qui devroient attirer leur indignation. J'entends dire qu'il attaque les vices; mais je voudrois bien que l'on comparât ceux qu'il attaque avec ceux qu'il favorise. Quel est le plus blâmable d'un Bourgeois sans esprit & vain, qui fait sottement le Gentilhomme, ou du Gentilhomme fripon qui le dupe? Dans la Piece dont je parle, ce dernier n'est il pas

l'honnête homme ? N'a-t-il pas pour lui l'intérêt & le Public ? n'applaudit-il pas à tous les tours qu'il fait à l'autre ? Quel est le plus criminel d'un Paysan assez fou pour épouser une Demoiselle, ou d'une femme qui cherche à déshonorer son époux ? Que penser d'une Piece où le Parterre applaudit à l'infidélité, au mensonge, à l'impudence de celle-ci, & rit de la bêtise du Manan puni ? C'est un grand vice d'être avare & de prêter à usure ; mais n'en est-ce pas un plus grand encore de voler son pere, de lui manquer de respect, de lui faire mille insultans reproches, &, quand ce pere irrité lui donne sa malédiction, de répondre d'un air goguenard qu'il n'a que faire de ses dons ? Si la plaisanterie est excellente, en est-elle moins punissable ? & la Piece où l'on fait aimer le fils insolent qui l'a faite, en est-elle moins une école de mauvaises mœurs ?

Je ne m'arrêterai point à parler des Valets. Ils sont condamnés par tout le monde (*d*) ;

(*d*) Je ne décide pas s'il faut en effet les condamner. Il se peut que les Valets ne soient plus que les instrumens des méchancetés des maîtres, depuis que ceux-ci leur ont ôté l'honneur de

& il feroit d'autant moins jufte d'imputer à Moliere les erreurs de fes modeles & de fon fiecle, qu'il s'en eft corrigé lui-même. Ne nous prévalons, ni des irrégularités qui peuvent fe trouver dans les ouvrages de fa jeuneffe, ni de ce qu'il y a de moins bien dans fes autres Pieces, & paffons tout d'un coup à celle qu'on reconnoît unanimement pour fon chef-d'œuvre : je veux dire le Mifanthrope.

Je trouve que cette Comédie nous découvre mieux qu'aucune autre la véritable vue dans laquelle Moliere a compofé fon Théatre, & nous peut mieux faire juger de fes vrais effets. Ayant à plaire au Public, il a confulté le goût le plus général de ceux qui le compofent : fur ce goût il s'eft formé un modele, & fur ces modeles, un tableau des défauts contraires, dans lequel il a pris fes caracteres comiques, & dont il a diftribué

l'invention. Cependant je douterois qu'en ceci l'image trop naïve de la Société fût bonne au Théatre. Suppofé qu'il faille quelques fourberies dans les Pieces, je ne fais s'il ne vaudroit pas mieux que les Valets feuls en fuffent chargés & que les honnêtes gens fuffent auffi des gens honnêtes, au moins fur la Scene.

les

les divers traits dans ses Pieces. Il n'a donc point prétendu former un honnête homme, mais un homme du monde ; par conséquent il n'a point voulu corriger les vices, mais les ridicules ; &, comme j'ai déja dit, il a trouvé dans le vice même un instrument très-propre à y réussir. Ainsi, voulant exposer à la risée publique tous les défauts opposés aux qualités de l'homme aimable, de l'homme de société, après avoir joué tant d'autres ridicules, il lui restoit à jouer celui que le monde pardonne le moins, le ridicule de la vertu : c'est ce qu'il a fait dans le Misanthrope.

Vous ne sauriez me nier deux choses ; l'une, qu'Alceste dans cette Piece est un homme droit, sincere, estimable, un véritable homme de bien ; l'autre, que l'Auteur lui donne un personnage ridicule. C'en est assez, ce me semble, pour rendre Moliere inexcusable. On pourroit dire qu'il a joué dans Alceste, non la vertu, mais un véritable défaut, qui est la haine des hommes. A cela je réponds qu'il n'est pas vrai qu'il ait donné cette haine à son personnage : il ne faut pas que ce nom de Misanthrope en im-

pose, comme si celui qui le porte étoit ennemi du genre humain. Une pareille haine ne seroit pas un défaut, mais une dépravation de la nature, & le plus grand de tous les vices : le vrai Misanthrope est un monstre. S'il pouvoit exister, il ne feroit pas rire ; il feroit horreur. Vous pouvez avoir vu à la Comédie Italienne une Piece intitulée, *La vie est un songe.* Si vous vous rappellez le Héros de cette Piece, voilà le vrai Misanthrope.

Qu'est-ce donc que le Misanthrope de Moliere ? Un homme de bien qui déteste les mœurs de son siecle & la méchanceté de ses contemporains ; qui, précisément parce qu'il aime ses semblables, hait en eux les maux qu'ils se font réciproquement, & les vices dont ces maux sont l'ouvrage. S'il étoit moins touché des erreurs de l'humanité, moins indigné des iniquités qu'il voit, seroit-il plus humain lui-même ? Autant vaudroit soutenir qu'un tendre pere aime mieux les enfans d'autrui que les siens, parce qu'il s'irrite des fautes de ceux-ci, & ne dit jamais rien aux autres.

Ces sentimens du Misanthrope sont parfaitement développés dans son rôle. Il dit, je

l'avoue, qu'il a conçu une haine effroyable contre le genre humain ; mais en quelle occaſion le dit-il (*e*) ? Quand, outré d'avoir vu ſon ami trahir lâchement ſon ſentiment, & tromper l'homme qui le lui demande, il s'en voit encore plaiſanté lui-même au plus fort de ſa colere. Il eſt naturel que cette colere dégénere en emportement, & lui faſſe dire alors plus qu'il ne penſe de ſang-froid. D'ailleurs, la raiſon qu'il rend de cette haine univerſelle, en juſtifie pleinement la cauſe :

Les uns, parce qu'ils ſont méchans,
Et les autres, pour être aux méchans complaiſans.

Ce n'eſt donc pas des hommes qu'il eſt ennemi, mais de la méchanceté des uns & du ſupport que cette méchanceté trouve dans les autres. S'il n'y avoit ni fripons, ni flat-

(*e*) J'avertis qu'étant ſans livres, ſans mémoire, & n'ayant pour tous matériaux qu'un confus ſouvenir des obſervations que j'ai faites autrefois au Spectacle, je puis me tromper dans mes citations & renverſer l'ordre des Pieces. Mais quand mes exemples ſeroient peu juſtes, mes raiſons ne le ſeroient pas moins, attendu qu'elles ne ſont point tirées de telle ou telle Piece, mais de l'eſprit général du Théatre, que j'ai bien étudié.

teurs, il aimeroit tout le genre humain. Il n'y a pas un homme de bien qui ne soit misanthrope en ce sens; ou plutôt les vrais Misanthropes sont ceux qui ne pensent pas ainsi : car au fond, je ne connois point de plus grand ennemi des hommes que l'ami de tout le monde, qui, toujours charmé de tout, encourage incessamment les méchans, & flatte par sa coupable complaisance les vices d'où naissent tous les désordres de la société.

Une preuve bien sûre qu'Alceste n'est point Misanthrope à la lettre, c'est qu'avec ses brusqueries & ses incartades, il ne laisse pas d'intéresser & de plaire. Les Spectateurs ne voudroient pas, à la vérité, lui ressembler, parce que tant de droiture est fort incommode; mais aucun d'eux ne seroit fâché d'avoir affaire à quelqu'un qui lui ressemblât; ce qui n'arriveroit pas, s'il étoit l'ennemi déclaré des hommes. Dans toutes les autres Pieces de Moliere, le personnage ridicule est toujours haïssable ou méprisable; dans celle-là, quoiqu'Alceste ait des défauts réels dont on n'a pas tort de rire, on sent pourtant au fond du cœur un respect pour

lui dont on ne peut ſe défendre. En cette occaſion, la force de la vertu l'emporte ſur l'art de l'Auteur, & fait honneur à ſon caractere. Quoique Moliere fît des Pieces repréhenſibles, il étoit perſonnellement honnête homme, & jamais le pinceau d'un honnête homme ne ſut couvrir de couleurs odieuſes les traits de la droiture & de la probité. Il y a plus : Moliere a mis dans la bouche d'Alceſte un ſi grand nombre de ſes propres maximes, que pluſieurs ont cru qu'il s'étoit voulu peindre lui-même. Cela parut dans le dépit qu'eut le Parterre à la premiere repréſentation, de n'avoir pas été, ſur le Sonnet, de l'avis du Miſanthrope : car on vit bien que c'étoit celui de l'Auteur.

Cependant ce caractere ſi vertueux eſt préſenté comme ridicule ; il l'eſt en effet à certains égards ; & ce qui démontre que l'intention du Poëte eſt bien de le rendre tel, c'eſt celui de l'ami Philinte qu'il met en oppoſition avec le ſien. Ce Philinte eſt le Sage de la Piece, un de ces honnêtes gens du grand monde, dont les maximes reſſemblent beaucoup à celles des fripons ; de ces gens ſi doux, ſi modérés, qui trouvent toujours

que tout va bien, parce qu'ils ont intérêt que rien n'aille mieux; qui font toujours contens de tout le monde, parce qu'ils ne se soucient de personne; qui, autour d'une bonne table, soutiennent qu'il n'est pas vrai que le peuple ait faim; qui, le gousset bien garni, trouvent fort mauvais qu'on déclame en faveur des pauvres; qui, de leur maison bien fermée, verroient voler, piller, égorger, massacrer tout le genre humain sans se plaindre, attendu que Dieu les a doués d'une douceur très-méritoire à supporter les malheurs d'autrui.

On voit bien que le flegme raisonneur de celui-ci est très-propre à redoubler & faire sortir d'une maniere comique les emportemens de l'autre; & le tort de Moliere n'est pas d'avoir fait du Misanthrope un homme colere & bilieux, mais de lui avoir donné des fureurs puériles sur des sujets qui ne devoient pas l'émouvoir. Le caractere du Misanthrope n'est pas à la disposition du Poëte; il est déterminé par la nature de sa passion dominante. Cette passion est une violente haine du vice, née d'un amour ardent pour la vertu, & aigrie par le specta-

cle continuel de la méchanceté des hommes. Il n'y a donc qu'une ame grande & noble qui en ſoit ſuſceptible. L'horreur & le mépris qu'y nourrit cette même paſſion pour tous les vices qui l'ont irritée, ſert encore à les écarter du cœur qu'elle agite. De plus, cette contemplation continuelle des déſordres de la ſociété, le détache de lui-même pour fixer toute ſon attention ſur le genre humain. Cette habitude éleve, agrandit ſes idées, détruit en lui les inclinations baſſes qui nourriſſent & concentrent l'amour-propre; & de ce concours naît une certaine force de courage, une fierté de caractere qui ne laiſſe priſe au fond de ſon ame qu'à des ſentimens dignes de l'occuper.

Ce n'eſt pas que l'homme ne ſoit toujours homme; que la paſſion ne le rende ſouvent foible, injuſte, déraiſonnable; qu'il n'épie peut-être les motifs cachés des actions des autres, avec un ſecret plaiſir d'y voir la corruption de leurs cœurs; qu'un petit mal ne lui donne ſouvent une grande colere, & qu'en l'irritant à deſſein, un méchant adroit ne pût parvenir à le faire paſſer pour méchant lui-même; mais il n'en eſt pas moins

vrai que tous moyens ne sont pas bons à produire ces effets, & qu'ils doivent être assortis à son caractere pour le mettre en jeu : sans quoi, c'est substituer un autre homme au Misanthrope, & nous le peindre avec des traits qui ne sont pas les siens.

Voilà donc de quel côté le caractere du Misanthrope doit porter ses défauts, & voilà aussi de quoi Moliere fait un usage admirable dans toutes les Scenes d'Alceste avec son ami, où les froides maximes & les railleries de celui-ci, démentant l'autre à chaque instant, lui font dire mille impertinences très-bien placées ; mais ce caractere âpre & dur, qui lui donne tant de fiel & d'aigreur dans l'occasion, l'éloigne en même tems de tout chagrin puérile qui n'a nul fondement raisonnable, & de tout intérêt personnel trop vif, dont il ne doit nullement être susceptible. Qu'il s'emporte sur tous les désordres dont il n'est que le témoin, ce sont toujours de nouveaux traits au tableau; mais qu'il soit froid sur celui qui s'adresse directement à lui. Car ayant déclaré la guerre aux méchans, il s'attend bien qu'ils la lui feront à leur tour. S'il n'avoit pas prévu le

mal que lui fera sa franchise, elle seroit une étourderie & non pas une vertu. Qu'une femme fausse le trahisse; que d'indignes amis le déshonorent; que de foibles amis l'abandonnent, il doit le souffrir sans en murmurer. Il connoît les hommes.

Si ces distinctions sont justes, Moliere a mal saisi le Misanthrope. Pense-t-on que ce soit par erreur? Non, sans doute. Mais voilà par où le desir de faire rire aux dépens du personnage, l'a forcé de le dégrader, contre la vérité du caractere.

Après l'aventure du Sonnet, comment Alceste ne s'attend-il point aux mauvais procédés d'Oronte? Peut-il en être étonné quand on l'en instruit, comme si c'étoit la premiere fois de sa vie qu'il eût été sincere, ou la premiere fois que sa sincérité lui eût fait un ennemi? Ne doit-il pas se préparer tranquillement à la perte de son procès, loin d'en marquer d'avance un dépit d'enfant?

Ce sont vingt mille francs qu'il m'en pourra coûter;
Mais pour vingt mille francs j'aurai droit de pester.

Un Misanthrope n'a que faire d'acheter si

cher le droit de pester, il n'a qu'à ouvrir les yeux; & il n'estime pas assez l'argent pour croire avoir acquis sur ce point un nouveau droit par la perte d'un procès; mais il falloit faire rire le Parterre.

Dans la Scene avec Dubois, plus Alceste a de sujet de s'impatienter, plus il doit rester flegmatique & froid, parce que l'étourderie du Valet n'est pas un vice. Le Misanthrope & l'homme emporté sont deux caracteres très-différens : c'étoit-là l'occasion de les distinguer. Moliere ne l'ignoroit pas; mais il falloit faire rire le Parterre.

Au risque de faire rire aussi le Lecteur à mes dépens, j'ose accuser cet Auteur d'avoir manqué de très-grandes convenances, une très-grande vérité, & peut-être de nouvelles beautés de situation. C'étoit de faire un tel changement à son plan, que Philinte entrât comme Acteur nécessaire dans le nœud de sa Piece, en sorte qu'on pût mettre les actions de Philinte & d'Alceste dans une apparente opposition avec leurs principes, & dans une conformité parfaite avec leurs caracteres. Je veux dire qu'il falloit que le Misanthrope fût toujours furieux contre les vices publics, &

toujours tranquille ſur les méchancetés perſonnelles dont il étoit la victime. Au contraire, le Philoſophe Philinte devoit voir tous les déſordres de la Société avec un flegme ſtoïque, & ſe mettre en fureur au moindre mal qui s'adreſſoit directement à lui. En effet, j'obſerve que ces gens, ſi paiſibles ſur les injuſtices publiques, ſont toujours ceux qui font le plus de bruit au moindre tort qu'on leur fait, & qu'ils ne gardent leur philoſophie qu'auſſi long-tems qu'ils n'en ont pas beſoin pour eux-mêmes. Ils reſſemblent à cet Irlandois qui ne vouloit pas ſortir de ſon lit, quoique le feu fût à la maiſon. La maiſon brûle, lui crioit-on. Que m'importe ? répondoit-il, je n'en ſuis que le locataire. A la fin le feu pénétra juſqu'à lui. Auſſi tôt il s'élance, il court, il crie, il s'agite ; il commence à comprendre qu'il faut quelquefois prendre intérêt à la maiſon qu'on habite, quoiqu'elle ne nous appartienne pas.

Il me ſemble qu'en traitant les caracteres en queſtion ſur cette idée, chacun des deux eût été plus vrai, plus théatral, & que celui d'Alceſte eût fait incomparablement plus d'effet

mais le Parterre alors n'auroit pu rire qu'aux dépens de l'homme du monde, & l'intention de l'Auteur étoit qu'on rît aux dépens du Misantrhope (*f*).

Dans la même vue, il lui fait tenir quelquefois des propos d'humeur, d'un goût tout contraire à celui qu'il lui donne. Telle est cette pointe de la Scene du Sonnet.

La peste de ta chûte, empoisonneur au Diable?
En eusses-tu fait une à te casser le nez.

pointe d'autant plus déplacée dans la bouche du Misanthrope, qu'il vient d'en critiquer de plus supportables dans le Sonnet d'Oronte; & il est bien étrange que celui qui la fait propose un instant après la chanson du *Roi Henri* pour un modele de goût. Il ne sert de rien de dire que ce mot échape dans un moment de

(*f*) Je ne doute point que, sur l'idée que je viens de proposer, un homme de génie ne pût faire un nouveau Misanthrope, non moins vrai, non moins naturel que l'Athénien, égal en mérite à celui de Moliere, & sans comparaison plus instructif. Je ne vois qu'un inconvénient à cette nouvelle Piece, c'est qu'il seroit impossible qu'elle réussît: car, quoiqu'on dise, en choses qui déshonorent, nul ne rit de bon cœur à ses dépens. Nous voilà rentrés dans mes principes.

dépit;

dépit ; car le dépit ne dicte rien moins que des pointes ; & Alceste, qui passe sa vie à gronder, doit avoir pris, même en grondant, un ton conforme à son tour d'esprit.

Morbleu ! vil complaisant ! vous louez des sottises.

C'est ainsi que doit parler le Misanthrope en colere. Jamais une pointe n'ira bien après cela. Mais il falloit faire rire le Parterre ; & voilà comment on avilit la vertu.

Une chose assez remarquable, dans cette Comédie, est que les charges étrangeres que l'Auteur a données au rôle du Misanthrope, l'ont forcé d'adoucir ce qui étoit essentiel au caractere. Ainsi, tandis que dans toutes ses autres Pieces les caracteres sont chargés pour faire plus d'effet, dans celle-ci seule les traits sont émoussés pour la rendre plus théatrale. La même Scene dont je viens de parler m'en fournit la preuve. On y voit Alceste tergiverser & user de détours, pour dire son avis à Oronte. Ce n'est point-là le Misanthrope, c'est un honnête homme du monde qui se fait peine de tromper celui qui le consulte. La force du caractere vouloit

qu'il lui dit brusquement, votre Sonnet ne vaut rien, jettez-le au feu ; mais cela auroit ôté le comique qui naît de l'embarras du Misantnrope & de ses *je ne dis pas cela* répétés, qui pourtant ne sont au fond que des mensonges. Si Philinte, à son exemple, lui eût dit en cet endroit, *& que dis-tu donc, traître?* qu'avoit-il à répliquer ? En vérité, ce n'est pas la peine de rester Misanthrope pour ne l'être qu'à demi : car, si l'on se permet le premier ménagement & la premiere altération de la vérité, où sera la raison suffisante pour s'arrêter jusqu'à ce qu'on devienne aussi faux qu'un homme de Cour ?

L'ami d'Alceste doit le connoître. Comment ose-t-il lui proposer de visiter des Juges, c'est-à-dire, en termes honnêtes, de chercher à les corrompre ? Comment peut-il supposer qu'un homme capable de renoncer même aux bienséances par amour pour la vertu, soit capable de manquer à ses devoirs par intérêt ? Solliciter un Juge ! Il ne faut pas être Misanthrope, il suffit d'être honnête homme pour n'en rien faire. Car enfin, quelque tour qu'on donne à la chose, ou celui qui sollicite un Juge l'exhorte à rem-

plir ſon devoir, & alors il lui fait une inſulte, ou il lui propoſe une acception de perſonnes, & alors il le veut ſéduire : puiſque toute acception de perſonnes eſt un crime dans un Juge qui doit connoître l'affaire & non les parties, & ne voir que l'ordre & la loi. Or je dis qu'engager un Juge à faire une mauvaiſe action, c'eſt la faire ſoi-même ; & qu'il vaut mieux perdre une cauſe juſte que de faire une mauvaiſe action. Cela eſt clair, net, il n'y a rien à répondre. La morale du monde a d'autres maximes, je ne l'ignore pas. Il me ſuffit de montrer que, dans tout ce qui rendoit le Miſanthrope ſi ridicule, il ne faiſoit que le devoir d'un homme de bien, & que ſon caractere étoit mal rempli d'avance, ſi ſon ami ſuppoſoit qu'il pût y manquer.

Si quelquefois l'habile Auteur laiſſe agir ce caractere dans toute ſa force, c'eſt ſeulement quand cette force rend la Scene plus théatrale, & produit un comique de contraſte ou de ſituation plus ſenſible. Telle eſt, par exemple, l'humeur taciturne & ſilencieuſe d'Alceſte, & enſuite la cenſure intré-

pide & vivement apostrophée de la conversation chez la Coquette.

Allons, ferme, poussez, mes bons amis de Cour.

Ici l'Auteur a marqué fortement la distinction du Médisant & du Misanthrope. Celui-ci, dans son fiel âcre & mordant abhorre la calomnie & déteste la satire. Ce sont les vices publics, ce sont les méchans en général qu'il attaque. La basse & secrete médisance est indigne de lui, il la méprise & la hait dans les autres ; & quand il dit du mal de quelqu'un, il commence par le lui dire en face. Aussi, durant toute la Piece, ne fait-il nulle part plus d'effet que dans cette Scene, parce qu'il est là ce qu'il doit être & que, s'il fait rire le Parterre, les honnêtes gens ne rougissent pas d'avoir ri.

Mais, en général, on ne peut nier que, si le Misanthrope étoit plus Misanthrope, il ne fût beaucoup moins plaisant, parce que sa franchise & sa fermeté, n'admettant jamais de détour, ne le laisseroit jamais dans l'embarras. Ce n'est donc pas par ménagement pour lui que l'Auteur adoucit quelquefois son caractere, c'est au contraire pour le rendre plus ridicule. Une autre raison l'y oblige en-

core, c'eſt que le Miſanthrope de Théatre, ayant à parler de ce qu'il voit, doit vivre dans le monde, & par conſéquent tempérer ſa droiture & ſes manieres, par quelques-uns de ces égards de menſonge & de fauſſeté qui compoſent la politeſſe & que le monde exige de quiconque y veut être ſupporté. S'il s'y montroit autrement, ſes diſcours ne feroient plus d'effet. L'intérêt de l'Auteur eſt bien de le rendre ridicule, mais non pas fou; & c'eſt ce qu'il paroîtroit aux yeux du Public, s'il étoit tout-à-fait ſage.

On a peine à quitter cette admirable Piece, quand on a commencé de s'en occuper; &, plus on y ſonge, plus on y découvre de nouvelles beautés. Mais enfin, puiſqu'elle eſt, ſans contredit, de toutes les Comédies de Moliere, celle qui contient la meilleure & la plus ſaine morale, ſur celle-là jugeons des autres, & convenons que, l'intention de l'Auteur étant de plaire à des eſprits corrompus, ou ſa morale porte au mal, ou le faux bien qu'elle prêche eſt plus dangereux que le mal même, en ce qu'il ſéduit par une apparence de raiſon, en ce qu'il fait préférer l'uſage & les maximes du monde à l'exacte

probité, en ce qu'il fait consister la sagesse dans un certain milieu entre le vice & la vertu, en ce qu'au grand soulagement des Spectateurs, il leur persuade que, pour être honnête homme, il suffit de n'être pas un franc scélérat.

J'aurois trop d'avantage, si je voulois passer de l'examen de Moliere à celui de ses successeurs, qui, n'ayant ni son génie, ni sa probité, n'en ont que mieux suivi ses vues intéressées, en s'attachant à flatter une jeunesse débauchée & des femmes sans mœurs. Ce sont eux, qui les premiers ont introduit ces grossieres équivoques, non moins proscrites par le goût que par l'honnêteté, qui firent long-tems l'amusement des mauvaises compagnies, l'embarras des personnes modestes, & dont le meilleur ton, lent dans ses progrès, n'a pas encore purifié certaines Provinces. D'autres Auteurs, plus réservés dans leurs saillies, laissant les premiers amuser les femmes perdues, se chargerent d'encourager les filoux. Regnard, un des moins libres, n'est pas le moins dangereux. C'est une chose incroyable qu'avec l'agrément de la Police, on joue publiquement au milieu de Paris une

Comédie, où, dans l'appartement d'un oncle qu'on vient de voir expirer, son neveu, l'honnête homme de la Piece, s'occupe avec son digne cortege, de soins que les loix paient de la corde ; & qu'au lieu des larmes que la seule humanité fait verser en pareil cas aux indifférens mêmes, on égaie, à l'envi, de plaisanteries barbares le triste appareil de la mort. Les droits les plus sacrés, les plus touchans sentimens de la Nature, sont joués dans cette odieuse Scene. Les tours les plus punissables y sont rassemblés comme à plaisir, avec un enjouement qui fait passer tout cela pour des gentillesses. Faux-acte, supposition, vol, fourberie, mensonge, inhumanité, tout y est, & tout y est applaudi. Le mort s'étant avisé de renaître, au grand déplaisir de son cher neveu, & ne voulant point ratifier ce qui se fait en son nom, on trouve le moyen d'arracher son consentement de force, & tout se termine au gré des Acteurs & des Spectateurs, qui, s'intéressant malgré eux à ces misérables, sortent de la Piece avec cet édifiant souvenir, d'avoir été dans le fond de leurs cœurs complices des crimes qu'ils ont vu commettre.

Osons le dire sans détour. Qui de nous est assez sûr de lui pour supporter la représentation d'une pareille Comédie, sans être de moitié des tours qui s'y jouent ? Qui ne seroit pas un peu fâché si le filou venoit à être surpris ou manquer son coup ? Qui ne devient pas un moment filou soi-même en s'intéressant pour lui ? Car s'intéresser pour quelqu'un, qu'est-ce autre chose que se mettre à sa place ? Belle instruction pour la jeunesse que celle où les hommes faits ont bien de la peine à se garantir de la séduction du vice ! Est-ce à dire qu'il ne soit jamais permis d'exposer au Théatre des actions blâmables ? Non : mais en vérité, pour savoir mettre un fripon sur la Scene, il faut un Auteur bien honnête-homme.

Ces défauts sont tellement inhérens à notre Théatre, qu'en voulant les ôter, on le défigure. Nos Auteurs modernes, guidés par de meilleures intentions, font des Pieces plus épurées ; mais aussi qu'arrive-t-il ? Qu'elles n'ont plus de vrai comique, & ne produisent aucun effet. Elles instruisent beaucoup, si l'on veut, mais elles ennuient encore davantage. Autant vaudroit aller au Sermon.

Dans cette décadence du Théatre, on se voit contraint d'y substituer aux véritables beautés éclipsées, de petits agrémens capables d'en imposer à la multitude. Ne sachant plus nourrir la force du Comique & des caracteres, on a renforcé l'intérêt de l'amour. On a fait la même chose dans la Tragédie pour suppléer aux situations prises dans des intérêts d'Etat qu'on ne connoît plus, & aux sentimens naturels & simples qui ne touchent plus personne. Les Auteurs concourent à l'envi pour l'utilité publique à donner une nouvelle énergie & un nouveau coloris à cette passion dangereuse ; & , depuis Moliere & Corneille, on ne voit plus réussir au Théatre que des Romans, sous le nom de Pieces dramatiques.

L'amour est le regne des femmes. Ce sont elles qui nécessairement y donnent la loi, parce que, selon l'ordre de la nature, la résistance leur appartient, & que les hommes ne peuvent vaincre cette résistance qu'aux dépens de leur liberté. Un effet naturel de ces sortes de Pieces est donc d'étendre l'empire du Sexe, de rendre des femmes & de jeunes filles les précepteurs du Public, & de

leur donner ſur les Spectateurs le même pouvoir qu'elles ont ſur leurs Amans. Penſez-vous, Monſieur, que cet ordre ſoit ſans inconvénient, & qu'en augmentant avec tant de ſoin l'aſcendant des femmes, les hommes en ſeront mieux gouvernés ?

Il peut y avoir dans le monde quelques femmes dignes d'être écoutées d'un honnête homme; mais eſt-ce d'elles en général qu'il doit prendre conſeil, & n'y auroit-il aucun moyen d'honorer leur ſexe, à moins d'avilir le nôtre ? Le plus charmant objet de la Nature, le plus capable d'émouvoir un cœur ſenſible, & de le porter au bien, eſt, je l'avoue, une femme aimable & vertueuſe ; mais cet objet céleſte, où ſe cache-t-il ? N'eſt-il pas bien cruel de le contempler avec tant de plaiſir au Théatre, pour en trouver de ſi différens dans la Société ? Cependant le tableau ſéducteur fait ſon effet. L'enchantement cauſé par ces prodiges de ſageſſe tourne au profit des femmes ſans honneur. Qu'un jeune homme n'ait vu le monde que ſur la Scene, le premier moyen qui s'offre à lui pour aller à la vertu, eſt de chercher une maîtreſſe qui l'y conduiſe, eſpérant bien

trouver une Constance ou une Cénie (g) tout au moins. C'est ainsi que, sur la foi d'un modèle imaginaire, sur un air modeste & touchant, sur une douceur contrefaite, *nescius auræ fallacis*, le jeune insensé court se perdre en pensant devenir un sage.

Ceci me fournit l'occasion de proposer une espece de problême. Les Anciens avoient en général un très-grand respect pour les femmes (h); mais ils marquoient ce respect en s'abstenant de les exposer au jugement du

(g) Ce n'est point par étourderie que je cite Cénie en cet endroit, quoique cette charmante Piece soit l'ouvrage d'une femme : car, cherchant la vérité de bonne foi, je ne sais point déguiser ce qui fait contre mon sentiment ; & ce n'est pas à une femme, mais aux femmes que je refuse les talens des hommes. J'honore d'autant plus volontiers ceux de l'Auteur de Cénie en particulier, qu'ayant à me plaindre de ses discours, je lui rends un hommage pur & désintéressé, comme tous les éloges sortis de ma plume.

(h) Ils leur donnoient plusieurs noms honorables que nous n'avons plus, ou qui sont bas & surannés parmi nous. On sait quel usage Virgile a fait de celui de *Matres* dans une occasion où les Meres Troyennes n'étoient guères sages. Nous n'avons à la place que le mot de *Dames* qui ne convient pas à toutes, qui même vieillit insensi-

Public, & croyoient honorer leur modestie en se taisant sur leurs autres vertus. Ils avoient pour maxime, que le pays où les mœurs étoient les plus pures, étoit celui où l'on parloit le moins des femmes; & que la femme la plus honnête étoit celle dont on parloit le moins. C'est sur ce principe qu'un Spartiate, entendant un Etranger faire de magnifiques éloges d'une Dame de sa connoissance, l'interrompit en colere: Ne cesseras tu point, lui dit-il, de médire d'une femme de bien? De-là venoit encore que, dans leurs Comédies, les rôles d'amoureuses & de filles à marier, ne représentoient jamais que des esclaves ou des filles publiques. Ils avoient une telle idée de la modestie du Sexe, qu'ils auroient cru manquer aux égards qu'ils lui devoient, de mettre une honnête fille sur la Scene, seulement en représentation (*i*). En un mot, l'image

blement, & qu'on a tout-à-fait proscrit du ton à la mode. J'observe que les Anciens tiroient volontiers leurs titres d'honneur des droits de la Nature, & que nous ne tirons les nôtres que des droits du rang.

(*i*) S'ils en usoient autrement dans les Tragédies, c'est que, suivant le systême politique de

du

du vice à découvert les choquoit moins que celle de la pudeur offenſée.

Chez nous, au contraire, la femme la plus eſtimée eſt celle qui fait le plus de bruit, de qui l'on parle le plus, qu'on voit le plus dans le monde, chez qui l'on dîne le plus ſouvent, qui donne le plus impérieuſement le ton, qui juge, tranche, décide, prononce, aſſigne aux talens, au mérite, aux vertus, leurs degrés & leurs places, & dont les humbles Savans mendient le plus baſſement la faveur. Sur la Scene, c'eſt pis encore. Au fond, dans le monde elles ne ſavent rien, quoiqu'elles jugent de tout; mais au Théatre, ſavantes du ſavoir des hommes, philoſophes, grace aux Auteurs, elles écraſent notre ſexe de ſes propres talens, & les imbécilles Spectateurs vont bonnement apprendre des femmes ce qu'ils ont pris ſoin de leur dicter. Tout cela, dans le vrai, c'eſt ſe moquer d'elles, c'eſt les taxer d'une vanité puérile; & je ne doute pas que

leur Théatre, ils n'étoient pas fâchés qu'on crût que les perſonnes d'un haut rang n'ont pas beſoin de pudeur, & font toujours exception aux regles de la morale.

les plus sages n'en soient indignées. Parcourez la plupart des Pieces modernes, c'est toujours une femme qui sait tout, qui apprend tout aux hommes ; c'est toujours la Dame Cœur qui fait dire le Catéchisme au petit Jean de Saintré. Un enfant ne sauroit se nourrir de son pain, s'il n'est coupé par sa Gouvernante. Voilà l'image de ce qui se passe aux nouvelles Pieces. La Bonne est sur le Théatre, & les enfans sont dans le Parterre. Encore une fois, je ne nie pas que cette méthode n'ait ses avantages, & que de tels précepteurs ne puissent donner du poids & du prix à leurs leçons ; mais revenons à ma question. De l'usage antique & du nôtre, je demande lequel est le plus honorable aux femmes, & rend mieux à leur sexe les vrais respects qui lui sont dus ?

La même cause qui donne, dans nos Pieces tragiques & comiques, l'ascendant aux femmes sur les hommes, le donne encore aux jeunes gens sur les vieillards ; & c'est un autre renversement des rapports naturels, qui n'est pas moins répréhensible. Puisque l'intérêt y est toujours pour les amans, il s'ensuit que les personnages avancés en âge

n'y peuvent faire que des rôles en ſous-ordre ; ou, pour former le nœud de l'intrigue, ils ſervent d'obſtacle aux vœux des jeunes amans, & alors ils ſont haïſſables ; ou ils ſont amoureux eux-mêmes, & alors ils ſont ridicules. *Turpe ſenex miles.* On en fait dans les Tragédies des tyrans, des uſurpateurs ; dans les Comédies, des jaloux, des uſuriers, des pédans, des peres inſupportables, que tout le monde conſpire à tromper. Voilà ſous quel honorable aſpect on montre la vieilleſſe au Théatre ; voilà quel reſpect on inſpire pour elle aux jeunes gens. Remercions l'illuſtre Auteur de Zaïre & de Nanine d'avoir ſouſtrait à ce mépris le vénérable Luzignan & le bon vieux Philippe Hombert. Il en eſt quelques autres encore ; mais cela ſuffit-il pour arrêter le torrent du préjugé public, & pour effacer l'aviliſſement où la plupart des Auteurs ſe plaiſent à montrer l'âge de la ſageſſe, de l'expérience & de l'autorité ? Qui peut douter que l'habitude de voir toujours dans les vieillards des perſonnages odieux au Théatre, n'aide à les faire rebuter dans la ſociété, & qu'en s'accoutumant à confondre ceux qu'on voit dans le

monde avec les radoteurs & les Gérontes de la Comédie, on ne les méprise tous également? Observez à Paris dans une assemblée, l'air suffisant & vain, le ton ferme & tranchant d'une impudente jeunesse, tandis que les Anciens, craintifs & modestes, ou n'osent ouvrir la bouche, ou sont à peine écoutés. Voit-on rien de pareil dans les Provinces & dans les lieux où les Spectacles ne sont point établis; & par toute la terre, hors les grandes villes, une tête chenue & les cheveux blancs n'impriment-ils pas toujours du respect? On me dira qu'à Paris les vieillards contribuent à se rendre méprisables, en renonçant au maintien qui leur convient, pour prendre indécemment la parure & les manieres de la jeunesse, & que, faisant les galans à son exemple, il est très-simple qu'on la leur préfere dans son métier; mais c'est tout au contraire pour n'avoir nul autre moyen de se faire supporter, qu'ils sont contraints de recourir à celui-là; & ils aiment encore mieux être soufferts à la faveur de leurs ridicules, que de ne l'être point du tout. Ce n'est pas assurément qu'en faisant les agréables ils le deviennent en effet, &

qu'un galant ſexagénaire ſoit un perſonnage fort gracieux; mais ſon indécence même lui tourne à profit : c'eſt un triomphe de plus pour une femme, qui, traînant à ſon char un Neſtor, croit montrer que les glaces de l'âge ne garantiſſent point des feux qu'elle inſpire Voilà pourquoi les femmes encouragent de leur mieux ces Doyens de Cythere, & ont la malice de traiter d'hommes charmans, de vieux foux qu'elles trouveroient moins aimables, s'ils étoient moins extravagans. Mais revenons à mon ſujet.

Ces effets ne ſont pas les ſeuls que produit l'intérêt de la Scene uniquement fondé ſur l'amour. On lui en attribue beaucoup d'autres plus graves & plus importans, dont je n'examine point ici la réalité, mais qui ont été ſouvent & fortement allégués par les Ecrivains eccléſiaſtiques. Les dangers que peut produire le tableau d'une paſſion contagieuſe ſont, leur a-t-on répondu, prévenus par la maniere de le préſenter; l'amour qu'on expoſe au Théatre y eſt rendu légitime, ſon but eſt honnête, ſouvent il eſt ſacrifié au devoir & à la vertu, & dès qu'il eſt coupable il eſt puni. Fort bien; mais n'eſt-il pas plaiſant

qu'on prétende ainsi régler après coup les mouvemens du cœur sur les préceptes de la raison, & qu'il faille attendre les événemens pour savoir quelle impression l'on doit recevoir des situations qui les amenent? Le mal qu'on reproche au Théatre, n'est pas précisément d'inspirer des passions criminelles, mais de disposer l'ame à des sentimens trop tendres qu'on satisfait ensuite aux dépens de la vertu. Les douces émotions qu'on y ressent n'ont pas par elles-mêmes un objet déterminé, mais elles en font naître le besoin; elles ne donnent pas précisément de l'amour, mais elles préparent à en sentir; elles ne choisissent pas la personne qu'on doit aimer, mais elles nous forcent à faire ce choix. Ainsi elles ne sont innocentes ou criminelles que par l'usage que nous en faisons selon notre caractere, & ce caractere est indépendant de l'exemple. Quand il seroit vrai qu'on ne peint au Théatre que des passions légitimes, s'ensuit-il de-là que les impressions en sont plus foibles, que les effets en sont moins dangereux? Comme si les vives images d'une tendresse innocente étoient moins douces, moins séduisantes,

moins capables d'échauffer un cœur sensible que celles d'un amour criminel, à qui l'horreur du vice sert au moins de contrepoison? Mais si l'idée de l'innocence embellit quelques instans le sentiment qu'elle accompagne, bientôt les circonstances s'effacent de la mémoire, tandis que l'impression d'une passion si douce reste gravée au fond du cœur. Quand le Patricien Manilius fut chassé du Sénat de Rome pour avoir donné un baiser à sa femme en présence de sa fille, à ne considérer cette action qu'en elle-même, qu'avoit-elle de répréhensible? Rien sans doute: elle annonçoit même un sentiment louable. Mais les chastes feux de la mere en pouvoient inspirer d'impurs à la fille. C'étoit donc, d'une action fort honnête, faire un exemple de corruption. Voilà l'effet des amours permis du Théatre.

On prétend nous guérir de l'amour par la peinture de ses foiblesses. Je ne sais là-dessus comment les Auteurs s'y prennent; mais je vois que les Spectateurs sont toujours du parti de l'amant foible, & que souvent ils sont fâchés qu'il ne le soit pas davantage. Je

demande ſi c'eſt un grand moyen d'éviter de lui reſſembler ?

Rappellez-vous, Monſieur, une Piece à laquelle je crois me ſouvenir d'avoir aſſiſté avec vous, il y a quelques années, & qui nous fit un plaiſir auquel nous nous attendions peu, ſoit qu'en effet l'Auteur y eût mis plus de beautés théatrales que nous n'avions penſé, ſoit que l'Actrice prêtât ſon charme ordinaire au rôle qu'elle faiſoit valoir. Je veux parler de la Bérénice de Racine. Dans quelle diſpoſition d'eſprit le Spectateur voit-il commencer cette Piece ? Dans un ſentiment de mépris pour la foibleſſe d'un Empereur & d'un Romain, qui balance comme le dernier des hommes entre ſa maîtreſſe & ſon devoir; qui, flottant inceſſamment dans une déshonorante incertitude, avilit par des plaintes efféminées ce caractere preſque divin que lui donne l'hiſtoire; qui fait chercher dans un vil ſoupirant de ruelle le bienfaiteur du monde, & les délices du genre-humain. Qu'en penſe le même Spectateur après la repréſentation ? Il finit par plaindre cet homme ſenſible qu'il mépriſoit, par s'intéreſſer à

cette même passion dont il lui faisoit un crime, par murmurer en secret du sacrifice qu'il est forcé d'en faire aux loix de la patrie. Voilà ce que chacun de nous éprouvoit à la représentation. Le rôle de Titus, très-bien rendu, eût fait de l'effet s'il eût été plus digne de lui; mais tous sentirent que l'intérêt principal étoit pour Bérénice, & que c'étoit le sort de son amour qui déterminoit l'espece de la catastrophe. Non que ses plaintes continuelles donnassent une grande émotion durant le cours de la Piece; mais au cinquieme Acte, où cessant de se plaindre, l'air morne, l'œil sec & la voix éteinte, elle faisoit parler une douleur froide approchante du désespoir, l'art de l'Actrice ajoutoit au pathétique du rôle, & les Spectateurs vivement touchés commençoient à pleurer quand Bérénice ne pleuroit plus. Que signifioit cela, sinon qu'on trembloit qu'elle ne fût renvoyée; qu'on sentoit d'avance la douleur dont son cœur seroit pénétré; & que chacun auroit voulu que Titus se laissât vaincre, même au risque de l'en moins estimer? Ne voilà-t-il pas une Tragédie qui a bien rempli son objet, & qui a bien appris aux Specta-

teurs à ſurmonter les foibleſſes de l'amour ?

L'événement dément ces vœux ſecrets, mais que m'importe ? Le dénouement n'efface point l'effet de la Piece. La Reine part ſans le congé du Parterre : l'Empereur la renvoie *invitus invitam*, on peut ajouter *invito ſpectatore.* Titus a beau reſter Romain, il eſt ſeul de ſon parti ; tous les Spectateurs ont épouſé Bérénice.

Quand même on pourroit me diſputer cet effet ; quand même on ſoutiendroit que l'exemple de force & de vertu qu'on voit dans Titus vainqueur de lui-même, fonde l'intérêt de la Piece, & fait qu'en plaignant Bérénice, on eſt bien aiſe de la plaindre ; on ne feroit que rentrer en cela dans mes principes : parce que, comme je l'ai déja dit, les ſacrifices faits au devoir & à la vertu ont toujours un charme ſecret, même pour les cœurs corrompus : & la preuve que ce ſentiment n'eſt point l'ouvrage de la Piece, c'eſt qu'ils l'ont avant qu'elle commence. Mais cela n'empêche pas que certaines paſſions ſatisfaites ne leur ſemblent préferables à la vertu même, & que, s'ils ſont contens de voir Titus vertueux & magnanime, ils ne

le fussent encore plus de le voir heureux & foible, ou du moins qu'ils ne consentissent volontiers à l'être à sa place. Pour rendre cette vérité sensible, imaginons un dénouement tout contraire à celui de l'Auteur. Qu'après avoir mieux consulté son cœur, Titus ne voulant ni enfreindre les loix de Rome, ni vendre le bonheur à l'ambition, vienne, avec des maximes opposées, abdiquer l'Empire aux pieds de Bérénice; que pénétrée d'un si grand sacrifice, elle sente que son devoir seroit de refuser la main de son amant, & que pourtant elle l'accepte; que tous deux enivrés des charmes de l'amour, de la paix, de l'innocence, & renonçant aux vaines grandeurs, prennent, avec cette douce joie qu'inspirent les vrais mouvemens de la Nature, le parti d'aller vivre heureux & ignorés dans un coin de la terre; qu'une Scene si touchante soit animée des sentimens tendres & pathétiques que fournit la matiere & que Racine eût si bien fait valoir; que Titus, en quittant les Romains, leur adresse un discours, tel que la circonstance & le sujet le comportent: n'est-il pas clair, par exemple, qu'à moins qu'un Auteur ne soit

de la derniere mal-adresse, un tel discours doit faire fondre en larmes toute l'assemblée? La Piece, finissant ainsi, sera, si l'on veut, moins bonne, moins instructive, moins conforme à l'histoire, mais en fera-t-elle moins de plaisir, & les Spectateurs en sortiront-ils moins satisfaits? Les quatre premiers Actes subsisteroient à-peu-près tels qu'ils sont, & cependant on en tireroit une leçon directement contraire. Tant il est vrai que les tableaux de l'amour font toujours plus d'impression que les maximes de la sagesse, & que l'effet d'une Tragédie est tout-à-fait indépendant de celui du dénouement (*)!

Veut-on savoir s'il est sûr qu'en montrant les suites funestes des passions immodérées, la Tragédie apprenne à s'en garantir, que l'on consulte l'expérience. Ces suites funestes sont représentées très-fortement dans Zaïre; il en coûte la vie aux deux Amans, & il en coûte bien plus que la vie à Orosmane, puis-

(*) Il y a dans le septieme Tome de Pamela, un examen très-judicieux de l'Andromaque de Racine, par lequel on voit que cette piece ne va pas mieux à son but prétendu que toutes les autres.

qu'il ne se donne la mort que pour se délivrer du plus cruel sentiment qui puisse entrer dans un cœur humain, le remords d'avoir poignardé sa maîtresse. Voilà donc, assurément des leçons très-énergiques. Je serois curieux de trouver quelqu'un, homme ou femme, qui s'osât vanter d'être sorti d'une représentation de Zaïre, bien prémuni contre l'amour. Pour moi, je crois entendre chaque Spectateur dire en son cœur à la fin de la Tragédie : Ah ! qu'on me donne une Zaïre, je ferai bien en sorte de ne la pas tuer. Si les femmes n'ont pu se lasser de courir en foule à cette Piece enchanteresse & d'y faire courir les hommes, je ne dirai point que c'est pour s'encourager par l'exemple de l'héroïne à n'imiter pas un sacrifice qui lui réussit si mal ; mais c'est parce que, de toutes les Tragédies qui sont au Théatre, nulle autre ne montre avec plus de charmes le pouvoir de l'amour & l'empire de la beauté, & qu'on y apprend encore pour surcroît de profit à ne pas juger sa Maîtresse sur les apparences. Qu'Orosmane immole Zaïre à sa jalousie, une femme sensible y voit sans effroi le transport de la passion : car c'est un moindre

malheur de périr par la main de son amant, que d'en être médiocrement aimée.

Qu'on nous peigne l'amour comme on voudra ; il séduit, ou ce n'est pas lui. S'il est mal peint, la piece est mauvaise ; s'il est bien peint, il offusque tout ce qui l'accompagne. Ses combats, ses maux, ses souffrances le rendent plus touchant encore que s'il n'avoit nulle résistance à vaincre. Loin que ses tristes effets rebutent, il n'en devient que plus intéressant par ses malheurs même. On se dit, malgré soi, qu'un sentiment si délicieux console de tout. Une si douce image amollit insensiblement le cœur : on prend de la passion ce qui mene au plaisir, on en laisse ce qui tourmente. Personne ne se croit obligé d'être un héros, & c'est ainsi qu'admirant l'amour honnête, on se livre à l'amour criminel.

Ce qui acheve de rendre ses images dangereuses, c'est précisément ce qu'on fait pour les rendre agréables ; c'est qu'on ne les voit jamais régner sur la Scene qu'entre des ames honnêtes, c'est que les deux Amans sont toujours des modeles de perfection. Et comment ne s'intéresseroit-on pas pour une pas-

ſion ſi ſéduiſante, entre deux cœurs dont le caractere eſt déja ſi intéreſſant par lui-même ? Je doute que, dans toutes nos Pieces dramatiques, on en trouve une ſeule où l'amour mutuel n'ait pas la faveur du Spectateur. Si quelque infortuné brûle d'un feu non partagé, on en fait le rebut du Parterre. On croit faire merveilles de rendre un amant eſtimable ou haïſſable, ſelon qu'il eſt bien ou mal accueilli dans ſes amours ; de faire toujours approuver au public les ſentimens de ſa maîtreſſe, & de donner à la tendreſſe tout l'intérêt de la vertu. Au lieu qu'il faudroit apprendre aux jeunes gens à ſe défier des illuſions de l'amour, à fuir l'erreur d'un penchant aveugle qui croit toujours ſe fonder ſur l'eſtime, & à craindre quelquefois de livrer un cœur vertueux à un objet indigne de ſes ſoins. Je ne ſache gueres que le Miſanthrope où le héros de la Piece ait fait un mauvais choix (*). Rendre le Miſanthrope amoureux n'étoit rien, le coup de génie eſt

(*) Ajoutons le Marchand de Londres, Piece admirable, & dont la morale va plus directement au but qu'aucune Piece françoiſe que je connoiſſe.

de l'avoir fait amoureux d'une coquette. Tout le reſte du Théatre eſt un tréſor de femmes parfaites. On diroit qu'elles s'y ſont toutes réfugiées. Eſt-ce là l'image fidelle de la Société? Eſt-ce ainſi qu'on nous rend ſuſpecte une paſſion qui perd tant de gens bien nés? Il s'en faut peu qu'on ne nous faſſe croire qu'un honnête homme eſt obligé d'être amoureux, & qu'une amante aimée ne ſauroit n'être pas vertueuſe. Nous voilà fort bien inſtruits!

Encore une fois, je n'entreprends point de juger ſi c'eſt bien ou mal fait de fonder ſur l'amour le principal intérêt du Théatre; mais je dis que ſi ſes peintures ſont quelquefois dangereuſes, elles le feront toujours, quoiqu'on faſſe pour les déguiſer. Je dis que c'eſt en parler de mauvaiſe foi, ou ſans le connoître, de vouloir en rectifier les impreſſions par d'autres impreſſions étrangeres qui ne les accompagnent point juſqu'au cœur, ou que le cœur en a bientôt ſéparées; impreſſions qui même en déguiſent les dangers, & donnent à ce ſentiment trompeur un nouvel attrait par lequel il perd ceux qui s'y livrent.

Soit qu'on déduise de la nature des Spectacles, en général, les meilleures formes dont ils sont susceptibles; soit qu'on examine tout ce que les lumieres d'un siecle & d'un peuple éclairés ont fait pour la perfection des nôtres, je crois qu'on peut conclure de ces considérations diverses, que l'effet moral du Spectacle & des Théatres ne sauroit jamais être bon ni salutaire en lui-même, puisqu'à ne compter que leurs avantages, on n'y trouve aucune sorte d'utilité réelle, sans inconvéniens qui la surpassent. Or, par une suite de son inutilité même, le Théatre, qui ne peut rien pour corriger les mœurs, peut beaucoup pour les altérer. En favorisant tous nos penchans, il donne un nouvel ascendant à ceux qui nous dominent; les continuelles émotions qu'on y ressent nous énervent, nous affoiblissent, nous rendent plus incapables de résister à nos passions; & le stérile intérêt qu'on prend à la vertu ne sert qu'à contenter notre amour propre, sans nous contraindre à la pratiquer. Ceux de mes Compatriotes qui ne désapprouvent pas les Spectacles en eux-mêmes, ont donc tort.

Outre ces effets du Théatre relatifs aux

choses représentées, il en a d'autres non moins nécessaires, qui se rapportent directement à la Scene & aux personnages représentans, & c'est à ceux-là que les Genevois déja cités attribuent le goût de luxe, de parure & de dissipation dont ils craignent avec raison l'introduction parmi nous. Ce n'est pas seulement la fréquentation des Comédiens, mais celle du Théatre, qui peut amener ce goût par son appareil & la parure des Acteurs. N'eût-il d'autre effet que d'interrompre à certaines heures le cours des affaires civiles & domestiques, & d'offrir une ressource assurée à l'oisiveté, il n'est pas possible que la commodité d'aller tous les jours réguliérement au même lieu s'oublier soi-même & s'occuper d'objets étrangers, ne donne au Citoyen d'autres habitudes & ne lui forme de nouvelles mœurs; mais ces changemens seront-ils avantageux ou nuisibles? C'est une question qui dépend moins de l'examen du Spectacle que de celui des Spectateurs. Il est sûr que ces changemens les ameneront tous à-peu-près au même point; c'est donc par l'état où chacun étoit d'abord, qu'il faut estimer les différences.

Quand les amuſemens ſont indifférens par leur nature (& je veux bien pour un moment conſidérer les Spectacles comme tels), c'eſt la nature des occupations qu'ils interrompent qui les fait juger bons ou mauvais ; ſur-tout lorſqu'ils ſont aſſez vifs pour devenir des occupations eux-mêmes, & ſubſtituer leur goût à celui du travail. La raiſon veut qu'on favoriſe les amuſemens des gens dont les occupations ſont nuiſibles, & qu'on détourne des mêmes amuſemens ceux dont les occupations ſont utiles. Une autre conſidération générale eſt qu'il n'eſt pas bon de laiſſer à des hommes oiſifs & corrompus le choix de leurs amuſemens, de peur qu'ils ne les imaginent conformes à leurs inclinations vicieuſes, & ne deviennent auſſi malfaiſans dans leurs plaiſirs que dans leurs affaires. Mais laiſſez un peuple ſimple & laborieux ſe délaſſer de ſes travaux, quand & comme il lui plaît, jamais il n'eſt à craindre qu'il abuſe de cette liberté, & l'on ne doit point ſe tourmenter à lui chercher des divertiſſemens agréables : car, comme il faut peu d'apprêts aux mets que l'abſtinence & la faim aſſaiſonnent, il n'en faut pas,

non plus beaucoup aux plaiſirs de gens épuiſés de fatigue, pour qui le repos ſeul en eſt un très-doux. Dans une grande ville, pleine de gens intrigans, déſœuvrés, ſans Religion, ſans principes, dont l'imagination dépravée par l'oiſiveté, la fainéantiſe, par l'amour du plaiſir & par de grands beſoins, n'engendre que des monſtres & n'inſpire que des forfaits; dans une grande ville où les mœurs & l'honneur ne ſont rien, parce que chacun, dérobant aiſément ſa conduite aux yeux du public, ne ſe montre que par ſon crédit, & n'eſt eſtimé que par ſes richeſſes; la Police ne ſauroit trop multiplier les plaiſirs permis, ni trop s'appliquer à les rendre agréables, pour ôter aux particuliers la tentation d'en chercher de plus dangereux. Comme les empêcher de s'occuper, c'eſt les empêcher de mal faire, deux heures par jour dérobées à l'activité du vice, ſauvent la douzieme partie des crimes qui ſe commettroient; & tout ce que les Spectacles vus ou à voir cauſent d'entretiens dans les Cafés & autres refuges des fainéans & fripons du pays, eſt encore autant de gagné pour les peres de famille,

ſoit ſur l'honneur de leurs filles ou de leurs femmes, ſoit ſur leur bourſe ou ſur celle de leurs fils.

Mais dans les petites villes, dans les lieux moins peuplés, où les particuliers, toujours ſous les yeux du public, ſont cenſeurs nés les uns des autres, & où la Police a ſur tous une inſpection facile, il faut ſuivre des maximes toutes contraires. S'il y a de l'induſtrie, des arts, des manufactures, on doit ſe garder d'offrir des diſtractions relâchantes à l'âpre intérêt qui fait ſes plaiſirs de ſes ſoins, & enrichit le Prince de l'avarice des ſujets. Si le pays ſans commerce, nourrit les habitans dans l'inaction, loin de fomenter en eux l'oiſiveté à laquelle une vie ſimple & facile ne les porte déja que trop, il faut la leur rendre inſupportable en les contraignant, à force d'ennui, d'employer utilement un tems dont ils ne ſauroient abuſer. Je vois qu'à Paris, où l'on juge de tout ſur les apparences, parce qu'on n'a le loiſir de rien examiner, on croit, à l'air de déſœuvrement & de langueur dont frappent au premier coup-d'œil la plupart des villes de Province, que les habitans, plongés dans une ſtupide

inaction, n'y font que végéter, ou tracasser & se brouiller ensemble. C'est une erreur dont on reviendroit aisément si l'on songeoit que la plupart des gens de Lettres qui brillent à Paris, la plupart des découvertes utiles & des inventions nouvelles y viennent de ces provinces si méprisées. Restez quelque tems dans une petite ville, où vous aurez cru d'abord ne trouver que des automates, non-seulement vous y trouverez bientôt des gens beaucoup plus sensés que vos singes des grandes villes, mais vous manquerez rarement d'y découvrir dans l'obscurité quelque homme ingénieux qui vous surprendra par ses talens, par ses ouvrages, que vous surprendrez encore plus en les admirant, & qui, vous montrant des prodiges de travail, de patience & d'industrie, croira ne vous montrer que des choses communes à Paris. Telle est la simplicité du vrai génie : il n'est ni intrigant, ni actif; il ignore le chemin des honneurs & de la fortune, & ne songe point à le chercher : il ne se compare à personne; toutes ses ressources sont en lui seul : insensible aux outrages, & peu sensible aux louanges, s'il se connoît, il ne s'assigne point sa

place, & jouit de lui-même sans s'apprécier.

Dans une petite ville, on trouve, proportion gardée, moins d'activité sans doute que dans une capitale; parce que les passions sont moins vives & les besoins moins pressans; mais plus d'esprits originaux, plus d'industrie inventive, plus de choses vraiment neuves; parce qu'on y est moins imitateur, qu'ayant peu de modeles, chacun tire plus de lui-même, & met plus du sien dans tout ce qu'il fait; parce que l'esprit humain, moins étendu, moins noyé parmi les opinions vulgaires, s'élabore & fermente mieux dans la tranquille solitude; parce qu'en voyant moins, on imagine davantage: enfin, parce que, moins pressé du tems, on a plus de loisir d'étendre & digérer ses idées.

Je me souviens d'avoir vu dans ma jeunesse, aux environs de Neufchâtel, un spectacle assez agréable & peut-être unique sur la terre. Une montagne entiere couverte d'habitations dont chacune fait le centre des terres qui en dépendent; en sorte que ces maisons, à distances aussi égales que les fortunes des propriétaires, offrent à la fois aux nombreux habitans de cette montagne, le recueillement

de la retraite & les douceurs de la société. Ces heureux payfans, tous à leur aife, francs de tailles, d'impôts, de fubdélégués, de corvées, cultivent avec tout le foin poffible des biens dont le produit eft pour eux, & emploient le loifir que cette culture leur laiffe, à faire mille ouvrages de leurs mains, & à mettre à profit le génie inventif que leur donna la Nature. L'hiver fur-tout, tems où la hauteur des neiges leur ôte une communication facile, chacun renfermé bien chaudement avec fa nombreufe famille, dans fa jolie & propre maifon de bois (*k*) qu'il a bâtie lui-même, s'occupe de mille travaux amufans, qui chaffent l'ennui de fon afyle, & ajoutent à fon bien-être. Jamais

(*k*) Je crois entendre un bel-efprit de Paris fe récrier, pourvu qu'il ne life pas lui-même, à cet endroit comme à bien d'autres, & démontrer doctement aux Dames, (car c'eft fur-tout aux Dames que ces Meffieurs démontrent) qu'il eft impoffible qu'une maifon de bois foit chaude. Groffier menfonge! Erreur de Phyfique! Ah, pauvre Auteur! Quant à moi, je crois la démonftration fans réplique. Tout ce que je fais, c'eft que les Suiffes paffent chaudement leur hiver au milieu des neiges, dans des maifons de bois.

Menuifier,

Menuisier, Serrurier, Vitrier, Tourneur de profession n'entra dans le pays ; tous le sont pour eux-mêmes, aucun ne l'est pour autrui. Dans la multitude de meubles commodes & même élégans qui composent leur ménage & parent leur logement, on n'en voit pas un qui n'ait été fait de la main du maître. Il leur reste encore du loisir pour inventer & faire mille instrumens divers, d'acier, de bois, de carton, qu'ils vendent aux étrangers, dont plusieurs même parviennent jusqu'à Paris ; entre autres ces petites horloges de bois qu'on y voit depuis quelques années. Ils en font aussi de fer ; ils font même des montres ; &, ce qui paroît incroyable, chacun réunit à lui seul toutes les professions diverses dans lesquelles se subdivise l'horlogerie, & fait tous ses outils lui-même.

Ce n'est pas tout : ils ont des livres utiles & sont passablement instruits ; ils raisonnent sensément de toutes choses, & de plusieurs avec esprit (*l*). Ils font des syphons, des

(*l*) Je puis citer en exemple un homme de mérite, bien connu dans Paris, & plus d'une fois honoré des suffrages de l'Académie des Sciences. C'est M. Rivaz, célebre Valaisan. Je

aimans, des lunettes, des pompes, des barometres, des chambres noires; leurs tapisseries sont des multitudes d'instrumens de touteespece; vous prendriez le poële d'un Paysan pour un attelier de mécanique, & pour un cabinet de physique expérimentale. Tous savent un peu dessiner, peindre, chiffrer; la plupart jouent de la flûte, plusieurs ont un peu de musique & chantent juste. Ces arts ne leur sont point enseignés par des maîtres, mais leur passent, pour ainsi dire, par tradition. De ceux que j'ai vus savoir la musique, l'un me disoit l'avoir apprise de son pere, un autre de sa tante, un autre de son cousin, quelques-uns croient l'avoir toujours sue. Un de leurs plus fréquens amusemens est de chanter avec leurs femmes & leurs enfans les pseaumes à quatre parties; & l'on est tout étonné d'entendre sortir de ces cabanes champêtres, l'harmonie forte & mâle de Goudimel, depuis si long-tems oubliée de nos savans Artistes.

Je ne pouvois non plus me lasser de par-

sais bien qu'il n'a pas beaucoup d'égaux parmi ses compatriotes: mais enfin c'est en vivant comme eux, qu'il apprit à les surpasser.

courir ces charmantes demeures, que les habitans de m'y témoigner la plus franche hoſpitalité. Malheureuſement j'étois jeune : ma curioſité n'étoit que celle d'un enfant, & je ſongeois plus à m'amuſer qu'à m'inſtruire. Depuis trente ans, le peu d'obſervations que je fis ſe ſont effacées de ma mémoire. Je me ſouviens ſeulement que j'admirois ſans ceſſe en ces hommes ſinguliers un mélange étonnant de fineſſe & de ſimplicité qu'on croiroit preſque incompatibles, & que je n'ai plus obſervé nulle part. Du reſte, je n'ai rien retenu de leurs mœurs, de leur ſociété, de leurs caracteres. Aujourd'hui que j'y porterois d'autres yeux, faut-il ne revoir plus cet heureux pays ? Hélas ! il eſt ſur la route du mien !

Après cette légere idée, ſuppoſons qu'au ſommet de la montagne dont je viens de parler, au centre des habitations, on établiſſe un Spectacle fixe & peu coûteux, ſous prétexte, par exemple, d'offrir une honnête récréation à des gens continuellement occupés & en état de ſupporter cette petite dépenſe ; ſuppoſons encore qu'ils prennent du goût

pour ce même Spectacle, & cherchons ce qui doit résulter de son établissement.

Je vois d'abord que, leurs travaux cessant d'être leurs amusemens, aussi-tôt qu'ils en auront un autre, celui-ci les dégoûtera des premiers; le zele ne fournira plus tant de loisir, ni les mêmes inventions. D'ailleurs, il y aura chaque jour un tems réel de perdu pour ceux qui assisteront au Spectacle; & l'on ne se remet pas à l'ouvrage, l'esprit rempli de ce qu'on vient de voir: on en parle, ou l'on y songe. Par conséquent, relâchement de travail: premier préjudice.

Quelque peu qu'on paie à la porte, on paie enfin; c'est toujours une dépense qu'on ne faisoit pas. Il en coûte pour soi, pour sa femme, pour ses enfans, quand on les y mene, & il les y faut mener quelquefois. De plus, un Ouvrier ne va point dans une assemblée se montrer en habit de travail: il faut prendre plus souvent ses habits des Dimanches, changer de linge plus souvent, se poudrer, se raser; tout cela coûte du tems & de l'argent. Augmentation de dépense: deuxieme préjudice.

Un travail moins assidu & une dépense plus forte exigent un dédommagement. On le trouvera sur le prix des ouvrages qu'on sera forcé de renchérir. Plusieurs marchands, rebutés de cette augmentation, quitteront les *Montagnons* (*m*), & se pourvoiront chez les autres Suisses leurs voisins, qui, sans être moins industrieux, n'auront point de Spectacles, & n'augmenteront point leurs prix. Diminution de débit : troisieme préjudice.

Dans les mauvais tems, les chemins ne sont pas praticables ; & comme il faudra toujours, dans ce tems-là, que la troupe vive, elle n'interrompra pas ses représentations. On ne pourra donc éviter de rendre le Spectacle abordable en tout tems. L'hiver, il faudra faire des chemins dans la neige, peut-être les paver ; & Dieu veuille qu'on n'y mette pas des lanternes. Voilà des dépenses publiques ; par conséquent des contributions de la part des particuliers. Établissement d'impôts : quatrieme préjudice.

Les femmes des Montagnons allant, d'a-

(*m*) C'est le nom qu'on donne dans le pays aux habitans de cette montagne.

bord pour voir, & enſuite pour être vues, voudront être parées ; elles voudront l'être avec diſtinction. La femme de M. le Juſticier ne voudra pas ſe montrer au Spectacle, miſe comme celle du maître d'école ; la femme du maître d'école s'efforcera de ſe mettre comme celle du Juſticier. De-là naîtra bientôt une émulation de parure qui ruinera les maris, les gagnera peut-être, & qui trouvera ſans ceſſe mille nouveaux moyens d'éluder les loix ſomptuaires. Introduction du luxe : cinquieme préjudice.

Tout le reſte eſt facile à concevoir. Sans mettre en ligne de compte les autres inconvéniens dont j'ai parlé, ou dont je parlerai dans la ſuite, ſans avoir égard à l'eſpece du Spectacle & à ſes effets moraux ; je m'en tiens uniquement à ce qui regarde le travail & le gain, & je crois montrer par une conſéquence évidente, comment un peuple aiſé, mais qui doit ſon bien-être à ſon induſtrie, changeant la réalité contre l'apparence, ſe ruine à l'inſtant qu'il veut briller.

Au reſte, il ne faut point ſe récrier contre la chimere de ma ſuppoſition : je ne la donne que pour telle, & ne veux que rendre ſen-

ſibles du plus au moins ſes ſuites inévitables. Otez quelques circonſtances, vous trouverez ailleurs d'autres *Montagnons* & *mutatis mutandis*, l'exemple a ſon application.

Ainſi quand il ſeroit vrai que les Spectacles ne ſont pas mauvais en eux-mêmes, on auroit toujours à chercher s'ils ne le deviendroient point à l'égard du peuple auquel on les deſtine. En certains lieux, ils ſeront utiles pour attirer les étrangers; pour augmenter la circulation des eſpeces; pour exciter les Artiſtes; pour varier les modes; pour occuper les gens trop riches ou aſpirant à l'être; pour les rendre moins malfaiſans; pour diſtraire le peuple de ſes miſeres; pour lui faire oublier ſes chefs en voyant ſes baladins; pour maintenir & perfectionner le goût quand l'honnêteté eſt perdue; pour couvrir d'un vernis de procédés la laideur du vice; pour empêcher, en un mot, que les mauvaiſes mœurs ne dégénerent en brigandage. En d'autres lieux, ils ne ſerviroient qu'à détruire l'amour du travail, à décourager l'induſtrie, à ruiner les particuliers, à leur inſpirer le goût de l'oiſiveté, à leur faire chercher les moyens de ſubſiſter ſans rien faire, à

rendre un peuple inactif & lâche, à l'empêcher de voir les objets publics & particuliers dont il doit s'occuper, à tourner la sagesse en ridicule, à substituer un jargon de Théatre à la pratique des vertus, à mettre toute la morale en métaphysique, à travestir les citoyens en beaux-esprits, les meres de famille en Petites-Maîtresses, & les filles en amoureuses de Comédie. L'effet général sera le même sur tous les hommes; mais les hommes ainsi changés, conviendront plus ou moins à leur pays. En devenant égaux, les mauvais gagneront, les bons perdront encore davantage; tous contracteront un caractere de mollesse, un esprit d'inaction qui ôtera aux uns de grandes vertus, & préservera les autres de méditer de grands crimes.

De ces nouvelles réflexions il résulte une conséquence directement contraire à celle que je tirois des premieres : savoir, que, quand le peuple est corrompu, les Spectacles lui sont bons, & mauvais quand il est bon lui-même. Il sembleroit donc que ces deux effets contraires devroient s'entre-détruire, & les Spectacles rester indifférens à tous; mais il y a cette différence, que l'effet qui

renforce le bien & le mal, étant tiré de l'esprit des Pieces, est sujet comme elles à mille modifications qui le réduisent presque à rien; au lieu que celui qui change le bien en mal, & le mal en bien, résultant de l'existence même du Spectacle, est un effet constant, réel, qui revient tous les jours, & doit l'emporter à la fin.

Il suit de-là, que pour juger s'il est à propos ou non d'établir un Théatre en quelque ville, il faut premiérement savoir si les mœurs y sont bonnes ou mauvaises; question sur laquelle il ne m'appartient peut-être pas de prononcer par rapport à nous. Quoi qu'il en soit, tout ce que je puis accorder là-dessus, c'est qu'il est vrai que la Comédie ne nous fera point de mal, si plus rien ne nous en peut faire.

Pour prévenir les inconvéniens qui peuvent naître de l'exemple des Comédiens, vous voudriez qu'on les forçât d'être honnêtes gens. Par ce moyen, dites-vous, on auroit à la fois des Spectacles & des mœurs, & l'on réuniroit les avantages des uns & des autres. Des Spectacles & des mœurs! Voilà qui formeroit vraiment un Spectacle à voir,

d'autant plus que ce feroit la premiere fois. Mais quels font les moyens que vous nous indiquez pour contenir les Comédiens ? Des loix féveres & bien exécutées. C'eft au moins avouer qu'ils ont befoin d'être contenus, & que les moyens n'en font pas faciles. Des loix féveres ? La premiere eft de n'en point fouffrir. Si nous enfreignons celle-là, que deviendra la févérité des autres ? Des loix bien exécutées ? Il s'agit de favoir fi cela fe peut : car la force des loix a fa mefure, celle des vices qu'elles répriment a auffi la fienne. Ce n'eft qu'après avoir comparé ces deux quantités, & trouvé que la premiere furpaffe l'autre, qu'on peut s'affurer de l'exécution des loix. La connoiffance de ces rapports fait la véritable fcience du Légiflateur : car, s'il ne s'agiffoit que de publier édits fur édits, réglemens fur reglemens, pour remédier aux abus à mefure qu'ils naiffent, on diroit, fans doute, de fort belles chofes ; mais qui, pour la plupart, refteroient fans effet, & ferviroient d'indications de ce qu'il faudroit faire, plutôt que de moyens pour l'exécuter. Dans le fond, l'inftitution des loix n'eft pas une chofe fi merveilleufe, qu'a-

vec du sens & de l'équité, tout homme ne pût très-bien trouver de lui-même celles qui, bien observées, seroient les plus utiles à la Société. Où est le plus petit Ecolier de Droit qui ne dressera pas un code de morale aussi pure que celle des loix de Platon ? Mais ce n'est pas de cela seul qu'il s'agit : c'est d'approprier tellement ce code au Peuple pour lequel il est fait, & aux choses sur lesquelles on y statue, que son exécution s'ensuive du seul concours de ces convenances ; c'est d'imposer au Peuple, à l'exemple de Solon, moins les meilleures loix en elles-mêmes, que les meilleures qu'il puisse comporter dans la situation donnée. Autrement, il vaut encore mieux laisser subsister les désordres, que de les prévenir, ou d'y pourvoir par des loix qui ne seront point observées : car, sans remédier au mal, c'est encore avilir les loix.

Une autre observation non moins importante, est que les choses de mœurs & de justice universelle ne se reglent pas, comme celles de justice particuliere & de droit rigoureux, par des édits & par des loix ; ou si quelquefois les loix influent sur les mœurs,

c'est quand elles en tirent leur force. Alors elles leur rendent cette même force par une sorte de réaction bien connue des vrais politiques. La premiere fonction des Ephores de Sparte, en entrant en charge, étoit une proclamation publique, par laquelle ils enjoignent aux citoyens, non pas d'observer les loix, mais de les aimer, afin que l'observation ne leur en fût point dure. Cette proclamation, qui n'étoit pas un vain formulaire, montre parfaitement l'esprit de l'institution de Sparte, par laquelle les loix & les mœurs, intimement unies dans les cœurs des citoyens, n'y faisoient, pour ainsi dire, qu'un même corps. Mais ne nous flattons pas de voir Sparte renaître au sein du commerce & de l'amour du gain. Si nous avions les mêmes maximes, on pourroit établir à Geneve un Spectacle sans aucun risque : car jamais Citoyen ni Bourgeois n'y mettroit le pied.

Par où le gouvernement peut il donc avoir prise sur les mœurs ? Je réponds que c'est par l'opinion publique. Si nos habitudes naissent de nos propres sentimens dans la retraite, elles naissent de l'opinion d'autrui dans la Société. Quand on ne vit pas en soi, mais dans

dans les autres, ce ſont leurs jugemens qui reglent tout; rien ne paroît bon ni deſirable aux particuliers, que ce que le Public a jugé tel; & le ſeul bonheur que la plupart des hommes connoiſſent, eſt d'être eſtimés heureux.

Quant au choix des inſtrumens propres à diriger l'opinion publique, c'eſt une autre queſtion qu'il ſeroit ſuperflu de réſoudre pour vous, & que ce n'eſt pas ici le lieu de réſoudre pour la multitude. Je me contenterai de montrer par un exemple ſenſible que ces inſtrumens ne ſont ni des loix ni des peines, ni nulle eſpece de moyens coactifs. Cet exemple eſt ſous vos yeux: je le tire de votre patrie, c'eſt celui du tribunal des Maréchaux de France, établis juges ſuprêmes du point-d'honneur.

De quoi s'agiſſoit-il dans cette inſtitution? De changer l'opinion publique ſur les duels, ſur la réparation des offenſes, & ſur les occaſions où un brave homme eſt obligé, ſous peine d'infamie, de tirer raiſon d'un affront l'épée à la main. Il s'enſuit de-là:

Premiérement, que la force n'ayant aucun pouvoir ſur les eſprits, il falloit écarter avec

e plus grand ſoin tout veſtige de violence du Tribunal établi pour opérer ce changement. Ce mot même de *Tribunal* étoit mal imaginé : j'aimerois mieux celui de *Cour-d'honneur*. Ses ſeules armes devoient être l'honneur & l'infamie : jamais de récompenſe utile, jamais de punition corporelle, point de priſon, point d'arrêts, point de Gardes armés. Simplement un Appariteur qui auroit fait ſes citations en touchant l'accuſé d'une baguette blanche, ſans qu'il s'enſuivît aucune autre contrainte pour le faire comparoître. Il eſt vrai que ne pas comparoître au terme fixé par les Juges de l'honneur, c'étoit s'en confeſſer dépourvu, c'étoit ſe condamner ſoi-même. De-là réſultoit naturellement note d'infamie, dégradation de nobleſſe, incapacité de ſervir le Roi dans ſes tribunaux, dans ſes armées, & autres punitions de ce genre, qui tiennent immédiatement à l'opinion, ou en ſont un effet néceſſaire.

Il s'enſuit, en ſecond lieu, que, pour déraciner le préjugé public, il falloit des Juges d'une grande autorité ſur la matiere en queſtion ; &, quant à ce point, l'inſtituteur entra parfaitement dans l'eſprit de l'établiſſe-

ment : car, dans une Nation toute guerriere, qui peut mieux juger des justes occasions de montrer son courage & de celles où l'honneur offensé demande satisfaction, que d'anciens Militaires chargés de titres d'honneur, qui ont blanchi sous les lauriers, & prouvé cent fois, au prix de leur sang, qu'ils n'ignorent pas quand le devoir veut qu'on en répande ?

Il suit, en troisieme lieu, que rien n'étant plus indépendant du pouvoir suprême que le jugement du public, le Souverain devoit se garder, sur toutes choses, de mêler ses décisions arbitraires parmi des arrêts faits pour représenter le jugement; &, qui plus est, pour le déterminer. Il devoit s'efforcer au contraire de mettre la Cour-d'honneur au-dessus de lui, comme soumis lui-même à ses décrets respectables. Il ne falloit donc pas condamner à mort tous les duellistes indistinctement; ce qui étoit mettre d'emblée une opposition choquante entre l'honneur & la loi : car la loi même ne peut obliger personne à se déshonorer. Si tout le peuple a jugé qu'un homme est poltron, le Roi, malgré toute sa puissance, aura beau le déclarer brave, per-

ſonne n'en croira rien ; & cet homme paſſant alors pour un poltron qui veut être honoré par force, n'en ſera que plus mépriſé. Quant à ce que diſent les édits, que c'eſt offenſer Dieu de ſe battre, c'eſt un avis fort pieux ſans doute ; mais la loi civile n'eſt point juge des péchés ; &, toutes les fois que l'autorité ſouveraine voudra s'interpoſer dans les conflits de l'honneur & de la Religion, elle ſera compromiſe des deux côtés. Les mêmes édits ne raiſonnent pas mieux, quand ils diſent qu'au lieu de ſe battre, il faut s'adreſſer aux Maréchaux : condamner ainſi le combat ſans diſtinction, ſans réſerve, c'eſt commencer par juger ſoi-même ce qu'on renvoie à leur jugement. On ſait bien qu'il ne leur eſt pas permis d'accorder le duel, même quand l'honneur outragé n'a plus d'autres reſſources ; &, ſelon les préjugés du monde, il y a beaucoup de ſemblables cas : car, quant aux ſatisfactions cérémonieuſes, dont on a voulu payer l'offenſé, ce ſont de véritables jeux d'enfant.

Qu'un homme ait le droit d'accepter une réparation pour lui-même & de pardonner à ſon ennemi, en ménageant cette maxime

avec art, on la peut substituer insensiblement au féroce préjugé qu'elle attaque ; mais il n'en est pas de même, quand l'honneur de gens auxquels le notre est lié se trouve attaqué ; dès - lors il n'y a plus d'accommodement possible. Si mon pere a reçu un soufflet, si ma sœur, ma femme, ou ma maîtresse est insultée, conserverai - je mon honneur en faisant bon marché du leur ? Il n'y a ni Maréchaux, ni satisfaction qui suffisent, il faut que je les venge ou que je me déshonore ; les édits ne me laissent que le choix du supplice ou de l'infamie. Pour citer un exemple qui se rapporte à mon sujet, n'est-ce pas un concert bien entendu entre l'esprit de la Scene & celui des loix, qu'on aille applaudir au Théatre ce même Cid qu'on iroit voir pendre à la Greve ?

Ainsi l'on a beau faire, ni la raison, ni la vertu, ni les loix ne vaincront l'opinion publique, tant qu'on ne trouvera pas l'art de la changer. Encore une fois, cet art ne tient point à la violence. Les moyens établis ne serviroient, s'ils étoient pratiqués, qu'à punir les braves gens & sauver les lâches ; mais heureusement ils sont trop absurdes

pour pouvoir être employés, & n'ont servi qu'à faire changer de nom aux duels. Comment falloit-il donc s'y prendre ? Il falloit, ce me semble, soumettre absolument les combats particuliers à la jurisdiction des Maréchaux, soit pour les juger, soit pour les prévenir, soit même pour les permettre. Non-seulement il falloit leur laisser le droit d'accorder le champ quand ils le jugeroient à propos, mais il étoit important qu'ils usassent quelquefois de ce droit, ne fût-ce que pour ôter au Public une idée assez difficile à détruire & qui seule annulle toute leur autorité, savoir que, dans les affaires qui passent par devant eux, ils jugent moins sur leur propre sentiment que sur la volonté du Prince. Alors il n'y avoit point de honte à leur demander le combat dans une occasion nécessaire ; il n'y en avoit pas même à s'en abstenir, quand les raisons de l'accorder n'étoient pas jugées suffisantes ; mais il y en aura toujours à leur dire : Je suis offensé, faites en sorte que je sois dispensé de me battre.

Par ce moyen, tous les appels secrets seroient infailliblement tombés dans le décri,

quand l'honneur offensé pouvant se défendre & le courage se montrer au champ d'honneur, on eut très-justement suspecté ceux qui se seroient cachés pour se battre, & quand ceux que la Cour-d'honneur eût jugé s'être mal (*n*) battus, seroient, en qualité de vils assassins, restés soumis aux tribunaux criminels. Je conviens que plusieurs duels n'étant jugés qu'après coup, & d'autres même étant solemnellement autorisés, il en auroit d'abord coûté la vie à quelques braves gens ; mais c'eût été pour la sauver dans la suite à des infinités d'autres ; au lieu que du sang qui se verse malgré les édits, naît une raison d'en verser davantage.

Que seroit-il arrivé dans la suite ? A mesure que la Cour-d'honneur auroit acquis de l'autorité sur l'opinion du Peuple, par la sagesse & le poids de ses décisions, elle seroit devenue peu-à-peu plus sévere, jusqu'à ce que les occasions légitimes se réduisant tout-à-fait à rien, le point d'honneur eût changé

(*n*) Mal, c'est-à-dire, non-seulement en lâches & avec fraude, mais injustement & sans raison suffisante ; ce qui se fût naturellement présumé de toute affaire non portée au tribunal.

de principes, & que les duels fussent entiérement abolis. On n'a pas eu tous ces embarras à la vérité, mais aussi l'on a fait un établissement inutile. Si les duels aujourd'hui sont plus rares, ce n'est pas qu'ils soient méprisés ni punis; c'est parce que les mœurs ont changé (o) : & la preuve que ce changement vient de causes toutes différentes auxquelles le gouvernement n'a point de part, la preuve que l'opinion publique n'a nullement changé sur ce point, c'est qu'après tant de soins mal entendus, tout Gentilhomme qui ne tire pas raison d'un affront, l'épée à la main, n'est pas moins déshonoré qu'auparavant.

(o) Autrefois les hommes prenoient querelle au cabaret; on les a dégoûtés de ce plaisir grossier en leur faisant bon marché des autres. Autrefois ils s'égorgeoient pour une maîtresse; en vivant plus familiérement avec les femmes, ils ont trouvé que ce n'étoit pas la peine de se battre pour elles. L'ivresse & l'amour ôtés, il reste peu d'importans sujets de dispute. Dans le monde on ne se bat plus que pour le jeu. Les Militaires ne se battent plus que pour des passe-droits, ou pour n'être pas forcés de quitter le service. Dans ce siecle éclairé chacun sait calculer, à un écu près, ce que valent son honneur & sa vie.

Une quatrieme conséquence de l'objet du même établissement, est que, nul homme ne pouvant vivre civilement sans honneur, tous les états où l'on porte une épée, depuis le Prince jusqu'au Soldat, & tous les états même où l'on n'en porte point, doivent ressortir à cette Cour-d'honneur; les uns, pour rendre compte de leur conduite & de leurs actions; les autres, de leurs discours & de leurs maximes : tous également sujets à être honorés ou flétris selon la conformité ou l'opposition de leur vie ou de leurs sentimens aux principes de l'honneur établis dans la Nation, & réformés insensiblement par le Tribunal, sur ceux de la justice & de la raison. Borner cette compétence aux nobles & aux militaires, c'est couper les rejettons & laisser la racine : car si le point d'honneur fait agir la Noblesse, il fait parler le Peuple; les uns ne se battent que parce que les autres les jugent, & pour changer les actions dont l'estime publique est l'objet, il faut auparavant changer les jugemens qu'on en porte. Je suis convaincu qu'on ne viendra jamais à bout d'opérer ces changemens sans y faire intervenir les femmes mêmes, de qui dé-

pend en grande partie la maniere de penser des hommes.

De ce principe il suit encore que le Tribunal doit être plus ou moins redouté dans les diverses conditions, à proportion qu'elles ont plus ou moins d'honneur à perdre, selon les idées vulgaires qu'il faut toujours prendre ici pour regles. Si l'établissement est bien fait, les Grands & les Princes doivent trembler au seul nom de la Cour-d'honneur. Il auroit fallu qu'en l'instituant on y eût porté tous les démêlés personnels, existans alors entre les premiers du Royaume; que le Tribunal les eût jugés définitivement autant qu'ils pouvoient l'être par les seules loix de l'honneur; que ces jugemens eussent été séveres; qu'il y eût eu des cessions de pas & de rang, personnelles & indépendantes du droit des places, des interdictions du port des armes ou de paroître devant la face du Prince, ou d'autres punitions semblables, nulles par elles-mêmes, grieves par l'opinion, jusqu'à l'infamie inclusivement qu'on auroit pu regarder comme la peine capitale décernée par la Cour-d'honneur; que toutes ces peines eussent eu par le concours de l'au-

torité ſuprême les mêmes effets qu'a naturellement le jugement public quand la force n'annulle point ſes déciſions ; que le Tribunal n'eût point ſtatué ſur des bagatelles, mais qu'il n'eût jamais rien fait à demi ; que le Roi même y eût été cité, quand il jetta ſa canne par la fenêtre, de peur, dit-il, de frapper un Gentilhomme (*p*) ; qu'il eût comparu en accuſé avec ſa partie ; qu'il eût été jugé ſolemnellement, condamné à faire réparation au Gentilhomme, pour l'affront indirect qu'il lui avoit fait ; & que le Tribunal lui eût en même tems décerné un prix d'honneur, pour la modération du Monarque dans la colere. Ce prix, qui devoit être un ſigne très-ſimple, mais viſible, porté par le Roi durant toute ſa vie, lui eût été, ce me ſemble, un ornement plus honorable que ceux de la royauté, & je ne doute pas qu'il ne fût devenu le ſujet des chants de plus d'un Poëte. Il eſt certain que, quant à l'honneur, les Rois eux-mêmes ſont ſoumis plus que perſonne au jugement du Public, & peuvent, par conſéquent, ſans s'abaiſſer,

(*p*) M. de Lauzun. Voilà, ſelon moi, des coups de canne bien noblement appliqués.

comparoître au Tribunal qui le repréſente. Louis XIV étoit digne de faire de ces choſes-là, & je crois qu'il les eût faites, ſi quelqu'un les lui eût ſuggérées.

Avec toutes ces précautions, & d'autres ſemblables, il eſt fort douteux qu'on eût réuſſi ; parce qu'une pareille inſtitution eſt entiérement contraire à l'eſprit de la Monarchie ; mais il eſt très-ſûr que pour les avoir négligées, pour avoir voulu mêler la force & les loix dans des matieres de préjugés & changer le point d'honneur par la violence, on a compromis l'autorité royale, & rendu mépriſables des loix qui paſſoient leur pouvoir.

Cependant en quoi conſiſtoit ce préjugé qu'il s'agiſſoit de détruire ? Dans l'opinion la plus extravagante & la plus barbare qui jamais entra dans l'eſprit humain, ſavoir, que tous les devoirs de la Société ſont ſuppléés par la bravoure ; qu'un homme n'eſt plus fourbe, fripon, calomniateur, qu'il eſt civil, humain, poli, quant il ſait ſe battre ; que le menſonge ſe change en vérité, que le vol devient légitime, la perfidie honnête, l'infidélité louable, ſitôt qu'on ſoutient tout

cela le fer à la main ; qu'un affront eſt toujours bien réparé par un coup d'épée ; & qu'on n'a jamais tort avec un homme, pourvu qu'on le tue. Il y a, je l'avoue, une autre ſorte d'affaire où la gentilleſſe ſe mêle à la cruauté, & où l'on ne tue les gens que par haſard ; c'eſt celle où l'on ſe bat au premier ſang. Au premier ſang ! Grand Dieu ! Et qu'en veux-tu faire de ce ſang, bête féroce ! Le veux-tu boire ? Le moyen de ſonger à ces horreurs ſans émotion ? Tels ſont les préjugés que les Rois de France, armés de toute la force publique, ont vainement attaqués. L'opinion, reine du monde, n'eſt point ſoumiſe au pouvoir des Rois ; ils ſont eux-mêmes ſes premiers eſclaves.

Je finis cette longue digreſſion, qui malheureuſement ne ſera pas la derniere ; & de cet exemple, trop brillant peut-être, *ſi parva licet componere magnis*, je reviens à des applications plus ſimples. Un des infaillibles effets d'un Théatre établi dans une auſſi petite ville que la nôtre, ſera de changer nos maximes, ou, ſi l'on veut, nos préjugés & nos opinions publiques ; ce qui changera néceſſairement nos mœurs contre d'autres,

meilleures ou pires, je n'en dis rien encore; mais sûrement moins convenables à notre constitution. Je demande, Monsieur, par quelles loix efficaces vous remédierez à cela? Si le Gouvernement peut beaucoup sur les mœurs, c'est seulement par son institution primitive : quand une fois il les a déterminées, non-seulement il n'a plus le pouvoir de les changer, à moins qu'il ne change, il a même bien de la peine à les maintenir contre les accidens inévitables qui les attaquent, & contre la pente naturelle qui les altere. Les opinions publiques, quoique si difficiles à gouverner, sont pourtant par elles-mêmes très-mobiles & changeantes. Le hasard, mille causes fortuites, mille circonstances imprévues font ce que la force & la raison ne sauroient faire; ou plutôt, c'est précisément parce que le hasard les dirige, que la force n'y peut rien : comme les dés qui partent de la main, quelque impulsion qu'on leur donne, n'en amenent pas plus aisément le point desiré.

Tout ce que la sagesse humaine peut faire, est de prévenir les changemens, d'arrêter de loin tout ce qui les amene; mais sitôt qu'on

les souffre & qu'on les autorise, on est rarement maître de leurs effets, & l'on ne peut jamais se répondre de l'être. Comment donc préviendrons-nous ceux dont nous aurons volontairement introduit la cause? A l'imitation de l'établissement dont je viens de parler, nous proposerez-vous d'instituer des Censeurs? Nous en avons déja (q); & si toute la force de ce tribunal suffit à peine pour nous maintenir tels que nous sommes, quand nous aurons ajouté une nouvelle inclinaison à la pente des mœurs, que fera-t-il pour arrêter ce progrès? Il est clair qu'il n'y pourra plus suffire. La premiere marque de son impuissance à prévenir les abus de la Comédie, sera de la laisser établir. Car il est aisé de prévoir que ces deux établissemens ne sauroient subsister long-tems ensemble, & que la Comédie tournera les Censeurs en ridicule, ou que les Censeurs feront chasser les Comédiens.

Mais il ne s'agit pas seulement ici de l'insuffisance des loix pour réprimer de mauvaises mœurs, en laissant subsister leur cause. On trouvera, je le prévois, que l'esprit rempli

(q) Le Consistoire, & la chambre de Réforme.

des abus qu'engendre nécessairement le Théatre, & de l'impossibilité générale de prévenir ces abus, je ne réponds pas assez précisément à l'expédient proposé, qui est d'avoir des Comédiens honnêtes-gens, c'est-à-dire, de les rendre tels. Au fond, cette discussion particuliere n'est plus fort nécessaire : tout ce que j'ai dit jusqu'ici des effets de la Comédie, étant indépendant des mœurs des Comédiens, n'en auroit pas moins lieu, quand ils auroient bien profité des leçons que vous nous exhortez à leur donner, & qu'ils deviendroient par nos soins autant de modeles de vertu. Cependant par égard au sentiment de ceux de mes compatriotes qui ne voient d'autre danger dans la Comédie que le mauvais exemple des Comédiens, je veux bien rechercher encore, si, même dans leur supposition, cet expédient est praticable avec quelque espoir de succès, & s'il doit suffire pour les tranquilliser.

En commençant par observer les faits avant de raisonner sur les causes, je vois en général que l'état de Comédien est un état de licence & de mauvaises mœurs; que les hommes y sont livrés au désordre; que les femmes y menent une vie scandaleuse; que les

uns & les autres, avares & prodigues tout à la fois, toujours accablés de dettes & toujours versant l'argent à pleines mains, sont aussi peu retenus sur leurs dissipations, que peu scrupuleux sur les moyens d'y pourvoir. Je vois encore que, par tout pays, leur profession est déshonorante, que ceux qui l'exercent, excommuniés ou non, sont par-tout méprisés (r), & qu'à Paris même, où ils ont plus de considération & une meilleure conduite que par-tout ailleurs, un Bourgeois craindroit de fréquenter ces mêmes Comédiens qu'on voit tous les jours à la table des Grands. Une troisieme observation, non moins importante, est que ce dédain est plus fort par-tout où les mœurs sont plus pures, & qu'il y a des pays d'innocence & de simplicité où le métier de Comédien est presque en horreur. Voilà des faits incontes-

(r) Si les Anglois ont inhumé la célebre Oldfield à côté de leurs Rois, ce n'étoit pas son métier, mais son talent qu'ils vouloient honorer Chez eux les grands talens anoblissent dans les moindres états; les petits avilissent dans les illustres. Et quant à la profession des Comédiens, les mauvais & les médiocres sont méprisés à Londres, autant ou plus que par-tout ailleurs.

tables. Vous me direz qu'il n'en résulte que des préjugés. J'en conviens : mais ces préjugés étant universels, il faut leur chercher une cause universelle, & je ne vois pas qu'on la puisse trouver ailleurs que dans la profession même à laquelle ils se rapportent. A cela vous répondez que les Comédiens ne se rendent méprisables que parce qu'on les méprise ; mais pourquoi les eût-on méprisés s'ils n'eussent été méprisables ? Pourquoi penseroit-on plus de mal de leur état que des autres, s'il n'avoit rien qui l'en distinguât ? Voilà ce qu'il faudroit examiner, peut-être, avant de les justifier aux dépens du public.

Je pourrois imputer ces préjugés aux déclamations des Prêtres, si je ne les trouvois établis chez les Romains avant la naissance du Christianisme, &, non-seulement courans vaguement dans l'esprit du Peuple, mais autorisés par des loix expresses qui déclaroient les Acteurs infâmes, leur ôtoient le titre & les droits de Citoyens Romains, & mettoient les Actrices au rang des prostituées. Ici toute autre raison manque, hors celle qui se tire de la nature de la chose. Les Prêtres payens & les dévots, plus favorables que contraires à des Spectacles qui faisoient

partie des jeux consacrés à la Religion (s), n'avoient aucun intérêt à les décrier, & ne les décrioient pas en effet. Cependant on pouvoit dès-lors se récrier, comme vous faites, sur l'inconséquence de déshonorer des gens qu'on protege, qu'on paie, qu'on pensionne ; ce qui, à vrai dire, ne me paroît pas si étrange qu'à vous : car il est à propos quelquefois que l'Etat encourage & protege des professions déshonorantes mais utiles, sans que ceux qui les exercent en doivent être plus considérés pour cela.

J'ai lu quelque part que ces flétrissures étoient moins imposées à de vrais Comédiens qu'à des Histrions & Farceurs qui souilloient leurs jeux d'indécence & d'obscénités; mais cette distinction est insoutenable : car les mots de Comédien & d'Histrion étoient parfaitement synonymes, & n'avoient d'autre différence, sinon que l'un étoit Grec & l'autre Etrusque. Cicéron, dans le livre de l'Ora-

(s) Tite Live dit que les jeux scéniques furent introduits à Rome l'an 390, à l'occasion d'une peste qu'il s'agissoit d'y faire cesser. Aujourd'hui l'on fermeroit les Théatres pour le même sujet, & sûrement cela seroit plus raisonnable.

teur, appelle Hiſtrions les deux plus grands Acteurs qu'ait jamais eu Rome, Eſope & Roſcius; dans ſon plaidoyer pour ce dernier, il plaint un ſi honnête-homme d'exercer un métier ſi peu honnête. Loin de diſtinguer entre les Comédiens, Hiſtrions & Farceurs, ni entre les Acteurs des Tragédies & ceux des Comédies, la loi couvre indiſtinctement du même opprobre tous ceux qui montent ſur le Théatre. *Quiſquis in Scenam prodierit, ait Prætor, infamis eſt.* Il eſt vrai, ſeulement, que cet opprobre tomboit moins ſur la repréſentation même, que ſur l'état où l'on en faiſoit métier, puiſque la Jeuneſſe de Rome repréſentoit publiquement, à la fin des grandes Pieces, les Attellanes ou Exodes, ſans déshonneur. A cela près, on voit dans mille endroits que tous les Comédiens indifféremment étoient eſclaves, & traités comme tels, quand le Public n'étoit pas content d'eux.

Je ne ſache qu'un ſeul Peuple qui n'ait pas eu là-deſſus les maximes de tous les autres, ce ſont les Grecs. Il eſt certain que, chez eux, la profeſſion du Théatre étoit ſi peu déshonnête que la Grece fournit des exemples d'Acteurs chargés de certaines fonctions publiques,

ſoit dans l'Etat, ſoit en Ambaſſades. Mais on pourroit trouver aiſément les raiſons de cette exception. 1°. La Tragédie ayant été inventée chez les Grecs, auſſi-bien que la Comédie, ils ne pouvoient jetter d'avance une impreſſion de mépris ſur un état dont on ne connoiſſoit pas encore les effets; &, quand on commença de les connoître, l'opinion publique avoit déja pris ſon pli. 2°. Comme la Tragédie avoit quelque choſe de ſacré dans ſon origine, d'abord ſes Acteurs furent regardés comme des Prêtres plutôt que comme des Baladins. 3°. Tous les ſujets des Pieces n'étant tirés que des antiquités nationales dont les Grecs étoient idolâtres, ils voyoient dans ces mêmes Acteurs, moins des gens qui jouoient des fables, que des Citoyens inſtruits qui repréſentoient aux yeux de leurs compatriotes l'hiſtoire de leur pays. 4°. Ce Peuple, enthouſiaſte de ſa liberté juſqu'à croire que les Grecs étoient les ſeuls hommes libres par nature (*), ſe rappelloit avec un vif ſentiment de plaiſir ſes anciens malheurs & les crimes de ſes Maîtres.

(*) Iphigénie le dit en termes exprès dans la Tragédie d'Euripide, qui porte le nom de cette Princeſſe.

Ces grands tableaux l'instruisoient sans cesse, & il ne pouvoit se défendre d'un peu de respect pour les organes de cette instruction. 5°. La Tragédie n'étant d'abord jouée que par des hommes, on ne voyoit point, sur leur Théatre, ce mélange scandaleux d'hommes & de femmes qui fait des nôtres autant d'écoles de mauvaises mœurs. 6°. Enfin leurs Spectacles n'avoient rien de la mesquinerie de ceux d'aujourd'hui. Leurs Théatres n'étoient point élevés par l'intérêt & par l'avarice; ils n'étoient point renfermés dans d'obscures prisons; leurs Acteurs n'avoient pas besoin de mettre à contribution les Spectateurs, ni de compter du coin de l'œil les gens qu'ils voyoient passer la porte, pour être sûrs de leur soupé.

Ces grands & superbes Spectacles donnés sous le Ciel, à la face de toute une Nation, n'offroient de toutes parts que des combats, des victoires, des prix, des objets capables d'inspirer aux Grecs une ardente émulation, & d'échauffer leurs cœurs de sentimens d'honneur & de gloire. C'est au milieu de cet imposant appareil, si propre à élever & remuer l'ame, que les Acteurs, animés du même

zele, partageoient, selon leurs talens, les honneurs rendus aux vainqueurs des jeux, souvent aux premiers hommes de la Nation. Je ne suis pas surpris que, loin de les avilir, leur métier, exercé de cette maniere, leur donnât cette fierté de courage & ce noble désintéressement qui sembloit quelquefois élever l'Acteur à son personnage. Avec tout cela, jamais la Grece, excepté Sparte, ne fut citée en exemple de bonnes mœurs; & Sparte, qui ne souffroit point de Théatre (*), n'avoit garde d'honorer ceux qui s'y montrent.

Revenons aux Romains qui, loin de suivre à cet égard l'exemple des Grecs, en donnerent un tout contraire. Quand leurs loix déclaroient les Comédiens infâmes, étoit-ce dans le dessein d'en déshonorer la profession? Quelle eût été l'utilité d'une disposition si cruelle? Elles ne la déshonoroient point, elles rendoient seulement authentique le déshonneur qui en est inséparable: car jamais

(*) Voyez sur cette erreur, la lettre de M. Le Roy. [On la trouvera dans la collection des lettres de M. Rousseau, à la fin de ce Recueil.]

les bonnes loix ne changent la nature des chofes, elles ne font que la fuivre, & celles-là feules font obfervées. Il ne s'agit donc pas de crier d'abord contre les préjugés; mais de favoir premiérement fi ce ne font que des préjugés; fi la profeffion de Comédien n'eft point, en effet, déshonorante en elle-même: car, fi par malheur elle l'eft, nous aurons beau ftatuer qu'elle ne l'eft pas, au lieu de la réhabiliter, nous ne ferons que nous avilir nous-mêmes.

Qu'eft-ce que le talent du Comédien? L'art de fe contrefaire, de revêtir un autre caractere que le fien, de paroître différent de ce qu'on eft, de fe paffionner de fang-froid, de dire autre chofe que ce qu'on penfe auffi naturellement que fi l'on le penfoit réellement, & d'oublier enfin fa propre place à force de prendre celle d'autrui. Qu'eft-ce que la profeffion du Comédien? Un métier par lequel il fe donne en repréfentation pour de l'argent, fe foumet à l'ignominie & aux affronts qu'on achete le droit de lui faire, & met publiquement fa perfonne en vente. J'adjure tout homme fincere de dire s'il ne fent pas au fond de fon ame qu'il y a dans ce

trafic de soi-même quelque chose de servile & de bas. Vous autres Philosophes, qui vous prétendez si fort au-dessus des préjugés, ne mourriez-vous pas tous de honte si, lâchement travestis en Rois, il vous falloit aller faire aux yeux du Public un rôle différent du vôtre, & exposer vos Majestés aux huées de la Populace? Quel est donc, au fond, l'esprit que le Comédien reçoit de son état? Un mélange de bassesse, de fausseté, de ridicule orgueil, & d'indigne avilissement, qui le rend propre à toutes sortes de personnages, hors le plus noble de tous, celui d'homme qu'il abandonne.

Je sais que le jeu du Comédien n'est pas celui d'un fourbe qui veut en imposer, qu'il ne prétend pas qu'on le prenne en effet pour la personne qu'il représente, ni qu'on le croie affecté des passions qu'il imite, & qu'en donnant cette imitation pour ce qu'elle est, il la rend tout-à-fait innocente. Aussi ne l'accusai-je pas d'être précisément un trompeur, mais de cultiver, pour tout métier, le talent de tromper les hommes, & de s'exercer à des habitudes qui, ne pouvant être innocentes qu'au Théatre, ne servent

par-tout ailleurs qu'à mal faire. Ces hommes si bien parés, si bien exercés au ton de la galanterie & aux accens de la passion, n'abuseront-ils jamais de cet art pour séduire de jeunes personnes ? Ces valets filoux, si subtils de la langue & de la main sur la Scene, dans les besoins d'un métier plus dispendieux que lucratif, n'auront-ils jamais de distractions utiles ? Ne prendront-ils jamais la bourse d'un fils prodigue ou d'un pere avare pour celle de Léandre ou d'Argan (*) ? Par-tout la tentation de mal faire augmente avec la facilité ; & il faut que les Comédiens soient plus vertueux que les autres hommes, s'ils ne sont pas plus corrompus.

L'Orateur, le Prédicateur, pourra-t-on me dire encore, paient de leur personne, ainsi que le Comédien. La différence est très-

(*) On a relevé ceci comme outré & comme ridicule. On a eu raison. Il n'y a point de vice dont les Comédiens soient moins accusés que de la friponnerie. Leur métier qui les occupe beaucoup & leur donne même des sentimens d'honneur à certains égards, les éloigne d'une telle bassesse. Je laisse ce passage, parce que je me suis fait une loi de ne rien ôter ; mais je le désavoue hautement comme une très-grande injustice.

grande. Quand l'Orateur se montre, c'est pour parler, & non pour se donner en spectacle : il ne représente que lui-même, il ne fait que son propre rôle, ne parle qu'en son propre nom, ne dit ou ne doit dire que ce qu'il pense : l'homme & le personnage étant le même être, il est à sa place ; il est dans le cas de tout autre Citoyen qui remplit les fonctions de son état. Mais un Comédien sur la Scene, étalant d'autres sentimens que les siens, ne disant que ce qu'on lui fait dire, représentant souvent un être chimérique, s'anéantit, pour ainsi dire, s'annulle avec son héros ; & dans cet oubli de l'homme, s'il en reste quelque chose, c'est pour être le jouet des Spectateurs. Que dirai-je de ceux qui semblent avoir peur de valoir trop par eux-mêmes, & se dégradent jusqu'à représenter des personnages auxquels ils seroient bien fâchés de ressembler ? C'est un grand mal, sans doute, de voir tant de scélérats dans le monde faire des rôles d'honnêtes gens ; mais y a-t-il rien de plus odieux, de plus choquant, de plus lâche, qu'un honnête homme à la Comédie faisant le rôle d'un scélérat, & déployant tout son talent

pour faire valoir de criminelles maximes, dont lui-même est pénétré d'horreur ?

Si l'on ne voit en tout ceci qu'une profession peu honnête, on doit voir encore une source de mauvaises mœurs dans le désordre des Actrices, qui force & entraîne celui des Acteurs. Mais pourquoi ce désordre est-il inévitable ? Ah, pourquoi ! Dans tout autre tems on n'auroit pas besoin de le demander ; mais dans ce siecle, où regnent si fiérement les préjugés & l'erreur sous le nom de philosophie, les hommes, abrutis par leur vain savoir, ont fermé leur esprit à la voix de la raison, & leur cœur à celle de la nature.

Dans tout état, dans tout pays, dans toute condition, les deux sexes ont entre eux une liaison si forte & si naturelle, que les mœurs de l'un décident toujours de celles de l'autre. Non que ces mœurs soient toujours les mêmes, mais elles ont toujours le même degré de bonté, modifié dans chaque sexe par les penchans qui lui sont propres. Les Angloises sont douces & timides ; les Anglois durs & féroces. D'où vient cette apparente opposition ? De ce que le caractere de chaque sexe est ainsi renforcé, & que c'est aussi le carac-

tere national de porter tout à l'extrême. A cela près, tout eſt ſemblable. Les deux ſexes aiment à vivre à part ; tous deux font cas du plaiſir de la table ; tous deux ſe raſſemblent pour boire après le repas, les hommes du vin, les femmes du thé : tous deux ſe livrent au jeu ſans fureur, & s'en font un métier plutôt qu'une paſſion ; tous deux ont un grand reſpect pour les choſes honnêtes ; tous deux aiment la patrie & les loix ; tous deux honorent la foi conjugale ; &, s'ils la violent, ils ne ſe font point un honneur de la violer : la paix domeſtique plaît à tous deux ; tous deux ſont ſilencieux & taciturnes ; tous deux difficiles à émouvoir ; tous deux emportés dans leurs paſſions ; pour tous deux l'amour eſt terrible & tragique : il décide du ſort de leurs jours ; il ne s'agit pas de moins, dit Muralt, que d'y laiſſer la raiſon ou la vie ; enfin, tous deux ſe plaiſent à la campagne, & les Dames Angloiſes errent auſſi volontiers dans leurs parcs ſolitaires, qu'elles vont ſe montrer au Vauxhall. De ce goût commun pour la ſolitude, naît auſſi celui des lectures contemplatives & des Romans dont l'Angleterre

eſt inondée (*t*). Ainſi, tous deux plus recueillis avec eux-mêmes, ſe livrent moins à des imitations frivoles, prennent mieux le goût des vrais plaiſirs de la vie, & ſongent moins à paroître heureux qu'à l'être.

J'ai cité les Anglois par préférence, parce qu'ils ſont, de toutes les nations du monde, celle où les mœurs des deux ſexes paroiſſent d'abord le plus contraires. De leur rapport dans ce pays-là, nous pouvons conclure pour les autres. Toute la différence conſiſte en ce que la vie des femmes eſt un développement continuel de leurs mœurs, au lieu que celle des hommes s'effaçant davantage dans l'uniformité des affaires, il faut attendre pour en juger, de les voir dans les plaiſirs. Voulez-vous donc connoître les hommes, étudiez les femmes. Cette maxime eſt générale, & juſques-là tout le monde ſera d'accord avec moi. Mais ſi j'ajoute qu'il n'y a point de bonnes mœurs pour les femmes hors d'une vie retirée & domeſtique; ſi je

(*t*) Ils y ſont, comme les hommes, ſublimes ou déteſtables. On n'a jamais fait encore en quelque langue que ce ſoit, de Roman égal à *Clariſſe*, ni même approchant.

dis que les paiſibles ſoins de la famille & du ménage ſont leur partage, que la dignité de leur ſexe eſt dans ſa modeſtie, que la honte & la pudeur ſont en elles inſéparables de l'honnêteté, que rechercher les regards des hommes, c'eſt déja s'en laiſſer corrompre, & que toute femme qui ſe montre ſe déshonore : à l'inſtant va s'élever contre moi cette philoſophie d'un jour, qui naît & meurt dans le coin d'une grande ville, & veut étouffer de-là le cri de la nature & la voix unanime du genre humain.

Préjugés populaires! me crie-t-on. Petites erreurs de l'enfance! Tromperie des loix & de l'éducation! La pudeur n'eſt rien. Elle n'eſt qu'une invention des loix ſociales pour mettre à couvert les droits des peres & des époux, & maintenir quelque ordre dans les familles. Pourquoi rougirions-nous des beſoins que nous donna la Nature? Pourquoi trouverions-nous un motif de honte dans un acte auſſi indifférent en ſoi, & auſſi utile dans ſes effets que celui qui concourt à perpétuer l'eſpece? Pourquoi, les deſirs étant égaux des deux parts, les démonſtrations en feroient-elles différentes? Pourquoi l'un des ſexes ſe

refuseroit-il plus que l'autre aux penchans qui leur sont communs ? Pourquoi l'homme auroit-il sur ce point d'autres loix que les animaux ?

Tes pourquoi, dit le Dieu, ne finiroient jamais.

Mais ce n'est pas à l'homme, c'est à son Auteur qu'il les faut adresser. N'est-il pas plaisant qu'il faille dire pourquoi j'ai honte d'un sentiment naturel, si cette honte ne m'est pas moins naturelle que ce sentiment même ? Autant vaudroit me demander aussi pourquoi j'ai ce sentiment. Est-ce à moi de rendre compte de ce qu'a fait la Nature ? Par cette maniere de raisonner, ceux qui ne voient pas pourquoi l'homme est existant, devroient nier qu'il existe.

J'ai peur que ces grands scrutateurs des conseils de Dieu n'aient un peu légérement pesé ses raisons. Moi qui ne me pique pas de les connoître, j'en crois voir qui leur ont échappé. Quoiqu'ils en disent, la honte qui voile aux yeux d'autrui les plaisirs de l'amour, est quelque chose. Elle est la sauve-garde commune que la Nature a donnée aux deux sexes, dans un état de foiblesse & d'oubli

d'eux-mêmes qui les livre à la merci du premier venu ; c'eſt ainſi qu'elle couvre leur ſommeil des ombres de la nuit, afin que durant ce tems de ténebres ils ſoient moins expoſés aux attaques les uns des autres ; c'eſt ainſi qu'elle fait chercher à tout animal ſouffrant la retraite & les lieux déſerts, afin qu'il ſouffre & meure en paix, hors des atteintes qu'il ne peut plus repouſſer.

A l'égard de la pudeur du ſexe en particulier, quelle arme plus douce eût pu donner cette même Nature à celui qu'elle deſtinoit à ſe défendre ? Les deſirs ſont égaux ! Qu'eſt-ce à dire ? Y a-t-il de part & d'autre mêmes facultés de les ſatisfaire ? Que deviendroit l'eſpece humaine, ſi l'ordre de l'attaque & de la défenſe étoit changé ? L'aſſaillant choiſiroit au haſard des tems où la victoire ſeroit impoſſible : l'aſſailli ſeroit laiſſé en paix, quand il auroit beſoin de ſe rendre, & pourſuivi ſans relâche, quand il ſeroit trop foible pour ſuccomber ; enfin le pouvoir & la volonté toujours en diſcorde ne laiſſant jamais partager les deſirs, l'amour ne ſeroit plus le ſoutien de la Nature, il en ſeroit le deſtructeur & le fléau.

Si les deux ſexes avoient également fait & reçu les avances, la vaine importunité n'eût point été ſauvée ; des feux toujours languiſſans dans une ennuyeuſe liberté ne ſe fuſſent jamais irrités, le plus doux de tous les ſentimens eût à peine effleuré le cœur humain, & ſon objet eût été mal rempli. L'obſtacle apparent qui ſemble éloigner cet objet, eſt au fond ce qui le rapproche. Les deſirs voilés par la honte n'en deviennent que plus ſéduiſans ; en les gênant la pudeur les enflamme : ſes craintes, ſes détours, ſes réſerves, ſes timides aveux, ſa tendre & naïve fineſſe, diſent mieux ce qu'elle croit taire que la paſſion ne l'eût dit ſans elle : c'eſt elle qui donne du prix aux faveurs & de la douceur aux refus. Le véritable amour poſſede en effet ce que la ſeule pudeur lui diſpute ; ce mélange de foibleſſe & de modeſtie le rend plus touchant & plus tendre ; moins il obtient, plus la valeur de ce qu'il obtient en augmente : & c'eſt ainſi qu'il jouit à la fois de ſes privations & de ſes plaiſirs.

Pourquoi, diſent-ils, ce qui n'eſt pas honteux à l'homme, le feroit-il à la femme ? Pourquoi l'un des ſexes ſe feroit-il un crime

de ce que l'autre se croit permis ? comme si les conséquences étoient les mêmes des deux côtés ! Comme si tous les austeres devoirs de la femme ne dérivoient pas de cela seul qu'un enfant doit avoir un pere. Quand ces importantes considérations nous manqueroient, nous aurions toujours la même réponse à faire, & toujours elle feroit sans réplique. Ainsi l'a voulu la Nature, c'est un crime d'étouffer sa voix. L'homme peut être audacieux, telle est sa destination (*v*) : il faut

(*v*) Distinguons cette audace de l'insolence & de la brutalité ; car rien ne part de sentimens plus opposés, & n'a d'effets plus contraires. Je suppose l'amour innocent & libre, ne recevant de loix que de lui-même ; c'est à lui seul qu'il appartient de présider à ses mysteres, & de former l'union des personnes, ainsi que celle des cœurs. Qu'un homme insulte à la pudeur du sexe, & attente avec violence aux charmes d'un jeune objet qui ne sent rien pour lui : sa grossiéreté n'est point passionnée, elle est outrageante ; elle annonce une ame sans mœurs, sans délicatesse, incapable à la fois d'amour & d'honnêteté. Le plus grand prix des plaisirs est dans le cœur qui les donne : un véritable amant ne trouveroit que douleur, rage & désespoir dans la possession même de ce qu'il aime, s'il croyoit n'en point être aimé.

bien que quelqu'un ſe déclare. Mais toute femme ſans pudeur eſt coupable & dépravée, parce qu'elle foule aux pieds un ſentiment naturel à ſon ſexe.

Comment peut-on diſputer la vérité de ce ſentiment ? Toute la terre n'en rendît-elle pas l'éclatant témoignage, la ſeule comparaiſon des ſexes ſuffiroit pour la conſtater. N'eſt-ce pas la nature qui pare les jeunes perſonnes

Vouloir contenter inſolemment ſes deſirs ſans l'aveu de celle qui les fait naître, eſt l'audace d'un Satyre ; celle d'un homme eſt de ſavoir les témoigner ſans déplaire, de les rendre intéreſſans, de faire en ſorte qu'on les partage, d'aſſervir les ſentimens avant d'attaquer la perſonne. Ce n'eſt pas encore aſſez d'être aimé, les deſirs partagés ne donnent pas ſeuls le droit de les ſatisfaire, il faut de plus le conſentement de la volonté. Le cœur accorde envain ce que la volonté refuſe. L'honnête homme & l'amant s'en abſtient, même quand il pourroit l'obtenir. Arracher ce conſentement tacite, c'eſt uſer de toute la violence permiſe en amour. Le lire dans les yeux, le voir dans les manieres malgré le refus de la bouche, c'eſt l'art de celui qui fait aimer ; s'il acheve alors d'être heureux, il n'eſt point brutal, il eſt honnête ; il n'outrage point la pudeur, il la reſpecte, il la ſert : il lui laiſſe l'honneur de défendre encore ce qu'elle eût peut-être abandonné.

de

de ces traits si doux qu'un peu de honte rend plus touchans encore ? N'est-ce pas elle qui met dans leurs yeux ce regard timide & tendre auquel on résiste avec tant de peine ? N'est-ce pas elle qui donne à leur teint plus d'éclat, & à leur peau plus de finesse, afin qu'une modeste rougeur s'y laisse mieux appercevoir ? N'est-ce pas elle qui les rend craintives afin qu'elles fuient, & foibles afin qu'elles cedent ? A quoi bon leur donner un cœur plus sensible à la pitié, moins de vîtesse à la course, un corps moins robuste, une stature moins haute, des muscles plus délicats, si elle ne les eût destinées à se laisser vaincre ? Assujetties aux incommodités de la grossesse & aux douleurs de l'enfantement, ce surcroît de travail exigeoit-il une diminution de forces ? mais pour les réduire à cet état pénible, il les falloit assez fortes pour ne succomber qu'à leur volonté, & assez foibles pour avoir toujours un prétexte de se rendre. Voilà précisément le point où les a placé la Nature.

Passons du raisonnement à l'expérience. Si la pudeur étoit un préjugé de la Société & de l'éducation, ce sentiment devroit aug-

menter dans les lieux où l'éducation eſt plus ſoignée, & où l'on rafine inceſſamment ſur les loix ſociales ; il devroit être plus foible par-tout où l'on eſt reſté plus près de l'état primitif. C'eſt tout le contraire (*x*). Dans nos montagnes les femmes ſont timides & modeſtes, un mot les fait rougir, elles n'oſent lever les yeux ſur les hommes, & gardent le ſilence devant eux. Dans les grandes villes la pudeur eſt ignoble & baſſe : c'eſt la ſeule choſe dont une femme bien élevée auroit honte ; & l'honneur d'avoir fait rougir un honnête-homme, n'appartient qu'aux femmes du meilleur air.

L'argument tiré de l'exemple des bêtes ne conclud point, & n'eſt pas vrai. L'homme n'eſt point un chien ni un loup. Il ne faut qu'établir dans ſon eſpece les premiers rapports de la Société pour donner à ſes ſentimens une moralité toujours inconnue aux bêtes. Les animaux ont un cœur & des paſ-

(*x*) Je m'attends à l'objection. Les femmes ſauvages n'ont point de pudeur : car elles vont nues ? Je réponds que les nôtres en ont encore moins : car elles s'habillent. Voyez la fin de cet eſſai, au ſujet des filles de Lacédémone.

ſions; mais la ſainte image de l'honnête & du beau n'entra jamais que dans le cœur de l'homme.

Malgré cela, où a-t-on pris que l'inſtinct ne produit jamais dans les animaux des effets ſemblables à ceux que la honte produit parmi les hommes ? Je vois tous les jours des preuves du contraire. J'en vois ſe cacher dans certains beſoins, pour dérober aux ſens un objet de dégoût; je les vois enſuite, au lieu de fuir, s'empreſſer d'en couvrir les veſtiges. Que manque-t-il à ces ſoins pour avoir un air de décence & d'honnêteté, ſinon d'être pris par des hommes ? Dans leurs amours, je vois des caprices, des choix, des refus concertés, qui tiennent de bien près à la maxime d'irriter la paſſion par des obſtacles. A l'inſtant même où j'écris ceci, j'ai ſous les yeux un exemple qui le confirme. Deux jeunes pigeons, dans l'heureux tems de leurs premieres amours, m'offrent un tableau bien différent de la ſotte brutalité que leur prêtent nos prétendus ſages. La blanche colombe va ſuivant pas à pas ſon bien-aimé, & prend chaſſe elle-même auſſi-tôt qu'il ſe retourne. Reſte-t-il dans l'inaction, de légers

coups de bec le réveillent ; s'il se retire, on le poursuit ; s'il se défend, un petit vol de six pas l'attire encore ; l'innocence de la Nature ménage les agaceries & la molle résistance, avec un art qu'auroit à peine la plus habile coquette. Non, la folâtre Galatée ne faisoit pas mieux, & Virgile eût pu tirer d'un colombier l'une de ses plus charmantes images.

Quand on pourroit nier qu'un sentiment particulier de pudeur fût naturel aux femmes, en seroit-il moins vrai que, dans la Société, leur partage doit être une vie domestique & retirée, & qu'on doit les élever dans des principes qui s'y rapportent ? Si la timidité, la pudeur, la modestie qui leur sont propres sont des inventions sociales, il importe à la Société que les femmes acquierent ces qualités ; il importe de les cultiver en elles, & toute femme qui les dédaigne offense les bonnes mœurs. Y a-t-il au monde un spectacle aussi touchant, aussi respectable que celui d'une mere de famille entourée de ses enfans, réglant les travaux de ses domestiques, procurant à son mari une vie heureuse, & gouvernant sagement

la maiſon ? C'eſt-là qu'elle ſe montre dans toute la dignité d'une honnête femme; c'eſt-là qu'elle impoſe vraiment du reſpect, & que la beauté partage avec honneur les hommages rendus à la vertu. Une maiſon dont la maîtreſſe eſt abſente eſt un corps ſans ame qui bientôt tombe en corruption; une femme hors de ſa maiſon perd ſon plus grand luſtre, & dépouillée de ſes vrais ornemens, elle ſe montre avec indécence. Si elle a un mari, que cherche-t elle parmi les hommes ? Si elle n'en a pas, comment s'expoſe-t-elle à rebuter, par un maintien peu modeſte, celui qui ſeroit tenté de le devenir ? Quoiqu'elle puiſſe faire, on ſent qu'elle n'eſt pas à ſa place en public, & ſa beauté même, qui plaît ſans intéreſſer, n'eſt qu'un tort de plus que le cœur lui reproche. Que cette impreſſion nous vienne de la nature ou de l'éducation, elle eſt commune à tous les peuples du monde; par-tout on conſidere les femmes à proportion de leur modeſtie; par-tout on eſt convaincu qu'en négligeant les manieres de leur ſexe, elles en négligent les devoirs; par-tout on voit qu'alors tournant en effronterie la mâle & ferme aſſurance de l'homme,

elles s'aviliſſent par cette odieuſe imitation, & déshonorent à la fois leur ſexe & le nôtre.

Je ſais qu'il regne en quelques pays des coutumes contraires ; mais voyez auſſi quelles mœurs elles ont fait naître ! Je ne voudrois pas d'autre exemple pour confirmer mes maximes. Appliquons aux mœurs des femmes ce que j'ai dit ci-devant de l'honneur qu'on leur porte. Chez tous les anciens peuples policés elles vivoient très-renfermées;elles ſe montroient rarement en public,jamais avec des hommes ; elles ne ſe promenoient point avec eux ; elle n'avoient point la meilleure place au Spectacle; elles ne s'y mettoient point en montre (*y*) : il ne leur étoit pas même permis d'aſſiſter à tous ; & l'on ſait qu'il y avoit peine de mort contre celles qui s'oſeroient montrer aux Jeux olympiques.

Dans la maiſon, elles avoient un appartement particulier où les hommes n'entroient point. Quand leurs maris donnoient à man-

(*y*) Au Théatre d'Athenes, les femmes occupoient une Galerie haute appellée *Cercis*, peu commode pour voir & pour être vues : mais il paroît par l'aventure de Valerie & de Sylla qu'au Cirque de Rome, elles étoient mêlées avec les hommes.

ger, elles se présentoient rarement à table ; les honnêtes femmes en sortoient avant la fin du repas, & les autres n'y paroissoient point au commencement. Il n'y avoit aucune assemblée commune pour les deux sexes ; ils ne passoient point la journée ensemble. Ce soin de ne pas se rassasier les uns des autres, faisoit qu'on s'en revoyoit avec plus de plaisir ; il est sûr qu'en général la paix domestique étoit mieux affermie, & qu'il régnoit plus d'union entre les époux (z) qu'il n'en regne aujourd'hui.

Tels étoient les usages des Perses, des Grecs, des Romains, & même des Egyptiens, malgré les mauvaises plaisanteries d'Hérodote, qui se réfutent d'elles-mêmes. Si quelquefois les femmes sortoient des bornes de cette modestie, le cri public montroit que c'étoit une exception. Que n'a-t-on pas dit de la liberté du Sexe à Sparte ? On peut comprendre aussi par la *Lisistrata* d'Aris-

(z) On en pourroit attribuer la cause à la facilité du divorce ; mais les Grecs en faisoient peu d'usage, & Rome subsista cinq cents ans avant que personne s'y prévalût de la loi qui le permettoit.

tophane, combien l'impudence des Athéniennes étoit choquante aux yeux des Grecs; & dans Rome déja corrompue, avec quel ſcandale ne vit-on point encore les Dames Romaines ſe préſenter au Tribunal des Triumvirs ?

Tout eſt changé. Depuis que des foules de barbares, traînant avec eux leurs femmes dans leurs armées, eurent inondé l'Europe, la licence de camps, jointe à la froideur naturelle des climats ſeptentrionaux, qui rend la réſerve moins néceſſaire, introduiſit une autre maniere de vivre, que favoriſerent les livres de chevalerie, où les belles Dames paſſoient leur vie à ſe faire enlever par des hommes, en tout bien & en tout honneur. Comme ces livres étoient les écoles de galanterie du tems, les idées de liberté qu'ils inſpirent s'introduiſirent, ſur-tout dans les Cours & les grandes villes, où l'on ſe pique davantage de politeſſe : par le progrès même de cette politeſſe, elle dut enfin dégénérer en groſſiéreté. C'eſt ainſi que la modeſtie naturelle au ſexe eſt peu à peu diſparue, & que les mœurs des vivandieres ſe ſont tranſmiſes aux femmes de qualité.

Mais voulez-vous ſavoir combien ces uſages, contraires aux idées naturelles, ſont choquans pour qui n'en a pas l'habitude ? Jugez-en par la ſurpriſe & l'embarras des Etrangers & Provinciaux à l'aſpect de ces manieres ſi nouvelles pour eux. Cet embarras fait l'éloge des femmes de leur pays, & il eſt à croire que celles qui le cauſent en ſeroient moins fieres, ſi la ſource leur en étoit mieux connue. Ce n'eſt point qu'elles en impoſent, c'eſt plutôt qu'elles font rougir, & que la pudeur chaſſée par la femme de ſes diſcours & de ſon maintien, ſe réfugie dans le cœur de l'homme.

Revenant maintenant à nos Comédiennes, je demande comment un état dont l'unique objet eſt de ſe montrer au public, &, qui pis eſt, de ſe montrer pour de l'argent, conviendroit à d'honnêtes femmes, & pourroit compatir en elles avec la modeſtie & les bonnes mœurs ? A-t-on beſoin même de diſputer ſur les différences morales des ſexes, pour ſentir combien il eſt difficile que celle qui ſe met à prix en repréſentation, ne s'y mette bientôt en perſonne, & ne ſe laiſſe jamais tenter de ſatisfaire des deſirs

qu'elle prend tant de ſoin d'exciter ? Quoi ! malgré mille timides précautions, une femme honnête & ſage, expoſée au moindre danger, a bien de la peine encore à ſe conſerver un cœur à l'épreuve ; & ces jeunes perſonnes audacieuſes, ſans autre éducation qu'un ſyſtême de coquetterie & des rôles amoureux, dans une parure très-peu modeſte (a), ſans ceſſe entourée d'une jeuneſſe ardente & téméraire, au milieu des douces voix de l'amour & du plaiſir, réſiſteront, à leur âge, à leur cœur, aux objets qui les environnent, aux diſcours qu'on leur tient, aux occaſions toujours renaiſſantes, & à l'or auquel elles ſont d'avance à demi vendues ! Il faudroit nous croire une ſimplicité d'enfant pour vouloir nous en impoſer à ce point. Le vice a beau ſe cacher dans l'obſcurité, ſon empreinte eſt ſur les fronts coupables : l'audace d'une femme eſt le ſigne aſſuré de ſa honte ; c'eſt pour avoir trop à rougir qu'elle ne rougit plus ; & ſi quelquefois la pudeur ſurvit à la chaſteté, que doit-on penſer de

(a) Que ſera-ce en leur ſuppoſant la beauté qu'on a raiſon d'exiger d'elles ? Voyez les Entretiens ſur *le fils naturel*, p. 183.

la chasteté, quand la pudeur même est éteinte ?

Supposons, si l'on veut, qu'il y ait eu quelques exceptions ; supposons

Qu'il en soit jusqu'à trois que l'on pourroit nommer.

Je veux bien croire là-dessus ce que je n'ai jamais ni vu ni ouï dire. Appellerons-nous un métier honnète celui qui fait d'une honnête femme un prodige, & qui nous porte à mépriser celles qui l'exercent, à moins de compter sur un miracle continuel ? L'immodestie tient si bien à leur état, & elles le sentent si bien elles-mêmes, qu'il n'y en a pas une qui ne se crût ridicule de feindre au moins de prendre pour elle les discours de sagesse & d'honneur qu'elle débite au public. De peur que ces maximes séveres ne fissent un progrès nuisible à son intérêt, l'Actrice est toujours la premiere à parodier son rôle & à détruire son propre ouvrage. Elle quitte, en atteignant la coulisse, la morale du Théatre aussi bien que sa dignité ; & si l'on prend des leçons de vertu sur la Scene, on les va bien vîte oublier dans les foyers.

Après ce que j'ai dit ci-devant, je n'ai pas besoin, je crois, d'expliquer encore comment le désordre des Actrices entraîne celui des Acteurs, sur-tout dans un métier qui les force à vivre entre eux dans la plus grande familiarité. Je n'ai pas besoin de montrer comment, d'un état déshonorant, naissent des sentimens déshonnêtes, ni comment les vices divisent ceux que l'intérêt commun devroit réunir. Je ne m'étendrai pas sur mille sujets de discorde & de querelles, que la distribution des rôles, le partage de la recette, le choix des Pieces, la jalousie des applaudissemens doivent exciter sans cesse, principalement entre les Actrices, sans parler des intrigues de galanterie. Il est plus inutile encore que j'expose les effets que l'association du luxe & de la misere, inévitable entre ces gens-là, doit naturellement produire. J'en ai déja trop dit pour vous & pour les hommes raisonnables ; je n'en dirois jamais assez pour les gens prévenus, qui ne veulent pas voir ce que la raison leur montre, mais seulement ce qui convient à leurs passions ou à leurs préjugés.

Si tout cela tient à la profession du Comédien,

dien, que ferons-nous, Monſieur, pour prévenir des effets inévitables ? Pour moi, je ne vois qu'un ſeul moyen, c'eſt d'ôter la cauſe. Quand les maux de l'homme lui viennent de ſa nature ou d'une maniere de vivre qu'il ne peut changer, les Médecins les préviennent-ils ? Défendre au Comédien d'être vicieux, c'eſt défendre à l'homme d'être malade.

S'enſuit-il de là qu'il faille mépriſer tous les Comédiens ? Il s'enſuit, au contraire, qu'un Comédien qui a de la modeſtie, des mœurs, de l'honnêteté eſt, comme vous l'avez très-bien dit, doublement eſtimable : puiſqu'il montre par-là que l'amour de la vertu l'emporte en lui ſur les paſſions de l'homme, & ſur l'aſcendant de ſa profeſſion. Le ſeul tort qu'on lui peut imputer eſt de l'avoir embraſſée ; mais trop ſouvent un écart de jeuneſſe décide du ſort de la vie, & quand on ſe ſent un vrai talent, qui peut réſiſter à ſon attrait ? Les grands Acteurs portent avec eux leur excuſe ; ce ſont les mauvais qu'il faut mépriſer.

Si j'ai reſté ſi long-tems dans les termes de la propoſition générale, ce n'eſt pas que

je n'eusse eu plus d'avantage encore à l'appliquer précisément à la ville de Geneve ; mais la répugnance de mettre mes Concitoyens sur la Scene m'a fait différer autant que je l'ai pu de parler de nous. Il y faut pourtant venir à la fin , & je n'aurois rempli qu'imparfaitement ma tâche , si je ne cherchois , sur notre situation particuliere , ce qui résultera de l'établissement d'un Théatre dans notre Ville , au cas que votre avis & vos raisons déterminent le gouvernement à l'y souffrir. Je me bornerai à des effets si sensibles qu'ils ne puissent être contestés de personne qui connoisse un peu notre constitution.

Geneve est riche , il est vrai ; mais , quoiqu'on n'y voie point ces énormes disproportions de fortune qui appauvrissent tout un pays pour enrichir quelques habitans & sement la misere autour de l'opulence , il est certain que , si quelques Genevois possedent d'assez grands biens , plusieurs vivent dans une disette assez dure , & que l'aisance du plus grand nombre vient d'un travail assidu , d'économie & de modération , plutôt que d'une richesse positive. Il y a bien des villes plus pauvres que la nôtre où le bourgeois

peut donner beaucoup plus à ses plaisirs, parce que le territoire qui le nourrit ne s'épuise pas, & que son tems n'étant d'aucun prix, il peut le perdre sans préjudice. Il n'en va pas ainsi parmi nous, qui, sans terres pour subsister, n'avons tous que notre industrie. Le Peuple Genevois ne se soutient qu'à force de travail, & n'a le nécessaire qu'autant qu'il se refuse tout superflu : c'est une des raisons de nos loix somptuaires. Il me semble que ce qui doit d'abord frapper tout Etranger entrant dans Geneve, c'est l'air de vie & d'activité qu'il y voit régner. Tout s'occupe, tout est en mouvement, tout s'empresse à son travail & à ses affaires. Je ne crois pas que nulle autre aussi petite ville au monde offre un pareil spectacle. Visitez le Quartier Saint-Gervais : toute l'horlogerie de l'Europe y paroît rassemblée. Parcourez le Molard & les rues basses, un appareil de commerce en grand, des monceaux de ballots, de tonneaux confusément jettés, une odeur d'Inde & de droguerie vous font imaginer un port de mer. Aux Pâquis, aux Eaux-vives, le bruit & l'aspect des fabriques d'indienne & de toile peinte semblent vous

tranſporter à Zurich. La Ville ſe multiplie en quelque ſorte par les travaux qui s'y font, & j'ai vu des gens, ſur ce premier coup-d'œil, en eſtimer le Peuple à cent mille ames. Les bras, l'emploi du tems, la vigilance, l'auſtere parſimonie; voilà les tréſors du Genevois, voilà avec quoi nous attendons un amuſement de gens oiſifs, qui, nous ôtant à la fois le tems & l'argent, doublera réellement notre perte.

Geneve ne contient pas vingt-quatre mille ames, vous en convenez. Je vois que Lyon bien plus riche à proportion, & du moins cinq ou ſix fois plus peuplé, entretient exactement un Théatre, & que, quand ce Théatre eſt un Opéra, la Ville n'y ſauroit ſuffire. Je vois que Paris, la Capitale de la France & le gouffre des richeſſes de ce grand Royaume, en entretient trois aſſez médiocrement, & un quatrieme en certains tems de l'année. Suppoſons ce quatrieme (*b*) permanent. Je

(*b*) Si je ne compte point le Concert Spirituel, c'eſt qu'au lieu d'être un Spectacle ajouté aux autres, il n'en eſt que le ſupplément. Je ne compte pas, non plus, les petits Spectacles de la Foire; mais auſſi je la compte toute l'année, au lieu qu'elle ne dure pas ſix mois. En recher-

vois que, dans plus de ſix cent mille habitans, ce rendez-vous de l'opulence & de l'oiſiveté fournit à peine journellement au Spectacle mille ou douze cents Spectateurs, tout compenſé. Dans le reſte du Royaume, je vois Bordeaux, Rouen, grands ports de mer; je vois Lille, Strasbourg, grandes villes de guerre, pleines d'Officiers oiſifs qui paſſent leur vie à attendre qu'il ſoit midi & huit heures, avoir un Théatre de Comédie : encore faut-il des taxes involontaires pour le ſoutenir. Mais combien d'autres villes incomparablement plus grandes que la nôtre, combien de ſiéges de Parlemens & de Cours ſouveraines ne peuvent entretenir une Comédie à demeure?

Pour juger ſi nous ſommes en état de mieux faire, prenons un terme de comparaiſon bien connu, tel, par exemple, que la ville de Paris. Je dis donc que, ſi plus de ſix cent mille habitans ne fourniſſent journellement & l'un dans l'autre aux Théatres

chant, par comparaiſon, s'il eſt poſſible qu'une troupe ſubſiſte à Geneve; je ſuppoſe par-tout des rapports plus favorables à l'affirmative, que ne le donnent les faits connus.

de Paris que douze cents Spectateurs, moins de vingt-quatre mille habitans n'en fourniront certainement pas plus de quarante-huit à Geneve. Encore faut-il déduire les *gratis* de ce nombre, & supposer qu'il n'y a pas proportionnellement moins de désœuvrés à Geneve qu'à Paris ; supposition qui me paroît insoutenable.

Or, si les Comédiens François, pensionnés du Roi, & propriétaires de leur Théatre, ont bien de la peine à se soutenir à Paris avec une assemblée de trois cents Spectateurs par représentation (*c*), je demande comment les Comédiens de Geneve se soutiendront avec une assemblée de quarante-huit Spectateurs pour toute ressource ? Vous me direz qu'on vit à meilleur compte à Geneve qu'à

(*c*) Ceux qui ne vont aux Spectacles que les beaux jours où l'assemblée est nombreuse, trouveront cette estimation trop foible ; mais ceux qui pendant dix ans les auront suivis, comme moi, bons & mauvais jours, la trouveront surement trop forte. S'ils faut donc diminuer le nombre journalier de trois cents Spectateurs à Paris, il faut diminuer proportionnellement celui de quarante-huit à Geneve ; ce qui renforce mes objections.

Paris. Oui, mais les billets d'entrée coûteront aussi moins à proportion ; & puis, la dépense de la table n'est rien pour des Comédiens. Ce sont les habits, c'est la parure qui leur coûte ; il faudra faire venir tout cela de Paris, ou dresser des ouvriers mal-adroits. C'est dans les lieux où toutes ces choses sont communes, qu'on les fait à meilleur marché. Vous direz encore qu'on les assujettira à nos loix somptuaires. Mais c'est en vain qu'on voudroit porter la réforme sur le Théatre ; jamais Cléopâtre & Xercès ne goûteront notre simplicité. L'état des Comédiens étant de paroître, c'est leur ôter le goût de leur métier de les en empêcher, & je doute que jamais bon Acteur consente à se faire Quakre. Enfin, l'on peut m'objecter que la Troupe de Geneve, étant bien moins nombreuse que celle de Paris, pourra subsister à bien moindres frais. D'accord : mais cette différence sera-t-elle en raison de celle de 48 à 300 ? Ajoutez qu'une troupe plus nombreuse a aussi l'avantage de pouvoir jouer plus souvent, au lieu que dans une petite Troupe où les doubles manquent, tous ne sauroient jouer tous les jours ; la maladie, l'absence

d'un ſeul Comédien fait manquer une repré-ſentation, & c'eſt autant de perdu pour la recette.

Le Genevois aime exceſſivement la campagne : on en peut juger par la quantité de maiſons répandues autour de la ville. L'attrait de la chaſſe & la beauté des environs entretiennent ce goût ſalutaire. Les portes, fermées avant la nuit, ôtant la liberté de la promenade au dehors, & les maiſons de campagne étant ſi près, fort peu de gens aiſés couchent en ville durant l'été. Chacun ayant paſſé la journée à ſes affaires, part le ſoir à portes fermantes, & va dans ſa petite retraite reſpirer l'air le plus pur, & jouir du plus charmant payſage qui ſoit ſous le Ciel. Il y a même beaucoup de Citoyens & Bourgeois qui y réſident toute l'année, & n'ont point d'habitation dans Geneve. Tout cela eſt autant de perdu pour la Comédie, & pendant toute la belle ſaiſon il ne reſtera preſque pour l'entretenir, que des gens qui n'y vont jamais. A Paris, c'eſt toute autre choſe : on allie fort bien la Comédie avec la campagne ; & tout l'été l'on ne voit à l'heure où finiſſent les Spectacles, que carroſſes ſortir des portes.

Quant aux gens qui couchent en ville, la liberté d'en sortir à toute heure les tente moins que les incommodités qui l'accompagnent ne les rebutent. On s'ennuie sitôt des promenades publiques, il faut aller chercher si loin la campagne, l'air en est si empesté d'immondices & la vue si peu attrayante, qu'on aime mieux aller s'enfermer au Spectacle. Voilà donc encore une différence au désavantage de nos Comédiens & une moitié de l'année perdue pour eux. Pensez-vous, Monsieur, qu'ils trouveront aisément sur le reste à remplir un si grand vuide? Pour moi je ne vois aucun autre remede à cela que de changer l'heure où l'on ferme les portes, d'immoler notre sûreté à nos plaisirs, & de laisser une Place-Forte ouverte pendant la nuit (*d*), au milieu de trois Puissances dont la plus éloignée n'a pas demi-lieue à faire pour arriver à nos glacis.

(*d*) Je sais que toutes nos grandes fortifications sont la chose du monde la plus inutile, & que, quand nous aurions assez de troupes pour les défendre, cela seroit fort inutile encore; car surement on ne viendra pas nous assiéger. Mais pour n'avoir point de siége à craindre, nous n'en devons pas moins veiller à nous garantir de toute

Ce n'eſt pas tout : il eſt impoſſible qu'un établiſſement ſi contraire à nos anciennes maximes ſoit généralement applaudi. Combien de généreux Citoyens verront avec indignation ce monument du luxe & de la molleſſe s'élever ſur les ruines de notre antique ſimplicité, & menacer de loin la liberté publique ? Penſez-vous qu'ils iront autoriſer cette innovation de leur préſence, après l'avoir hautement improuvée ? Soyez ſûr que pluſieurs vont ſans ſcrupule au Spectacle à Paris, qui n'y mettront jamais les pieds à Geneve : parce que le bien de la patrie leur eſt plus cher que leur amuſement. Où ſera l'imprudente mere qui oſera mener ſa fille à cette dangereuſe école, & combien de femmes reſpectables croiroient ſe déshonorer en y allant elles-mêmes ? Si quelques perſonnes s'abſtiennent à Paris d'aller au Spectacle, c'eſt uniquement par un principe de Religion qui ſurement ne ſera pas moins fort

ſurpriſe : rien n'eſt ſi facile que d'aſſembler des gens de guerre à notre voiſinage. Nous avons trop appris l'uſage qu'on en peut faire, & nous devons ſonger que les plus mauvais droits hors d'une place, ſe trouvent excellens quand on eſt dedans.

parmi nous, & nous aurons de plus les motifs de mœurs, de vertu, de patriotisme qui retiendront encore ceux que la Religion ne retiendroit pas (*e*).

J'ai fait voir qu'il est absolument impossible qu'un Théatre de Comédie se soutienne à Geneve par le seul concours des Spectateurs. Il faudra donc de deux choses l'une ; ou que les riches se cotisent pour le soutenir, charge onéreuse qu'assurément ils ne seront pas d'humeur à supporter long-tems ; ou que l'Etat s'en mêle & le soutienne à ses propres frais. Mais comment le soutiendra-t-il ? Sera-ce en retranchant sur les dépenses nécessaires, auxquelles suffit à peine son modique revenu, de quoi pourvoir à celle-là ? Ou bien destinera-t-il à cet usage important les sommes

(*e*) Je n'entends point par-là qu'on puisse être vertueux sans Religion ; j'eus long-tems cette opinion trompeuse, dont je suis trop désabusé. Mais j'entends qu'un Croyant peut s'abstenir quelquefois, par des motifs de vertus purement sociales, de certaines actions indifférentes par elles-mêmes & qui n'intéressent point immédiatement la conscience, comme est celle d'aller aux Spectacles, dans un lieu où il n'est pas bon qu'on les souffre.

que l'économie & l'intégrité de l'administration permet quelquefois de mettre en réserve pour les plus pressans besoins ? Faudra-t-il réformer notre petite garnison & garder nous-mêmes nos portes ? Faudra-t-il réduire les foibles honoraires de nos Magistrats, ou nous ôterons-nous pour cela toute ressource au moindre accident imprévu ? Au défaut de ces expédiens, je n'en vois plus qu'un qui soit praticable, c'est la voie des taxes & impositions, c'est d'assembler nos Citoyens & Bourgeois en Conseil général dans le Temple de St. Pierre, & là de leur proposer gravement d'accorder un impôt pour l'établissement de la Comédie. A Dieu ne plaise que je croie nos sages & dignes Magistrats capables de faire jamais une proposition semblable ; & sur votre propre article, on peut juger assez comment elle seroit reçue.

Si nous avions le malheur de trouver quelque expédient propre à lever ces difficultés, ce seroit tant pis pour nous : car cela ne pourroit se faire qu'à la faveur de quelque vice secret qui, nous affoiblissant encore dans notre petitesse, nous perdroit enfin tôt ou tard. Supposons pourtant qu'un beau zele

du

du Théarre nous fît faire un pareil miracle ; supposons les Comédiens bien établis dans Geneve, bien contenus par nos loix, la Comédie florissante & fréquentée ; supposons enfin notre ville dans l'état où vous dites qu'ayant des mœurs & des Spectacles, elle réuniroit les avantages des uns & des autres : avantages, au reste, qui me semblent peu compatibles, car celui des Spectables n'étant que de suppléer aux mœurs, est nul par-tout où les mœurs existent.

Le premier effet sensible de cet établissement sera, comme je l'ai déja dit, une révolution dans nos usages, qui en produira nécessairement une dans nos mœurs. Cette révolution sera-t-elle bonne ou mauvaise ? C'est ce qu'il est tems d'examiner.

Il n'y a point d'Etat bien constitué où l'on ne trouve des usages qui tiennent à la forme du gouvernement & servent à la maintenir. Tel étoit, par exemple, autrefois à Londres celui des coteries, si mal-à-propos tournées en dérision par les Auteurs du Spectateur ; à ces coteries, ainsi devenues ridicules, ont succédé les cafés & les mauvais lieux. Je doute que le Peuple Anglois ait beaucoup gagné au

change. Des coteries ſemblables ſont maintenant établies à Geneve ſous le nom de *cercles*, & j'ai lieu, Monſieur, de juger par votre Article que vous n'avez point obſervé ſans eſtime le ton de ſens & de raiſon qu'elles y font régner. Cet uſage eſt ancien parmi nous, quoique ſon nom ne le ſoit pas. Les coteries exiſtoient dans mon enfance ſous le nom de *ſociétés*; mais la forme en étoit moins bonne & moins réguliere. L'exercice des armes qui nous raſſemble tous les printems, les divers prix qu'on tire une partie de l'année, les fêtes militaires que ces prix occaſionnent, le goût de la chaſſe commun à tous les Genevois, réuniſſant fréquemment les hommes, leur donnoient occaſion de former entr'eux des ſociétés de table, des parties de campagne, & enfin des liaiſons d'amitié; mais ces aſſemblées n'ayant pour objet que le plaiſir & la joie, ne ſe formoient guere qu'au cabaret. Nos diſcordes civiles, où la néceſſité des affaires obligeoit de s'aſſembler plus ſouvent & de délibérer de ſang-froid, firent changer ces ſociétés tumultueuſes en des rendez-vous plus honnêtes. Ces rendez-vous prirent le nom de cercles, & d'une

fort triste cause sont sortis de très-bons effets (*f*).

Ces cercles sont des sociétés de douze ou quinze personnes qui louent un appartement commode qu'on pourvoit à frais communs de meubles & de provisions nécessaires. C'est dans cet appartement que se rendent tous les après-midi ceux des associés que leurs affaires ou leurs plaisirs ne retiennent point ailleurs. On s'y rassemble, & là, chacun se livrant sans gêne aux amusemens de son goût, on joue, on cause, on lit, on boit, on fume. Quelquefois on y soupe, mais rarement : parce que le Genevois est rangé & se plaît à vivre avec sa famille. Souvent aussi l'on va se promener ensemble, & les amusemens qu'on se donne sont des exercices propres à rendre & maintenir le corps robuste. Les femmes & les filles, de leur côté, se rassemblent par sociétés, tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre. L'objet de cette réunion est un petit jeu de commerce, un goûter, &, comme on peut bien croire, un intarissable babil. Les hommes, sans être fort sévèrement exclus de ces sociétés, s'y mêlent assez

(*f*) Je parlerai ci-après des inconvéniens.

rarement ; & je penserois plus mal encore de ceux qu'on y voit toujours, que de ceux qu'on n'y voit jamais.

Tels sont les amusemens journaliers de la bourgeoisie de Geneve. Sans être dépourvus de plaisir & de gaieté, ces amusemens ont quelque chose de simple & d'innocent qui convient à des mœurs républicaines ; mais, dès l'instant qu'il y aura Comédie, adieu les cercles, adieu les sociétés ! Voilà la révolution que j'ai prédite, tout cela tombe nécessairement ; & si vous m'objectez l'exemple de Londres cité par moi-même, où les Spectacles établis n'empêchoient point les coteries, je répondrai qu'il y a, par rapport à nous, une différence extrême : c'est qu'un Théatre, qui n'est qu'un point dans cette ville immense, sera dans la nôtre un grand objet qui absorbera tout.

Si vous me demandez ensuite où est le mal que les cercles soient abolis.... Non, Monsieur, cette question ne viendra pas d'un Philosophe. C'est un discours de femme ou de jeune homme qui traitera nos cercles de corps-de-garde, & croira sentir l'odeur du tabac. Il faut pourtant répondre : car pour cette

fois, quoique je m'adreſſe à vous, j'écris pour le peuple, & ſans doute il y paroît ; mais vous m'y avez forcé.

Je dis premiérement que, ſi c'eſt une mauvaiſe choſe que l'odeur du tabac, c'en eſt une fort bonne de reſter maître de ſon bien, & d'être sûr de coucher chez ſoi. Mais j'oublie déja que je n'écris pas pour des d'Alembert. Il faut m'expliquer d'une autre maniere.

Suivons les indications de la Nature, conſultons le bien de la Société ; nous trouverons que les deux ſexes doivent ſe raſſembler quelquefois, & vivre ordinairement ſéparés. Je l'ai dit tantôt par rapport aux femmes, je le dis maintenant par rapport aux hommes. Ils ſe ſentent autant & plus qu'elles de leur trop intime commerce ; elles n'y perdent que leurs mœurs, & nous y perdons à la fois nos mœurs & notre conſtitution : car ce ſexe plus foible, hors d'état de prendre notre maniere de vivre trop pénible pour lui, nous force de prendre la ſienne trop molle pour nous, & ne voulant plus ſouffrir de ſéparation, faute de pouvoir ſe rendre hommes, les femmes nous rendent femmes.

Cet inconvénient qui dégrade l'homme,

eſt très-grand par-tout ; mais c'eſt ſur-tout dans les Etats comme le nôtre qu'il importe de le prévenir. Qu'un Monarque gouverne des hommes ou des femmes, cela lui doit être aſſez indifférent pourvu qu'il ſoit obéi ; mais dans une République, il faut des hommes (g).

Les Anciens paſſoient preſque leur vie en plein air, ou vaquant à leurs affaires, ou réglant celles de l'Etat ſur la place publique, ou ſe promenant à la campagne, dans des jardins, au bord de la mer, à la pluie, au ſoleil, & preſque toujours tête nue (*h*). A

(*g*) On me dira qu'il en faut aux Rois pour la guerre. Point du tout. Au lieu de 30000 hommes, ils n'ont, par exemple, qu'à lever 100000 femmes. Les femmes ne manquent pas de courage : elles préferent l'honneur à la vie ; quand elles ſe battent, elles ſe battent bien. L'inconvénient de leür ſexe eſt de ne pouvoir ſupporter les fatigues de la guerre & l'intempérie des ſaiſons. Le ſecret eſt donc d'en avoir toujours le triple de ce qu'il en faut pour ſe battre, afin de ſacrifier les deux autres tiers aux maladies & à la mortalité.

Qui croiroit que cette plaiſanterie, dont on voit aſſez l'application, ait été priſe en France au pied de la lettre par des gens d'eſprit ?

(*h*) Après la bataille gagnée par Cambiſe ſur

tout cela, point de femmes; mais on savoit bien les trouver au besoin, & nous ne voyons point par leurs écrits & par les échantillons de leurs conversations qui nous restent, que l'esprit, ni le goût, ni l'amour même, perdissent rien à cette réserve. Pour nous, nous avons pris des manieres toutes contraires : lâchement dévoués aux volontés du sexe que nous devrions protéger & non servir, nous avons appris à le mépriser en lui obéissant, à l'outrager par nos soins railleurs; & chaque femme de Paris rassemble dans son appartement un serrail d'hommes plus femmes qu'elle, qui savent rendre à la beauté toutes sortes d'hommages, hors celui du cœur dont elle est digne. Mais voyez ces mêmes hommes toujours contraints dans ces prisons volontaires, se lever, se rasseoir, aller & venir sans cesse à la cheminée, à la fenêtre, prendre & poser cent fois un écran,

Psammenite, on distinguoit parmi les morts les Egyptiens qui avoient toujours la tête nue, à l'extrême dureté de leurs crânes : au lieu que les Perses, toujours coëffés de leurs grosses thiares, avoient les crânes si tendres qu'on les brisoit sans effort. Hérode lui-même fut long-tems après témoin de cette différence.

feuilleter des livres, parcourir des tableaux, tourner, pirouetter par la chambre, tandis que l'idole étendue ſans mouvement dans ſa chaiſe longue, n'a d'actif que la langue & les yeux. D'où vient cette différence, ſi ce n'eſt que la Nature qui impoſe aux femmes cette vie ſédentaire & caſaniere, en preſcrit aux hommes une toute oppoſée, & que cette inquiétude indique en eux un vrai beſoin ? Si les Orientaux que la chaleur du climat fait aſſez tranſpirer, font peu d'exercice & ne ſe promenent point, au moins ils vont s'aſſeoir en plein air & reſpirer à leur aiſe ; au lieu qu'ici les femmes ont grand ſoin d'étouffer leurs amis dans de bonnes chambres bien fermées.

Si l'on compare la force des hommes anciens à celle des hommes d'aujourd'hui, on n'y trouve aucune eſpece d'égalité. Nos exercices de l'Académie ſont des jeux d'enfans auprès de ceux de l'ancienne Gymnaſtique : on a quitté la paume, comme trop fatigante ; on ne peut plus voyager à cheval. Je ne dis rien de nos troupes. On ne conçoit plus les marches des armées Grecques & Romaines : le chemin, le travail,

le fardeau du Soldat Romain fatigue ſeulement à le lire, & accable l'imagination. Le cheval n'étoit pas permis aux Officiers d'infanterie. Souvent les Généraux faiſoient à pied les mêmes journées que leurs troupes. Jamais les deux Catons n'ont autrement voyagé, ni ſeuls, ni avec leurs armées. Othon lui-même, l'efféminé Othon, marchoit armé de fer à la tête de la ſienne, allant au-devant de Vitellius. Qu'on trouve à préſent un ſeul homme de guerre capable d'en faire autant. Nous ſommes déchus en tout. Nos Peintres & nos Sculpteurs ſe plaignent de ne plus trouver de modeles comparables à ceux de l'antique. Pourquoi cela? L'homme a-t il dégénéré? L'eſpece a-t-elle une décrépitude phyſique, ainſi que l'individu? Au contraire: les Barbares du Nord, qui ont, pour ainſi dire, peuplé l'Europe d'une nouvelle race, étoient plus grands & plus forts que les Romains qu'ils ont vaincus & ſubjugés. Nous devrions donc être plus forts nous-mêmes, qui, pour la plupart, deſcendons de ces nouveaux venus; mais les premiers Romains vivoient en hom-

mes (*i*), & trouvoient dans leurs continuels exercices la vigueur que la Nature leur avoit refusée, au lieu que nous perdons la nôtre dans la vie indolente & lâche où nous réduit la dépendance du Sexe. Si les Barbares dont je viens de parler vivoient avec les femmes, ils ne vivoient pas pour cela comme elles ; c'étoient elles qui avoient le courage de vivre comme eux, ainsi que faisoient aussi celles de Sparte. La femme se rendoit robuste, & l'homme ne s'énervoit pas.

Si ce soin de contrarier la nature est nuisible au corps, il l'est encore plus à l'esprit. Imaginez quelle peut être la trempe de l'ame d'un homme uniquement occupé de l'importante affaire d'amuser les femmes, & qui passe sa vie entiere à faire pour elles ce qu'elles devroient faire pour nous, quand,

(*i*) Les Romains étoient les hommes les plus petits & les plus foibles de tous les peuples de l'Italie ; & cette différence étoit si grande, dit Tite Live, qu'elle s'appercevoit au premier coup-d'œil dans les troupes des uns & des autres. Cependant l'exercice & la discipline prévalurent tellement sur la Nature, que les foibles firent ce que ne pouvoient faire les forts, & les vainquirent.

épuiſés de travaux dont elles ſont incapables, nos eſprits ont beſoin de délaſſement. Livrés à ces puériles habitudes, à quoi pourrions-nous jamais nous élever de grand ? Nos talens, nos écrits ſe ſentent de nos frivoles occupations (*k*) : agréables, ſi l'on veut, mais petits & froids, comme nos ſentimens,

(k) Les femmes, en général, n'aiment aucun art, ne ſe connoiſſent à aucun, & n'ont aucun génie. Elles peuvent réuſſir aux petits ouvrages qui ne demandent que de la légéreté d'eſprit, du goût, de la grace, quelquefois même de la philoſophie & du raiſonnement. Elles peuvent acquérir de la ſcience, de l'érudition, des talens, & tout ce qui s'acquiert à force de travail. Mais ce feu céleſte qui échauffe & embrâſe l'ame, ce génie qui conſume & dévore, cette brûlante éloquence, ces tranſports ſublimes qui portent leurs raviſſemens juſqu'au fond des cœurs, manqueront toujours aux écrits des femmes, ils ſont tous froids & jolis comme elles ; ils auront tant d'eſprit que vous voudrez, jamais d'ame ; ils ſeroient cent fois plutôt ſenſés que paſſionnés. Elles ne ſavent ni décrire ni ſentir l'amour même. La ſeule Sapho, que je ſache, & une autre, méritent d'être exceptées. Je parierois tout au monde que les Lettres Portugaiſes ont été écrites par un homme. Or par-tout où dominent les femmes, leur goût doit auſſi dominer : & voilà ce qui détermine celui de notre ſiecle.

ils ont pour tout mérite ce tour facile qu'on n'a pas grand'peine à donner à des riens. Ces foules d'ouvrages éphémeres qui naiſſent journellement, n'étant faits que pour amuſer des femmes, & n'ayant ni force ni profondeur, volent tous de la toilette au comptoir. C'eſt le moyen de récrire inceſſamment les mêmes, & de les rendre toujours nouveaux. On m'en citera deux ou trois qui ſerviront d'exceptions; mais moi, j'en citerai cent mille qui confirmeront la regle. C'eſt pour cela que la plupart des productions de notre âge paſſeront avec lui, & la poſtérité croira qu'on fit bien peu de livres dans ce même ſiecle où l'on en fait tant.

Il ne ſeroit pas difficile de montrer, qu'au lieu de gagner à ces uſages, les femmes y perdent. On les flatte ſans les aimer; on les ſert ſans les honorer; elles ſont entourées d'agréables, mais elles n'ont plus d'amans; & le pis eſt que les premiers, ſans avoir les ſentimens des autres, n'en uſurpent pas moins tous les droits. La ſociété des deux ſexes, devenue trop commune & trop facile, a produit ces deux effets; & c'eſt

c'eſt ainſi que l'eſprit général de la galanterie étouffe à la fois le génie & l'amour.

Pour moi, j'ai peine à concevoir comment on rend aſſez peu d'honneur aux femmes, pour leur oſer adreſſer ſans ceſſe ces fades propos galans, ces complimens inſultans & moqueurs, auxquels on ne daigne pas même donner un air de bonne-foi ; les outrager par ces évidens menſonges, n'eſt-ce pas leur déclarer aſſez nettement qu'on ne trouve aucune vérité obligeante à leur dire ? Que l'amour ſe faſſe illuſion ſur les qualités de ce qu'on aime, cela n'arrive que trop ſouvent ; mais eſt-il queſtion d'amour dans tout ce mauſſade jargon ? Ceux même qui s'en ſervent, ne s'en ſervent-ils pas également pour toutes les femmes, & ne ſeroient-ils pas au déſeſpoir qu'on les crût férieuſement amoureux d'une ſeule ? Qu'ils ne s'en inquiétent pas. Il faudroit avoir d'étranges idées de l'amour pour les en croire capables, & rien n'eſt plus éloigné de ſon ton que celui de la galanterie. De la maniere que je conçois cette paſſion terrible, ſon trouble, ſes égaremens, ſes palpitations, ſes tranſports, ſes brûlantes expreſſions, ſon ſilence plus

énergique, ses inexprimables regards que leur timidité rend téméraires, & qui montrent les desirs par la crainte, il me semble qu'après un langage aussi véhément, si l'amant venoit à dire une seule fois, *je vous aime*, l'amante indignée lui diroit : *vous ne m'aimez plus*, & ne le reverroit de sa vie.

Nos cercles conservent encore parmi nous quelque image des mœurs antiques. Les hommes entre eux, dispensés de rabaisser leurs idées à la portée des femmes, & d'habiller galamment la raison, peuvent se livrer à des discours graves & sérieux sans crainte du ridicule. On ose parler de patrie & de vertu sans passer pour rabâcheur, on ose être soi-même sans s'asservir aux maximes d'une caillette. Si le tour de la conversation devient moins poli, les raisons prennent plus de poids ; on ne se paie point de plaisanterie ni de gentillesse. On ne se tire point d'affaire par de bons mots. On ne se ménage point dans la dispute : chacun, se sentant attaqué de toutes les forces de son adversaire, est obligé d'employer toutes les siennes pour se défendre : voilà comment l'esprit acquiert

de la justesse & de la vigueur. S'il se mêle à tout cela quelque propos licencieux, il ne faut point s'en effaroucher : les moins grossiers ne sont pas toujours les plus honnêtes, & ce rustaut est préférable encore à ce style plus recherché, dans lequel les deux sexes se séduisent mutuellement, & se familiarisent décemment avec le vice. La maniere de vivre, plus conforme aux inclinations de l'homme, est aussi mieux assortie à son tempérament. On ne reste point toute la journée établi sur une chaise. On se livre à des jeux d'exercice, on va, on vient, plusieurs cercles se tiennent à la campagne, d'autres s'y rendent. On a des jardins pour la promenade, des cours spacieuses pour s'exercer, un grand lac pour nager, tout le pays ouvert pour la chasse ; & il ne faut pas croire que cette chasse se fasse aussi commodément qu'aux environs de Paris, où l'on trouve le gibier sous ses pieds, & où l'on tire à cheval. Enfin ces honnêtes & innocentes institutions rassemblent tout ce qui peut contribuer à former dans les mêmes hommes des amis, des citoyens, des soldats, & par

conséquent tout ce qui convient le mieux à un peuple libre.

On accuse d'un défaut les sociétés des femmes, c'est de les rendre médisantes & satiriques ; & l'on peut bien comprendre en effet que les anecdotes d'une petite ville n'échapent pas à ces comités féminins : on pense bien aussi que les maris absens y sont peu ménagés, & que toute femme jolie & fêtée n'a pas beau jeu dans le cercle de sa voisine. Mais peut-être y a-t-il dans cet inconvénient plus de bien que de mal, & toujours est-il incontestablement moindre que ceux dont il tient la place : car lequel vaut le mieux qu'une femme dise avec ses amies du mal de son mari, ou que, tête-à-tête avec un homme, elle lui en fasse, qu'elle critique le désordre de sa voisine, ou qu'elle l'imite ? Quoique les Genevoises disent assez librement ce qu'elles savent & quelquefois ce qu'elles conjecturent, elles ont une véritable horreur de la calomnie, & on ne leur entendra jamais intenter contre autrui des accusations qu'elles croient fausses ; tandis qu'en d'autres pays les femmes, également coupables

par leur ſilence ou par leurs diſcours, cachent, de peur de repréſailles, le mal qu'elles ſavent, & publient par vengeance celui qu'elles ont inventé.

Combien de ſcandales publics ne retient pas la crainte de ces ſéveres obſervatrices ? Elles font preſque dans notre Ville la fonction de Cenſeurs. C'eſt ainſi que dans les beaux tems de Rome, les Citoyens, ſurveillans les uns des autres, s'accuſoient publiquement par zele pour la juſtice ; mais quand Rome fut corrompue & qu'il ne reſta plus rien à faire pour les bonnes mœurs que de cacher les mauvaiſes, la haine des vices qui les démaſque en devint un. Aux Citoyens zélés ſuccéderent des délateurs infâmes, & au lieu qu'autrefois les bons accuſoient les méchans, ils en furent accuſés à leur tour. Grace au Ciel, nous ſommes loin d'un terme ſi funeſte. Nous ne ſommes points réduits à nous cacher à nos propres yeux, de peur de nous faire horreur. Pour moi, je n'en aurai pas meilleure opinion des femmes, quand elles feront plus circonſpectes : on ſe ménagera davantage, quand on aura plus de raiſons de ſe ménager, & quand chacune aura

besoin pour elle-même de la discrétion dont elle donnera l'exemple aux autres.

Qu'on ne s'alarme donc point tant du caquet des sociétés des femmes. Qu'elles médisent tant qu'elles voudront, pourvu qu'elles médisent entr'elles. Des femmes véritablement corrompues ne sauroient supporter long-tems cette maniere de vivre, & quelque chere que leur pût être la médisance, elles voudroient médire avec des hommes. Quoiqu'on m'ait pu dire à cet égard, je n'ai jamais vu aucune de ces sociétés, sans un secret mouvement d'estime & de respect pour celles qui la composoient. Telle est, me disois-je, la destination de la Nature, qui donne différens goûts aux deux sexes, afin qu'ils vivent séparés & chacun à sa maniere (*l*).

(*l*) Ce principe, auquel tiennent toutes bonnes mœurs, est développé d'une maniere plus claire & plus étendue dans un manuscrit dont je suis dépositaire & que je me propose de publier, s'il me reste assez de tems pour cela, quoique cette annonce ne soit gueres propre à lui concilier d'avance la faveur des Dames.

On comprendra facilement que le Manuscrit dont je parlois dans cette note, étoit celui de la Nouvelle Héloïse, qui parut deux ans après cet Ouvrage.

Ces aimables perſonnes paſſent ainſi leurs jours, livrées aux occupations qui leur conviennent, ou à des amuſemens innocens & ſimples, très-propres à toucher un cœur honnête & à donner bonne opinion d'elles. Je ne ſais ce qu'elles ont dit, mais elles ont vécu enſemble; elles ont pu parler des hommes, mais elles ſe ſont paſſées d'eux; & tandis qu'elles critiquoient ſi ſévérement la conduite des autres, au moins la leur étoit irréprochable.

Les cercles d'hommes ont auſſi leurs inconvéniens, ſans doute; quoi d'humain n'a pas les ſiens? On joue, on boit, on s'enivre, on paſſe les nuits; tout cela peut être vrai, tout cela peut être exagéré. Il y a par-tout mélange de bien & de mal, mais à diverſes meſures. On abuſe de tout: axiome trivial, ſur lequel on ne doit ni tout rejetter ni tout admettre. La regle pour choiſir eſt ſimple. Quand le bien ſurpaſſe le mal, la choſe doit être admiſe malgré ſes inconvéniens; quand le mal ſurpaſſe le bien, il la faut rejetter même avec ſes avantages. Quand la choſe eſt bonne en elle-même & n'eſt mauvaiſe que dans ſes abus, quand les abus peuvent être

prévenus ſans beaucoup de peine, ou tolérés ſans grand préjudice, ils peuvent ſervir de prétexte & non de raiſon pour abolir un uſage utile; mais ce qui eſt mauvais en ſoi ſera toujours mauvais (*m*), quoi qu'on faſſe pour en tirer un bon uſage. Telle eſt la différence eſſentielle des cercles aux ſpectacles.

Les Citoyens d'un même Etat, les habitans d'une même Ville ne ſont point des Anachoretes, ils ne ſauroient vivre toujours ſeuls & ſéparés; quand ils le pourroient, il ne faudroit pas les y contraindre. Il n'y a que le plus farouche deſpotiſme qui s'alarme à la vue de ſept ou huit hommes aſſemblés, craignant toujours que leurs entretiens ne roulent ſur leurs miſeres.

Or de toutes les ſortes de liaiſons qui peuvent raſſembler les particuliers dans une Ville comme la nôtre, les cercles forment, ſans contredit, la plus raiſonnable, la plus honnête, & la moins dangereuſe, parce qu'elle ne veut ni ne peut ſe cacher, qu'elle eſt publique, permiſe, & que l'ordre & la

(*m*) Je parle dans l'ordre moral: car dans l'ordre phyſique il n'y a rien d'abſolument mauvais. Le tout eſt bien.

regle y regnent. Il eſt même facile à démontrer que les abus qui peuvent en réſulter naîtroient également de toutes les autres, ou qu'elles en produiroient de plus grands encore. Avant de ſonger à détruire un uſage établi, on doit avoir bien peſé ceux qui s'introduiront à ſa place. Quiconque en pourra propoſer un qui ſoit praticable & duquel ne réſulte aucun abus, qu'il le propoſe, & qu'enſuite les cercles ſoient abolis, à la bonne heure. En attendant, laiſſons, s'il le faut, paſſer la nuit à boire à ceux qui, ſans cela, la paſſeroient peut-être à faire pis.

Toute intempérance eſt vicieuſe, & ſurtout celle qui nous ôte la plus noble de nos facultés. L'excès du vin dégrade l'homme, aliene au moins ſa raiſon pour un tems & l'abrutit à la longue. Mais enfin, le goût du vin n'eſt pas un crime, il en fait rarement commettre, il rend l'homme ſtupide & non pas méchant (*n*). Pour une querelle paſſa-

(*n*) Ne calomnions point le vice-même, n'a-t-il pas aſſez de ſa laideur? Le vin ne donne pas de la méchanceté, il la décele. Celui qui tua Clitus dans l'ivreſſe, fit mourir Philotas de ſang-froid. Si l'ivreſſe a ſes fureurs, quelle paſſion n'a pas les ſiennes? La différence eſt que les autres

gere qu'il cauſe, il forme cent attachemens durables. Généralement parlant, les buveurs ont de la cordialité, de la franchiſe; ils ſont preſque tous bons, droits, juſtes, fideles, braves & honnêtes gens, à leur défaut près. En oſera-t-on dire autant des vices qu'on ſubſtitue à celui-là, ou bien prétend-on faire de toute une Ville un Peuple d'hommes ſans défauts & retenus en toute choſe? Combien de vertus apparentes cachent ſouvent des vices réels! Le ſage eſt ſobre par tempérance, le fourbe l'eſt par fauſſeté. Dans les pays de mauvaiſes mœurs, d'intrigues, de trahiſons, d'adulteres, on redoute un état d'indiſcrétion où le cœur ſe montre ſans qu'on y ſonge. Par-tout les gens qui abhorrent le plus l'ivreſſe ſont ceux qui ont le plus d'intérêt à s'en garantir. En Suiſſe elle eſt preſque en eſtime, à Naples elle eſt en horreur; mais au fond laquelle eſt le plus à craindre, de l'intempérance du Suiſſe ou de la réſerve de l'Italien?

reſtent au fond de l'ame & que celle-là s'allume & s'éteint à l'inſtant. A cet emportement près, qui paſſe & qu'on évite aiſément, ſoyons ſûrs que quiconque fait dans le vin de méchantes actions, couve à jeûn de méchans deſſeins.

Je le répete, il vaudroit mieux être sobre & vrai, non-seulement pour soi, même pour la Société : car tout ce qui est mal en morale est mal encore en politique. Mais le Prédicateur s'arrête au mal personnel, le Magistrat ne voit que les conséquences publiques ; l'un n'a pour objet que la perfection de l'homme où l'homme n'atteint point, l'autre que le bien de l'Etat autant qu'il y peut atteindre ; ainsi tout ce qu'on a raison de blâmer en chaire ne doit pas être puni par les Loix. Jamais Peuple n'a péri par l'excès du vin, tous périssent par le désordre des femmes. La raison de cette différence est claire : le premier de ces deux vices détourne des autres, le second les engendre tous. La diversité des âges y fait encore. Le vin tente moins la jeunesse & l'abat moins aisément ; un sang ardent lui donne d'autres desirs ; dans l'âge des passions toutes s'enflamment au feu d'une seule, la raison s'altere en naissant, & l'homme encore indompté devient indisciplinable avant que d'avoir porté le joug des Loix. Mais qu'un sang à demi-glacé cherche un secours qui le ranime, qu'une liqueur bienfaisante supplée aux esprits qu'il

n'a plus (*o*) ; quand un vieillard abuſe de ce doux remede, il a déja rempli ſes devoirs envers ſa Patrie, il ne la prive que du rebut de ſes ans. Il a tort, ſans doute : il ceſſe avant la mort d'être Citoyen. Mais l'autre ne commence pas même à l'être : il ſe rend plutôt l'ennemi public, par la ſéduction de ſes complices, par l'exemple & l'effet de ſes mœurs corrompues, ſur-tout par la morale pernicieuſe qu'il ne manque pas de répandre pour les autoriſer. Il vaudroit mieux qu'il n'eût point exiſté.

De la paſſion du jeu naît un plus dangereux abus, mais qu'on prévient ou réprime aiſément. C'eſt une affaire de police, dont l'inſpection devient plus facile & mieux ſéante dans les cercles que dans les maiſons particulieres. L'opinion peut beaucoup encore en ce point ; & ſitôt qu'on voudra mettre en honneur les jeux d'exercice & d'adreſſe, les cartes, les dés, les jeux de haſard, tomberont infailliblement. Je ne crois pas même, quoi qu'on en diſe, que

(*o*) Platon dans ſes Loix permet aux ſeuls vieillards l'uſage du vin, & même il leur en permet quelquefois l'excès.

ces moyens oisifs & trompeurs de remplir sa bourse, prennent jamais crédit chez un peuple raisonneur & laborieux, qui connoît trop le prix du tems & de l'argent pour aimer à les perdre ensemble.

Conservons donc les cercles, même avec leurs défauts : car ces défauts ne sont pas dans les cercles, mais dans les hommes qui les composent : & il n'y a point dans la vie sociale de forme imaginable sous laquelle ces mêmes défauts ne produisent de plus nuisibles effets. Encore un coup, ne cherchons point la chimere de la perfection ; mais le mieux possible, selon la nature de l'homme & de la constitution de la Société. Il y a tel Peuple à qui je dirois : Détruisez cercles & coteries, ôtez toute barriere de bienséance entre les sexes, remontez, s'il est possible, jusqu'à n'être que corrompus ; mais vous, Genevois, évitez de le devenir, s'il est tems encore. Craignez le premier pas qu'on ne fait jamais seul, & songez qu'il est plus aisé de garder de bonnes mœurs, que de mettre un terme aux mauvaises.

Deux ans seulement de Comédie, & tout est bouleversé. L'on ne sauroit se partager

entre tant d'amuſemens : l'heure des Spectacles étant celle des cercles, les fera diſſoudre ; il s'en détachera trop de membres ; ceux qui reſteront ſeront trop peu aſſidus pour être d'une grande reſſource les uns aux autres, & laiſſer ſubſiſter long-tems les aſſociations. Les deux ſexes réunis journellement dans un même lieu ; les parties qui ſe lieront pour s'y rendre ; les manieres de vivre qu'on y verra dépeintes, & qu'on s'empreſſera d'imiter ; l'expoſition des Dames & Demoiſelles parées tout de leur mieux, & miſes en étalage dans des loges, comme ſur le devant d'une boutique, en attendant les acheteurs ; l'affluence de la belle jeuneſſe qui viendra de ſon côté s'offrir en montre, & trouvera bien plus beau de faire des entrechats au Théatre, que l'exercice à Plain-Palais, les petits ſoupers des femmes qui s'arrangeront en ſortant, ne fût-ce qu'avec les Actrices ; enfin, le mépris des anciens uſages qui réſultera de l'adoption des nouveaux : tout cela ſubſtituera bientôt l'agréable vie de Paris & les bons airs de France à notre ancienne ſimplicité ; & je doute un peu que des Pariſiens à Geneve y conſer-

vent long-tems le goût de notre gouvernement.

Il ne faut point le dissimuler, les intentions sont droites encore, mais les mœurs inclinent déja visiblement vers la décadence, & nous suivons de loin les traces des mêmes peuples dont nous ne laissons pas de craindre le sort. Par exemple, on m'assure que l'éducation de la jeunesse est généralement beaucoup meilleure qu'elle n'étoit autrefois; ce qui pourtant ne peut guere se prouver qu'en montrant qu'elle fait de meilleurs citoyens. Il est certain que les enfans sont mieux la révérence; qu'ils savent plus galamment donner la main aux Dames, & leur dire une infinité de gentillesses pour lesquelles je leur ferois, moi, donner le fouet; qu'ils savent décider, trancher, interroger, couper la parole aux hommes, importuner tout le monde sans modestie & sans discrétion. On me dit que cela les forme; je conviens que cela les forme à être impertinens; & c'est, de toutes les choses qu'ils apprennent par cette méthode la seule qu'ils n'oublient point. Ce n'est pas tout. Pour les retenir auprès des femmes qu'ils sont

destinés à désennuyer, on a soin de les élever précisément comme elles : on les garantit du soleil, du vent, de la pluie, de la poussiere, afin qu'ils ne puissent jamais rien supporter de tout cela. Ne pouvant les préserver entiérement du contact de l'air, on fait du moins qu'il ne leur arrive qu'après avoir perdu la moitié de son ressort. On les prive de tout exercice, on leur ôte toutes leurs facultés, on les rend ineptes à tout autre usage qu'aux soins auxquels ils sont destinés ; & la seule chose que les femmes n'exigent pas de ces vils esclaves, est de se consacrer à leur service, à la façon des Orientaux. A cela près, tout ce qui les distingue d'elles, c'est que la Nature leur en ayant refusé les graces, ils y substituent des ridicules. A mon dernier voyage à Geneve, j'ai déja vu plusieurs de ces jeunes Demoiselles en juste-au-corps, les dents blanches, la main potelée, la voix flûtée, un joli parasol verd à la main, contrefaire assez maladroitement les hommes.

On étoit plus grossier de mon tems. Les enfans rustiquement élevés n'avoient point de teint à conserver, & ne craignoient point

les injures de l'air auxquelles ils s'étoient aguerris de bonne heure. Les peres les menoient avec eux à la chaſſe, en campagne, à tous les exercices, dans toutes les ſociétés. Timides & modeſtes devant les gens âgés, ils étoient hardis, fiers, querelleurs entre eux; ils n'avoient point de friſure à conſerver; ils ſe défioient à la lutte, à la courſe, aux coups; ils ſe battoient à bon eſcient, ſe bleſſoient quelquefois, & puis s'embraſſoient en pleurant. Ils revenoient au logis ſuans, eſſoufflés, déchirés, c'étoient de vrais poliſſons; mais ces poliſſons ont fait des hommes qui ont dans le cœur du zele pour ſervir la patrie & du ſang à verſer pour elle. Plaiſe à Dieu qu'on en puiſſe dire autant un jour de nos beaux petits Meſſieurs requinqués, & que ces hommes de quinze ans ne ſoient pas des enfans à trente !

Heureuſement ils ne ſont point tous ainſi. Le plus grand nombre encore a gardé cette antique rudeſſe, conſervatrice de la bonne conſtitution ainſi que des bonnes mœurs. Ceux même qu'une éducation trop délicate amollit pour un tems, ſeront contraints, étant grands, de ſe plier aux habitudes de

leurs compatriotes. Les uns perdront leur âpreté dans le commerce du monde ; les autres gagneront des forces en les exerçant, tous deviendront, je l'espere, ce que furent leurs ancêtres, ou du moins ce que leurs peres sont aujourd'hui. Mais ne nous flattons pas de conserver notre liberté en renonçant aux mœurs qui nous l'ont acquise.

Je reviens à nos Comédiens, & toujours en leur supposant un succès qui me paroît impossible, je trouve que ce succès attaquera notre constitution, non-seulement d'une maniere indirecte en attaquant nos mœurs, mais immédiatement, en rompant l'équilibre qui doit régner entre les diverses parties de l'Etat, pour conserver le corps entier dans son assiette.

Parmi plusieurs raisons que j'en pourrois donner, je me contenterai d'en choisir une qui convient mieux au plus grand nombre, parce qu'elle se borne à des considérations d'intérêt & d'argent, toujours plus sensibles au vulgaire que des effets moraux dont il n'est pas en état de voir les liaisons avec leurs causes, ni l'influence sur le destin de l'État.

On peut considérer les Spectacles, quand

ils réussissent, comme une espece de taxe qui, bien que volontaire, n'en est pas moins onéreuse au peuple : en ce qu'elle lui fournit une continuelle occasion de dépense à laquelle il ne résiste pas. Cette taxe est mauvaise : non-seulement parce qu'il n'en revient rien au souverain, mais sur-tout parce que la répartition, loin d'être proportionnelle, charge le pauvre au-delà de ses forces, & soulage le riche en suppléant aux amusemens plus coûteux qu'il se donneroit au défaut de celui-là. Il suffit, pour en convenir, de faire attention que la différence du prix des places n'est, ni ne peut être en proportion de celle des fortunes des gens qui les remplissent. A la Comédie Françoise, les premieres loges & le théatre sont à quatre francs pour l'ordinaire & à six quand on tierce ; le parterre est à vingt sols, on a même tenté plusieurs fois de l'augmenter. Or on ne dira pas que le bien des plus riches qui vont au théatre n'est que le quadtuple du bien des plus pauvres qui vont au parterre. Généralement parlant, les premiers sont d'une opulence excessive, & la plupart des autres n'ont rien (*p*). Il en

(*p*) Quand on augmenteroit la différence du

eſt de ceci comme des impôts ſur le blé, ſur le vin, ſur le ſel, ſur toute choſe néceſſaire à la vie, qui ont un air de juſtice au premier coup-d'œil, & ſont au fond très-iniques : car le pauvre qui ne peut dépenſer que pour ſon néceſſaire, eſt forcé de jetter les trois quarts de ce qu'il dépenſe en impôts, tandis que ce même néceſſaire n'étant que la moindre partie de la dépenſe du riche, l'impôt lui eſt preſque inſenſible (*q*). De cette ma-

prix des places en proportion de celle des fortunes, on ne rétabliroit point pour cela l'équilibre. Ces places intérieures, miſes à trop bas prix, ſeroient abandonnés à la populace, & chacun, pour en occuper de plus honorables, dépenſeroit toujours au-delà de ſes moyens. C'eſt une obſervation qu'on peut faire aux Spectacles de la Foire. La raiſon de ce déſordre eſt que les premiers rangs ſont alors un terme fixe dont les autres ſe rapprochent toujours : ſans qu'on le puiſſe éloigner. Le pauvre tend ſans ceſſe à s'élever au-deſſus de ſes vingt ſols ; mais le riche, pour le fuir, n'a plus d'aſyle au-delà de ſes quatre francs ; il faut, malgré lui, qu'il ſe laiſſe accoſter, & ſi ſon orgueil en ſouffre, ſa bourſe en profite.

(*q*) Voilà pourquoi les *impoſteurs* de Bodin & autres fripons publics établiſſent toujours leurs monopoles ſur les choſes néceſſaires à la vie, afin d'affamer doucement le peuple, ſans que le

niere, celui qui a peu paie beaucoup, & celui qui a beaucoup paie peu ; je ne vois pas quelle grande juſtice on trouve à cela.

On me demandera qui force le pauvre d'aller aux Spectacles ? Je répondrai, premiérement, ceux qui les établiſſent & lui en donnent la tentation ; en ſecond lieu, ſa pauvreté même, qui le condamnant à des travaux continuels, ſans eſpoir de les voir finir, lui rend quelque délaſſement plus néceſſaire pour les ſupporter. Il ne ſe tient point malheureux de travailler ſans relâche, quand tout le monde en fait de même ; mais n'eſt-il pas cruel à celui qui travaille, de ſe priver des récréations des gens oiſifs ? Il les partage donc ; & ce même amuſement qui fournit un moyen d'économie au riche, affoiblit doublement le pauvre, ſoit par un ſurcroît réel de dépenſes, ſoit par moins de zele au travail, comme je l'ai ci-devant expliqué.

De ces nouvelles réflexions, il ſuit évidemment, ce me ſemble, que les Spectacles

riche en murmure. Si le moindre objet de luxe ou de faſte étoit attaqué, tout ſeroit perdu ; mais, pourvu que les grands ſoient contens, qu'importe que le peuple vive ?

modernes, où l'on n'assiste qu'à prix d'argent, tendent par-tout à favoriser & augmenter l'inégalité des fortunes, moins sensiblement, il est vrai, dans les Capitales que dans une petite ville comme la nôtre. Si j'accorde que cette inégalité, portée jusqu'à certain point, peut avoir ses avantages, vous m'accorderez bien aussi qu'elle doit avoir des bornes, sur-tout dans un petit État, & surtout dans une République. Dans une Monarchie, où tous les ordres sont intermédiaires entre le Prince & le peuple, il peut être assez indifférent que quelques hommes passent de l'un à l'autre : car, comme d'autres les remplacent, ce changement n'interrompt point la progression. Mais dans une Démocratie où les sujets & le Souverain ne sont que les mêmes hommes considérés sous différens rapports, sitôt que le plus petit nombre l'emporte en richesses sur le plus grand, il faut que l'État périsse ou change de forme. Soit que le riche devienne plus riche, ou le pauvre plus indigent, la différence des fortunes n'en augmente pas moins d'une maniere que de l'autre, & cette diffé-

rence, portée au-delà de sa mesure, est ce qui détruit l'équilibre dont j'ai parlé.

Jamais dans une Monarchie, l'opulence d'un particulier ne peut le mettre au-dessus du Prince; mais dans une République, elle peut aisément le mettre au-dessus des loix. Alors le Gouvernement n'a plus de force, & le riche est toujours souverain. Sur ces maximes incontestables, il reste à considérer si l'inégalité n'a pas atteint parmi nous le dernier terme où elle peut parvenir sans ébranler la République. Je m'en rapporte là-dessus à ceux qui connoissent mieux que moi notre constitution & la répartition de nos richesses. Ce que je sais, c'est que, le tems seul donnant à l'ordre des choses une pente naturelle vers cette inégalité, & un progrès successif jusqu'à son dernier terme, c'est une grande imprudence de l'accélérer encore par des établissemens qui la favorisent. Le grand Sully qui nous aimoit, nous l'eût bien su dire: Spectacles & Comédies dans toute petite République, & sur-tout dans Geneve, affoiblissement d'État.

Si le seul établissement du Théatre nous est si nuisible, quel fruit tirerons-nous des

Pieces qu'on y repréſente ? Les avantages même qu'elles peuvent procurer aux peuples pour leſquels elles ont été compoſées, nous tourneront à préjudice, en nous donnant pour inſtruction ce qu'on leur a donné pour cenſure, ou du moins en dirigeant nos goûts & nos inclinations ſur les choſes du monde qui nous conviennent le moins. La Tragédie nous repréſentera des tyrans & des héros. Qu'en avons-nous à faire ? Sommes-nous faits pour en avoir ou le devenir ? Elle nous donnera une vaine admiration de la puiſſance & de la grandeur. De quoi nous ſervira-t-elle ? Serons-nous plus grands ou plus puiſſans pour cela ? Que nous importe d'aller étudier ſur la Scene les devoirs des Rois, en négligeant de remplir les nôtres ? La ſtérile admiration des vertus de Théatre, nous dédommagera-t-elle des vertus ſimples & modeſtes qui font le bon citoyen ? Au lieu de nous guérir de nos ridicules, la Comédie nous portera ceux d'autrui : elle nous perſuadera que nous avons tort de mépriſer des vices qu'on eſtime ſi fort ailleurs. Quelque extravagant que ſoit un Marquis, c'eſt un Marquis enfin. Concevez combien ce titre

ſonne dans un pays aſſez heureux pour n'en point avoir ; & qui ſait combien de courtauts croiront ſe mettre à la mode, en imitant les Marquis du ſiecle dernier ? Je ne répéterai point ce que j'ai déja dit de la bonne-foi toujours raillée, du vice adroit toujours triomphant, & de l'exemple continuel des forfaits mis en plaiſanterie. Quelles leçons pour un Peuple dont tous les ſentimens ont encore leur droiture naturelle, qui croit qu'un ſcélérat eſt toujours mépriſable, & qu'un homme de bien ne peut être ridicule ! Quoi ! Platon banniſſoit Homere de ſa République, & nous ſouffririons Moliere dans la nôtre ! Que pourroit-il nous arriver de pis que de reſſembler aux gens qu'il nous peint, même à ceux qu'il nous fait aimer ?

J'en ai dit aſſez, je crois, ſur leur chapitre, & je ne penſe gueres mieux des héros de Racine, de ces héros ſi parés, ſi doucereux, ſi tendres, qui, ſous un air de courage & de vertu, ne nous montrent que les modeles des jeunes-gens dont j'ai parlé, livrés à la galanterie, à la molleſſe, à l'amour, à tout ce qui peut efféminer l'homme, & l'attiédir ſur le goût de ſes véritables devoirs Tout le

Théatre François ne respire que la tendresse : c'est la grande vertu à laquelle on y sacrifie toutes les autres, ou du moins qu'on y rend la plus chere aux Spectateurs. Je ne dis pas qu'on ait tort en cela, quant à l'objet du Poëte : je sais que l'homme sans passions est une chimere ; que l'intérêt du Théatre n'est fondé que sur les passions ; que le cœur ne s'intéresse point à celles qui lui sont étrangeres, ni à celles qu'on n'aime pas à voir en autrui, quoiqu'on y soit sujet soi-même. L'amour de l'humanité, celui de la Patrie, sont les sentimens dont les peintures touchent le plus ceux qui en sont pénétrés ; mais, quand ces deux passions sont éteintes, il ne reste que l'amour proprement dit, pour leur suppléer : parce que son charme est plus naturel & s'efface plus difficilement du cœur, que celui de toutes les autres. Cependant, il n'est pas également convenable à tous les hommes : c'est plutôt comme supplément des bons sentimens, que comme bon sentiment lui-même qu'on peut l'admettre ; non qu'il ne soit louable en soi, comme toute passion bien réglée, mais parce que les excès en sont dangereux & inévitables.

Le plus méchant des hommes eſt celui qui s'iſole la plus, qui concentre le plus ſon cœur en lui-même ; le meilleur eſt celui qui partage également ſes affections à tous ſes ſemblables. Il vaut beaucoup mieux aimer une maîtreſſe, que de s'aimer ſeul au monde. Mais quiconque aime tendrement ſes parens, ſes amis, ſa patrie & le genre-humain, ſe dégrade par un attachement déſordonné qui nuit bientôt à tous les autres, & leur eſt infailliblement préféré. Sur ce principe, je dis qu'il y a des pays où les mœurs ſont ſi mauvaiſes, qu'on ſeroit trop heureux d'y pouvoir remonter à l'amour ; d'autres où elles ſont aſſez bonnes pour qu'il ſoit fâcheux d'y deſcendre, & j'oſe croire le mien dans ce dernier cas. J'ajouterai que les objets trop paſſionnés ſont plus dangereux à nous montrer qu'à perſonne ; parce que nous n'avons naturellement que trop de penchant à les aimer. Sous un air flegmatique & froid, le Genevois cache une ame ardente & ſenſible, plus facile à émouvoir qu'à retenir. Dans ce ſéjour de la raiſon, la beauté n'eſt pas étrangere, ni ſans Empire ; le levain de la mélancolie y fait ſouvent fermenter l'amour ; les hommes

n'y ſont que trop capables d'y ſentir des paſſions violentes, les femmes, de les inſpirer ; & les triſtes effets qu'elles y ont quelquefois produits, ne montrent que trop le danger de les exciter par des ſpectacles touchans & tendres. Si les héros de quelques Pieces ſoumettent l'amour au devoir, en admirant leur force, le cœur ſe prête à leur foibleſſe ; on apprend moins à ſe donner leur courage, qu'à ſe mettre dans le cas d'en avoir beſoin. C'eſt plus d'exercice pour la vertu ; mais qui l'oſe expoſer à ces combats, mérite d'y ſuccomber. L'amour, l'amour même prend ſon maſque pour la ſurprendre ; il ſe pare de ſon enthouſiaſme ; il uſurpe ſa force ; il affecte ſon langage, & quand on s'apperçoit de l'erreur, qu'il eſt tard pour en revenir ! Que d'hommes bien nés, ſéduits par ces apparences, d'amans tendres & généreux qu'ils étoient d'abord, ſont devenus par degrès de vils corrupteurs, ſans mœurs, ſans reſpect pour la foi conjugale, ſans égards pour les droits de la confiance & de l'amitié ! Heureux qui ſait ſe reconnoître au bord du précipice, & s'empêcher d'y tomber ! Eſt-ce au milieu d'une courſe rapide qu'on doit

eſpérer de s'arrêter ? Eſt-ce en s'attendriſſant tous les jours qu'on apprend à ſurmonter la tendreſſe ? On triomphe aiſément d'un foible penchant ; mais celui qui connut le véritable amour & l'a ſu vaincre, ah ! pardonnons à ce mortel, s'il exiſte, d'oſer prétendre à la vertu !

Ainſi, de quelle maniere qu'on enviſage les choſes, la même vérité nous frappe toujours. Tout ce que les Pieces de Théatre peuvent avoir d'utile à ceux pour qui elles ont été faites, nous deviendra préjudiciable, juſqu'au goût que nous croirons avoir acquis par elles, & qui ne ſera qu'un faux goût, ſans tact, ſans délicateſſe, ſubſtitué mal-à-propos parmi nous à la ſolidité de la raiſon. Le goût tient à pluſieurs choſes : les recherches d'imitation qu'on voit au Théatre, les comparaiſons qu'on a lieu d'y faire, les réflexions ſur l'art de plaire aux ſpectateurs, peuvent le faire germer, mais non ſuffire à ſon développement. Il faut de grandes villes, il faut des beaux-arts & du luxe, il faut un commerce intime entre les citoyens, il faut une étroite dépendance les uns des autres, il

faut de la galanterie & même de la débauche, il faut des vices qu'on soit forcé d'embellir, pour faire chercher à tout des formes agréables, & réussir à les trouver. Une partie de ces choses nous manquera toujours, & nous devons trembler d'acquérir l'autre.

Nous aurons des Comédiens, mais quels ? Une bonne Troupe viendra-t-elle de but-en-blanc s'établir dans une ville de vingt-quatre mille ames ? Nous en aurons donc d'abord de mauvais, & nous serons d'abord de mauvais juges. Les formerons-nous, ou s'ils nous formeront ? Nous aurons de bonnes Pieces ; mais, les recevant pour telles sur la parole d'autrui, nous serons dispensés de les examiner, & ne gagnerons pas plus à les voir jouer qu'à les lire. Nous n'en ferons pas moins les connoisseurs, les arbitres du Théatre ; nous n'en voudrons pas moins décider pour notre argent, & n'en serons que plus ridicules. On ne l'est point pour manquer de goût, quand on le méprise, mais c'est l'être que de s'en piquer & n'en avoir qu'un mauvais. Et qu'est-ce au fond que ce goût si vanté ? L'art de se connoître en petites choses.

En vérité, quand on en a une auſſi grande à conſerver que la liberté, tout le reſte eſt bien puérile.

Je ne vois qu'un remede à tant d'inconvéniens : c'eſt que, pour nous approprier les Drames de notre Théatre, nous les compoſions nous-mêmes, & que nous ayons des Auteurs avant des Comédiens. Car il n'eſt pas bon qu'on nous montre toutes ſortes d'imitations, mais ſeulement celles des choſes honnêtes, & qui conviennent à des hommes libres (*r*). Il eſt ſûr que des Pieces tirées comme celles des Grecs, des malheurs

(*r*) Si quis ergo in noſtram urbem venerit, qui animi ſapientiâ in omnes poſſit ſeſe vertere formas, & omnia imitari, volueritque poemata ſua oſtentare, venerabimur quidem ipſum, ut ſacrum, admirabilem, & jucundum : dicemus autem non eſſe ejuſmodi hominem in republicâ noſtrâ, neque fas eſſe ut inſit, mittemuſque in aliam urbem, unguento caput ejus perungentes, lanâque coronantes. Nos autem auſteriori minuſque jucundo utemur Poetâ, fabularumque fictore, utiliatis gratiâ, qui decori nobis rationem exprimat, & quæ dici debent dicat in his formulis quas à principio pro legibus tulimus, quando cives erudire aggreſſi ſumus. *Plat. de Rep. Lib. III.*

passés de la Patrie, ou des défauts présens du peuple, pourroient offrir aux spectateurs des leçons utiles. Alors quels seront les héros de nos Tragédies. Des Berthelier? des Lévrery? Ah, dignes citoyens! vous futes des héros, sans doute; mais votre obscurité vous avilit, vos noms communs déshonorent vos grandes ames (s), & nous ne sommes plus assez grands nous-mêmes pour vous savoir admi-

(s) Philibert Berthelier fut le Caton de notre patrie, avec cette différence que la liberté publique finit par l'un & commença par l'autre. Il tenoit une belette privée quand il fut arrêté? il rendit son épée avec cette fierté qui sied si bien à la vertu malheureuse; puis il continua de jouer avec sa belette, sans daigner répondre aux outrages de ses gardes. Il mourut comme doit mourir un martyr de la liberté.

Jean Lévrery fut le Favonius de Berthelier; non pas en imitant puérilement ses discours & ses manieres, mais en mourant volontairement comme lui: sachant bien que l'exemple de sa mort seroit plus utile à son pays que sa vie. Avant d'aller à l'échafaud, il écrivit sur le mur de sa prison cette épitaphe qu'on avoit faite à son prédécesseur.

Quid mihi mors nocuit? Virtus post fata virescit:
Nec cruce, nec sævi gladio perit illa Tyranni.

rer. Quels feront nos tyrans ? Des Gentilshommes de la cuiller (*t*), des Evêques de Geneve, des Comtes de Savoie, des ancêtres d'une maifon avec laquelle nous venons de traiter, & à qui nous devons du refpect ? Cinquante ans plutôt, je ne répondrois pas que le Diable (*u*) & l'Antechrift n'y euffent auffi fait leur rôle. Chez les Grecs, peuple d'ailleurs affez badin, tout étoit grave &

(*t*) C'étoit une confrairie de Gentilshommes Savoyards qui avoient fait vœu de brigandage contre la ville de Geneve, & qui, pour marque de leur affociation, portoient une cuiller pendue au cou.

(*u*) J'ai lu dans ma jeuneffe une Tragédie de l'efcalade, où le Diable étoit en effet un des Acteurs. On me difoit que cette piece ayant une fois été repréfentée, ce perfonnage en entrant fur la Scene fe trouva double, comme fi l'original eût été jaloux qu'on eût l'audace de le contrefaire, & qu'à l'inftant l'effroi fît fuir tout le monde, & finir la repréfentation. Ce conte eft burlefque, & le paroîtra bien plus à Paris qu'à Geneve : cependant, qu'on fe prête aux fuppofitions, on trouvera dans cette double apparition un effet théatral & vraiment effrayant. Je n'imagine qu'un Spectacle plus fimple & plus terrible encore ; c'eft celui de la main fortant du mur & traçant des mots inconnus au feftin de

ſérieux, ſitôt qu'il s'agiſſoit de la Patrie; mais dans ce ſiecle plaiſant où rien n'échappe au ridicule, hormis la puiſſance, on n'oſe parler d'héroïſme que dans les grands États, quoiqu'on n'en trouve que dans les petits.

Quant à la Comédie, il n'y faut pas ſonger. Elle cauſeroit chez nous les plus affreux déſordres; elle ſerviroit d'inſtrument aux factions, aux partis, aux vengeances particulieres. Notre ville eſt ſi petite, que les peintures des mœurs les plus générales y dégénéreroient bientôt en ſatyres & perſonnalités. L'exemple de l'ancienne Athenes, ville incomparablement plus peuplée que Geneve, nous offre une leçon frappante: c'eſt au Théatre qu'on y prépara l'exil de pluſieurs grands hommes & la mort de Socrate; c'eſt par la fureur du Théatre qu'Athenes périt, & ſes déſaſtres ne juſtifierent que trop le chagrin qu'avoit témoigné Solon aux premieres repréſentations de Theſpis. Ce qu'il y a de

Balthazar. Cette ſeule idée fait friſſonner. Il me ſemble que nos Poëtes Lyriques ſont loin de ces inventions ſublimes; ils font, pour épouvanter, un fracas de décorations ſans effet. Sur la Scene même il ne faut pas tout dire à la vue; mais ébranler l'imagination.

bien sûr pour nous, c'est qu'il faudra mal augurer de la République quand on verra les Citoyens travestis en beaux-esprits, s'occuper à faire des vers François & des Pieces de Théatre, talens qui ne sont point les nôtres, & que nous ne posséderons jamais. Mais que M. de Voltaire daigne nous composer des Tragédies sur le modele de la Mort de César, du premier acte de Brutus, &, s'il nous faut absolument un Théatre, qu'il s'engage à le remplir toujours de son génie, & à vivre autant que ses Pieces.

Je serois d'avis qu'on pesât mûrement toutes ces réflexions, avant de mettre en ligne de compte le goût de parure & de dissipation que doit produire parmi notre jeunesse l'exemple des Comédiens; mais enfin cet exemple aura son effet encore; & si généralement par-tout les loix sont insuffisantes pour réprimer des vices qui naissent de la nature des choses, comme je crois l'avoir montré, combien plus le seront-elles parmi nous, où le premier signe de leur foiblesse sera l'établissement des Comédiens? Car ce ne seront point eux proprement qui auront introduit ce goût de dissipation: au contraire, ce même goût les aura préve-

nus, les aura introduits eux-mêmes, & ils ne feront que fortifier un penchant déja tout formé, qui, les ayant fait admettre, à plus forte raiſon les fera maintenir avec leurs défauts.

Je m'appuie toujours ſur la ſuppoſition qu'ils ſubſiſteront commodément dans une auſſi petite ville, & je dis que ſi nous les honorons, comme vous le prétendez, dans un pays où tous ſont à peu près égaux, ils ſeront les égaux de tout le monde, & auront de plus la faveur publique qui leur eſt naturellement acquiſe. Ils ne ſeront point, comme ailleurs, tenus en reſpect par les grands dont ils recherchent la bienveillance, & dont ils craignent la diſgrace. Les Magiſtrats leur en imposeront : ſoit. Mais ces Magiſtrats auront été particuliers; ils auront pu être familiers avec eux; ils auront des enfans qui le ſeront encore, des femmes qui aimeront le plaiſir. Toutes ces liaiſons ſeront des moyens d'indulgence & de protection, auxquels il ſera impoſſible de réſiſter toujours. Bientôt les Comédiens, sûrs de l'impunité, la procureront encore à leurs imitateurs; c'eſt par eux qu'aura

commencé

commencé le désordre, mais on ne voit plus où il pourra s'arrêter. Les femmes, la jeunesse, les riches, les gens oisifs, tout sera pour eux, tout éludera des loix qui les gênent, tout favorisera leur licence : chacun, cherchant à les satisfaire, croira travailler pour ses plaisirs. Quel homme osera s'opposer à ce torrent, si ce n'est peut-être quelque ancien Pasteur rigide qu'on n'écoutera point, & dont le sens & la gravité passeront pour pédanterie chez une jeunesse inconsidérée ? Enfin, pour peu qu'ils joignent d'art & de manege à leurs succès, je ne leur donne pas trente ans pour être les arbitres de l'Etat (*x*). On verra les aspirans aux charges briguer leur faveur pour obtenir les suffrages ; les élections se feront dans les loges des Actrices, & les chefs d'un Peuple libre seront les créatures d'une bande d'Histrions. La plume tombe des mains à

(*x*) On doit toujours se souvenir que, pour que la Comédie se soutienne à Geneve, il faut que ce goût y devienne une fureur, s'il n'est que modéré, il faudra qu'elle tombe. La raison veut donc qu'en examinant les effets du Théatre, on les mesure sur une cause capable de le soutenir.

cette idée. Qu'on l'écarte tant qu'on voudra, qu'on m'accuse d'outrer la prévoyance ; je n'ai plus qu'un mot a dire. Quoi qu'il arrive, il faudra que ces gens - là réforment leurs mœurs parmi nous, ou qu'ils corrompent les nôtres. Quand cette alternative aura cessé de nous effrayer, les Comédiens pourront venir ; ils n'auront plus de mal à nous faire.

Voilà, Monsieur, les considérations que j'avois à proposer au public & à vous sur la question qu'il vous a plu d'agiter dans un article où elle étoit, à mon avis, tout-à-fait étrangere. Quand mes raisons, moins fortes qu'elles ne me paroissent, n'auroient pas un poids suffisant pour contre-balancer les vôtres, vous conviendrez au moins que, dans un aussi petit Etat que la République de Geneve, toutes innovations sont dangereuses, & qu'il n'en faut jamais faire sans des motifs urgens & graves. Qu'on nous montre donc la pressante nécessité de celle-ci. Où sont les désordres qui nous forcent de recourir à un expédient si suspect ? Tout est-il perdu sans cela ? Notre ville est-elle si grande, le vice & l'oisiveté y ont-ils déja fait un tel progrès qu'elle ne puisse plus désormais subsister sans

Spectacles ? Vous nous dites qu'elle en souffre de plus mauvais qui choquent également le goût & les mœurs ; mais il y a bien de la différence entre montrer de mauvaises mœurs & attaquer les bonnes : car ce dernier effet dépend moins des qualités du Spectacle que de l'impression qu'il cause. En ce sens, quel rapport entre quelques farces passageres & une Comédie à demeure, entre les polissonneries d'un Charlatan & les représentations régulieres des Ouvrages Dramatiques, entre des tréteaux de Foire élevés pour réjouir la populace & un Théatre estimé où les honnêtes gens penseront s'instruire ? L'un de ces amusemens est sans conséquence & reste oublié dès le lendemain ; mais l'autre est une affaire importante qui mérite toute l'attention du gouvernement. Par-tout pays il est permis d'amuser les enfans, & peut être enfant qui veut sans beaucoup d'inconvéniens. Si ces fades Spectacles manquent de goût, tant mieux : on s'en rebutera plus vîte ; s'ils sont grossiers, ils seront moins séduisans. Le vice ne s'insinue gueres en choquant l'honnêteté, mais en prenant son image ; & les mots sales sont plus contraires à la politesse

qu'aux bonnes mœurs. Voilà pourquoi les expreſſions ſont toujours recherchées & les oreilles plus ſcrupuleuſes dans les pays plus corrompus. S'apperçoit-on que les entretiens de la halle échauffent beaucoup la jeuneſſe qui les écoute ? Si font bien les diſcrets propos du Théatre, & il vaudroit mieux qu'une jeune fille vît cent parades qu'une ſeule repréſentation de l'Oracle.

Au reſte, j'avoue que j'aimerois mieux, quant à moi, que nous puſſions nous paſſer entiérement de tous ces tréteaux, & que petits & grands nous ſuſſions tirer nos plaiſirs & nos devoirs de notre état & de nous-mêmes; mais de ce qu'on devroit peut-être chaſſer les Bateleurs, il ne s'enſuit pas qu'il faille appeller les Comédiens. Vous avez vu dans votre pays, la ville de Marſeille ſe défendre long-tems d'une pareille innovation, réſiſter même aux ordres réitérés du Miniſtre, & garder encore, dans ce mépris d'un amuſement frivole, une image honorable de ſon ancienne liberté. Quel exemple pour une ville qui n'a point encore perdu la ſienne !

Qu'on ne penſe pas, ſur-tout, faire un pareil établiſſement par maniere d'eſſai, ſauf

à l'abolir quand on sentira les inconvéniens ; car ces inconvéniens ne se détruisent pas avec le Théatre qui les produit, ils restent quand leur cause est ôtée, & dès qu'on commence à les sentir, ils sont irrémédiables. Nos mœurs altérées, nos goûts changés ne se rétabliront pas comme ils se seront corrompus ; nos plaisirs mêmes, nos innocens plaisirs auront perdu leurs charmes ; le Spectacle nous en aura dégoûtés pour toujours. L'oisiveté devenue nécessaire, les vuides du tems que nous ne saurons plus remplir nous rendront à charge à nous-mêmes ; les Comédiens en partant nous laisseront l'ennui pour arrhes de leur retour ; il nous forcera bientôt à les rappeller ou à faire pis. Nous aurons mal fait d'établir la Comédie, nous ferons mal de la laisser subsister, nous ferons mal de la détruire : après la premiere faute, nous n'aurons plus que le choix de nos maux.

Quoi ! ne faut-il donc aucun Spectacle dans une République ? Au contraire, il en faut beaucoup. C'est dans les Républiques qu'ils sont nés, c'est dans leur sein qu'on les voit briller avec un véritable air de fête. A quels Peuples convient-il mieux de s'as-

ſembler ſouvent & de former entr'eux les doux liens du plaiſir & de la joie, qu'à ceux qui ont tant de raiſons de s'aimer & de reſter à jamais unis ? Nous avons déja pluſieurs de ces fêtes publiques ; ayons-en davantage encore, je n'en ſerai que plus charmé. Mais n'adoptons point ces Spectacles excluſifs qui renferment triſtement un petit nombre de gens dans un antre obſcur ; qui les tiennent craintifs & immobiles dans le ſilence & l'inaction ; qui n'offrent aux yeux que cloiſons, que pointes de fer, que ſoldats, qu'affligeantes images de la ſervitude & de l'inégalité. Non, Peuples heureux, ce ne ſont pas-là vos fêtes ! C'eſt en plein air, c'eſt ſous le Ciel qu'il faut vous raſſembler & vous livrer au doux ſentiment de votre bonheur. Que vos plaiſirs ne ſoient efféminés ni mercenaires, que rien de ce qui ſent la contrainte & l'intérêt ne les empoiſonne, qu'ils ſoient libres & généreux comme vous, que le ſoleil éclaire vos innocens Spectacles ; vous en formerez un vous-même, le plus digne qu'il puiſſe éclairer.

Mais quels ſeront enfin les objets de ces Spectacles ? Qu'y montrera-t-on ? Rien, ſi

l'on veut. Avec la liberté, par-tout où regne l'affluence, le bien-être y regne aussi. Plantez au milieu d'une place un piquet couronné de fleurs, rassemblez-y le Peuple, & vous aurez une fête. Faites mieux encore, donnez les Spectateurs en Spectacle; rendez-les Acteurs eux-mêmes; faites que chacun se voie & s'aime dans les autres, afin que tous en soient mieux unis. Je n'ai pas besoin de renvoyer aux yeux des anciens Grecs: il en est de plus modernes, il en est d'existans encore, & je les trouve précisément parmi nous. Nous avons tous les ans des revues, des prix publics, des Rois de l'arquebuse, du canon, de la navigation. On ne peut trop multiplier des établissemens si utiles (*y*) & si agréables;

(*y*) Il ne suffit pas que le peuple ait du pain & vive dans sa condition. Il faut qu'il y vive agréablement, afin qu'il en remplisse mieux les devoirs, qu'il se tourmente moins pour en sortir, & que l'ordre public soit mieux établi. Les bonnes mœurs tiennent plus qu'on ne pense à ce que chacun se plaise dans son état. Le manege & l'esprit d'intrigue viennent d'inquiétude & de mécontentement: tout va mal quand l'un aspire à l'emploi d'un autre. Il faut aimer son métier pour le bien faire. L'assiette de l'État n'est bonne & solide que quand, tous se sentant à leur

on ne peut trop avoir de semblables Rois.

Pourquoi ne ferions-nous pas, pour nous rendre dispos & robustes, ce que nous faisons pour nous exercer aux armes ? La République a-t-elle moins besoin d'ouvriers que de soldats ? Pourquoi, sur le modele des prix militaires, ne fonderions-nous pas

place, les forces particulieres se réunissent & concourent au bien public : au lieu de s'user l'une contre l'autre, comme elles font dans tout État mal constitué. Cela posé, que doit-on penser de ceux qui voudroient ôter au peuple les fêtes, les plaisirs & toute espece d'amusement, comme autant de distractions qui le détournent de son travail ? Cette maxime est barbare & fausse. Tant pis, si le peuple n'a de tems que pour gagner son pain, il lui en faut encore pour le manger avec joie : autrement il ne le gagnera pas long-tems. Ce Dieu juste & bienfaisant, qui veut qu'il s'occupe, veut aussi qu'il se délasse : la nature lui impose également l'exercice & le repos, le plaisir & la peine. Le dégoût du travail accable plus les malheureux que le travail même. Voulez-vous donc rendre un peuple actif & laborieux, donnez-lui des fêtes, offrez-lui des amusemens qui lui fassent aimer son état & l'empechent d'en envier un plus doux. Des jours ainsi perdus feront mieux valoir tous les autres. Présidez à ses plaisirs pour les rendre honnêtes ; c'est le vrai moyen d'animer ses travaux.

d'autres prix de Gymnaſtique, pour la lutte, pour la courſe, pour le diſque, pour divers exercices du corps ? Pourquoi n'animerions-nous pas nos Bateliers par des joûtes ſur le Lac ? Y auroit-il au monde un plus brillant ſpectacle que de voir, ſur ce vaſte & ſuperbe baſſin, des centaines de bateaux, élégamment équipés, partir à la fois au ſignal donné, pour aller enlever un drapeau au but, puis ſervir de cortege au vainqueur revenant en triomphe recevoir le prix mérité. Toutes ces ſortes de fêtes ne ſont diſpendieuſes qu'autant qu'on le veut bien, & le ſeul concours les rend aſſez magnifiques. Cependant il faut y avoir aſſiſté chez le Genevois, pour comprendre avec quelle ardeur il s'y livre. On ne le reconnoît plus : ce n'eſt plus ce Peuple ſi rangé qui ne ſe départ point de ſes regles économiques ; ce n'eſt plus ce long raiſonneur qui peſe tout juſqu'à la plaiſanterie à la balance du jugement. Il eſt vif, gai, careſſant ; ſon cœur eſt alors dans ſes yeux, comme il eſt toujours ſur ſes levres ; il cherche à communiquer ſa joie & ſes plaiſirs ; il invite, il preſſe, il force, il ſe diſpute les ſurvenans. Toutes les Sociétés n'en ſont qu'une, tout

devient commun à tous. Il eſt preſque indifférent à quelle table on ſe mette : ce ſeroit l'image de celles de Lacédémone, s'il n'y régnoit un peu plus de profuſion ; mais cette profuſion même eſt alors bien placée, & l'aſpect de l'abondance rend plus touchant celui de la liberté qui la produit.

L'hiver, tems conſacré au commerce privé des amis, convient moins aux fêtes publiques. Il en eſt pourtant une eſpece dont je voudrois bien qu'on ſe fît moins de ſcrupule, ſavoir les bals entre de jeunes perſonnes à marier. Je n'ai jamais bien conçu pourquoi l'on s'effarouche ſi fort de la danſe & des aſſemblées qu'elle occaſionne : comme s'il y avoit plus de mal à danſer qu'à chanter ; que l'un & l'autre de ces amuſemens ne fût pas également une inſpiration de la Nature ; & que ce fût un crime à ceux qui ſont deſtinés à s'unir de s'égayer en commun par une honnête récréation. L'homme & la femme ont été formés l'un pour l'autre. Dieu veut qu'ils ſuivent leur deſtination, & certainement le premier & le plus ſaint de tous les liens de la Société eſt le mariage. Toutes les fauſſes Religions combattent la Nature ; la nôtre ſeule,

qui la suit & la regle, annonce une institution divine & convenable à l'homme. Elle ne doit point ajouter sur le mariage, aux embarras de l'ordre civil, des difficultés que l'Evangile ne prescrit pas & que tout bon Gouvernement condamne. Mais qu'on me dise où de jeunes personnes à marier auront occasion de prendre du goût l'une pour l'autre, & de se voir avec plus de décence & de circonspection que dans une assemblée où les yeux du public incessamment ouverts sur elles les forcent à la réserve, à la modestie, à s'observer avec le plus grand soin ? En quoi Dieu est-il offensé par un exercice agréable, salutaire, propre à la vivacité des jeunes gens, qui consiste à se présenter l'un à l'autre avec grace & bienséance, & auquel le Spectateur impose une gravité dont on n'oseroit sortir un instant ? Peut-on imaginer un moyen plus honnête de ne point tromper autrui, du moins quant à la figure, & de se montrer avec les agrémens & les défauts qu'on peut avoir, aux gens qui ont intérêt de nous bien connoître avant de s'obliger à nous aimer ? Le devoir de se chérir réciproquement n'emporte-t-il pas celui de se plaire,

& n'est-ce pas un soin digne de deux personnes vertueuses & chrétiennes qui cherchent à s'unir, de préparer ainsi leurs cœurs à l'amour mutuel que Dieu leur impose ?

Qu'arrive-t-il dans ces lieux où regne une contrainte éternelle, où l'on punit comme un crime la plus innocente gaîté, où les jeunes gens des deux sexes n'osent jamais s'assembler en Public, & où l'indiscrete sévérité d'un Pasteur ne sait prêcher au nom de Dieu qu'une gêne servile, & la tristesse & l'ennui ? On élude une tyrannie insupportable que la Nature & la raison désavouent. Aux plaisirs permis dont on prive une jeunesse enjouée & folâtre, elle en substitue de plus dangereux. Les tête-à-tête adroitement concertés prennent la place des assemblées publiques. A force de se cacher comme si l'on étoit coupable, on est tenté de le devenir. L'innocente joie aime à s'évaporer au grand jour; mais le vice est ami des ténebres, & jamais l'innocence & le mystere n'habiterent long-tems ensemble.

Pour moi, loin de blâmer de si simples amusemens, je voudrois au contraire qu'ils fussent publiquement autorisés, & qu'on y prévînt

prévînt tout désordre particulier en les convertissant en bals solemnels & périodiques, ouverts indistinctement à toute la jeunesse à marier. Je voudrois qu'un Magistrat (z), nommé par le Conseil, ne dédaignât pas de présider à ces bals. Je voudrois que les peres & meres y assistassent, pour veiller sur leurs enfans, pour être témoins de leur grace & de leur adresse, des applaudissemens qu'ils auroient mérités, & jouir ainsi du plus doux spectacle qui puisse toucher un cœur paternel. Je voudrois qu'en général toute personne mariée y fût admise au nombre des Spectateurs & des Juges, sans qu'il fût permis à aucune de profaner la dignité conjugale en dansant elle-même : car à quelle fin hon-

(z) A chaque corps de métier, à chacune des sociétés publiques dont est composé notre État, préside un de ces Magistrats, sous le nom de *Seigneur-Commis*. Ils assistent à toutes les assemblées & même aux festins. Leur présence n'empêche point une honnête familiarité entre les membres de l'association; mais elle maintient tout le monde dans le respect qu'on doit porter aux loix, aux mœurs, à la décence, même au sein de la joie & du plaisir. Cette institution est très-belle, & forme un des grands liens qui unissent le peuple à ses chefs.

nête pourroit-elle se donner ainsi en montre au Public? Je voudrois qu'on formât dans la salle une enceinte commode & honorable, destinée aux gens âgés de l'un & de l'autre sexe, qui ayant déja donné des Citoyens à la Patrie, verroient encore leurs petits enfans se préparer à le devenir. Je voudrois que nul n'entrât ni ne sortît sans saluer ce Parquet, & que tous les couples de jeunes gens vinssent, avant de commencer leur danse & après l'avoir finie, y faire une profonde révérence, pour s'accoutumer de bonne heure à respecter la vieillesse. Je ne doute pas que cette agréable réunion des deux termes de la vie humaine ne donnât à cette assemblée un certain coup-d'œil attendrissant, & qu'on ne vît quelquefois couler dans le Parquet des larmes de joie & de souvenir, capables, peut-être, d'en arracher à un Spectateur sensible. Je voudrois que tous les ans, au dernier bal, la jeune personne qui, durant les précédens, se seroit comportée le plus honnêtement, le plus modestement, & auroit plu davantage à tout le monde au jugement du Parquet, fût honorée d'une couronne par la main du *Seigneur-Commis* (a),

(a) Voyez la note précédente.

& du titre de Reine du bal qu'elle porteroit toute l'année. Je voudrois qu'à la clôture de la même Assemblée on la reconduisît en cortege, que le pere & la mere fussent félicités & remerciés d'avoir une fille si bien née & de l'élever si bien. Enfin je voudrois que, si elle venoit à se marier dans le cours de l'an, la Seigneurie lui fît un présent, ou lui accordât quelque distinction publique, afin que cet honneur fût une chose assez sérieuse pour ne pouvoir jamais devenir un sujet de plaisanterie.

Il est vrai qu'on auroit souvent à craindre un peu de partialité, si l'âge des Juges ne laissoit toute la préférence au mérite; & quand la beauté modeste seroit quelquefois favorisée, quel en seroit le grand inconvénient? Ayant plus d'assauts à soutenir, n'a-t-elle pas besoin d'être plus encouragée? N'est-elle pas un don de la Nature ainsi que les talens? Où est le mal qu'elle obtienne quelques honneurs qui l'excitent à s'en rendre digne, & puissent contenter l'amour-propre, sans offenser la vertu?

En perfectionnant ce projet dans les mêmes

vues, ſous un air de galanterie & d'amuſement, on donneroit à ces fêtes pluſieurs fins utiles qui en feroient un objet important de police & de bonnes mœurs. La jeuneſſe, ayant des rendez-vous sûrs & honnêtes, ſeroit moins tentée d'en chercher de plus dangereux. Chaque ſexe ſe livreroit plus patiemment, dans les intervalles, aux occupations & aux plaiſirs qui lui ſont propres, & s'en conſoleroit plus aiſément d'être privé du commerce continuel de l'autre. Les particuliers de tout état auroient la reſſource d'un ſpectacle agréable, ſur-tout aux peres & meres. Les ſoins pour la parure de leurs filles ſeroient pour les femmes un objet d'amuſement qui feroit diverſion à beaucoup d'autres; & cette parure, ayant un objet innocent & louable, ſeroit là tout-à-fait à ſa place. Ces occaſions de s'aſſembler pour s'unir, & d'arranger des établiſſemens, ſeroient des moyens fréquens de rapprocher des familles diviſées & d'affermir la paix, ſi néceſſaire dans notre Etat. Sans altérer l'autorité des peres, les inclinations des enfans ſeroient un peu plus en liberté; le premier choix dépendroit un peu plus de leur cœur; les conve-

nances d'âge, d'humeur, de goût, de caractere, feroient un peu plus consultées ; on donneroit moins à celles d'état & de biens qui font des nœuds mal assortis, quand on les suit aux dépens des autres. Les liaisons devenant plus faciles, les mariages feroient plus fréquens ; ces mariages, moins circonscrits par les mêmes conditions, préviendroient les partis, tempéreroient l'excessive inégalité, maintiendroient mieux le corps du peuple dans l'esprit de sa constitution ; ces bals ainsi dirigés ressembleroient moins à un spectacle public qu'à l'assemblée d'une grande famille ; & du sein de la joie & des plaisirs naîtroient la conservation, la concorde, & la prospérité de la République (*b*).

(*b*) Il me paroît plaisant d'imaginer quelquefois les jugemens que plusieurs porteront de mes goûts sur mes écrits. Sur celui-ci l'on ne manquera pas de dire : cet homme est fou de la danse, je m'ennuie à voir danser : il ne peut souffrir la Comédie, j'aime la Comédie à la passion : il a de l'aversion pour les femmes, je ne serai que trop bien justifié là-dessus : il est mécontent des Comédiens, j'ai tout sujet de m'en louer & l'amitié du seul d'entr'eux que j'ai connu particuliérement ne peut qu'honorer un honnête-homme. Même jugement sur les Poëtes

Sur ces idées, il feroit aifé d'établir à peu de frais & fans danger, plus de fpectacles qu'il n'en faudroit pour rendre le féjour de

dont je fuis forcé de cenfurer les Pieces : ceux qui font morts ne feront pas de mon goût, & je ferai piqué contre les vivans. La vérité eft que Racine me charme & que je n'ai jamais manqué volontairement une repréfentation de Moliere. Si j'ai moins parlé de Corneille, c'eft qu'ayant peu fréquenté fes Pieces & manquant de livres, il ne m'eft pas affez refté dans la mémoire pour le citer. Quant à l'Auteur d'Atrée & de Catilina, je ne l'ai jamais vu qu'une fois, & ce fut pour en recevoir un fervice. J'eftime fon génie & refpecte fa vieilleffe ; mais, quelque honneur que je porte à fa perfonne, je ne dois que juftice à fes Pieces ; & je ne fais point acquitter mes dettes aux dépens du bien public & de la vérité. Si mes écrits m'infpirent quelque fierté, c'eft par la pureté d'intention qui les dicte, c'eft par un défintéreffement dont peu d'Auteurs m'ont donné l'exemple, & que fort peu voudront imiter. Jamais vue particuliere ne fouilla le defir d'être utile aux autres qui m'a mis la plume à la main, & j'ai prefque toujours écrit contre mon propre intérêt. *Vitam impendere vero* : voilà la devife que j'ai choifie, & dont je me fens digne. Lecteurs, je puis me tromper moi-même, mais non pas vous tromper volontairement ; craignez mes erreurs & non ma mauvaife foi. L'amour du bien public eft la feule paffion qui me fait parler

notre ville agréable & riant, même aux étrangers qui, ne trouvant rien de pareil ailleurs, y viendroient au moins pour voir une chose unique. Quoiqu'à dire le vrai, sur beaucoup de fortes raisons, je regarde ce concours comme un inconvénient bien plus que comme un avantage ; & je suis persuadé, quant à moi, que jamais étranger n'entra dans Geneve, qu'il n'y ait fait plus de mal que de bien.

Mais savez-vous, Monsieur, qui l'on devroit s'efforcer d'attirer & de retenir dans

au public ; je sais alors m'oublier moi-même ; &, si quelqu'un m'offense, je me tais sur son compte de peur que la colere ne me rende injuste. Cette maxime est bonne à mes ennemis, en ce qu'ils me nuisent à leur aise & sans crainte de représailles, aux Lecteurs qui ne craignent pas que ma haine leur en impose, & sur-tout à moi qui, restant en paix tandis qu'on m'outrage, n'ai du moins que le mal qu'on me fait, & non celui que j'éprouverois encore à le rendre. Sainte & pure vérité à qui j'ai consacré ma vie, non, jamais mes passions ne souilleront le sincere amour que j'ai pour toi ; l'intérêt ni la crainte ne sauroient altérer l'hommage que j'aime à t'offrir, & ma plume ne te refusera jamais rien que ce qu'elle craint d'accorder à la vengeance !

nos murs ? Les Genevois mêmes qui, avec un ſincere amour pour leur pays, ont tous une ſi grande inclination pour les voyages, qu'il n'y a point de contrée où l'on n'en trouve de répandus. La moitié de nos Citoyens épars dans le reſte de l'Europe & du Monde, vivent & meurent loin de la Patrie ; & je me citerois moi-même avec plus de douleur, ſi j'y étois moins inutile. Je ſais que nous ſommes forcés d'aller chercher au loin les reſſources que notre terrain nous refuſe, & que nous pourrions difficilement ſubſiſter, ſi nous nous y tenions renfermés ; mais au moins que ce banniſſement ne ſoit pas éternel pour tous. Que ceux dont le Ciel a béni les travaux viennent, comme l'abeille, en rapporter le fruit dans la ruche; réjouir leurs concitoyens du ſpectacle de leur fortune ; animer l'émulation des jeunes-gens ; enrichir leur pays de leur richeſſe ; & jouir modeſtement chez eux des biens honnêtement acquis chez les autres. Sera-ce avec des Théatres, toujours moins parfaits chez nous qu'ailleurs, qu'on les y fera revenir ? Quitteront-ils la Comédie de Paris ou de Londres pour aller revoir celle de Geneve ?

Non, non, Monſieur, ce n'eſt pas ainſi qu'on les peut ramener. Il faut que chacun ſente qu'il ne ſauroit trouver ailleurs ce qu'il a laiſſé dans ſon pays ; il faut qu'un charme invincible le rappelle au ſéjour qu'il n'auroit point dû quitter ; il faut que le ſouvenir de leurs premiers exercices, de leurs premiers ſpectacles, de leurs premiers plaiſirs, reſte profondément gravé dans leurs cœurs ; il faut que les douces impreſſions faites durant la jeuneſſe demeurent & ſe renforcent dans un âge avancé, tandis que mille autres s'effacent ; il faut qu'au milieu de la pompe des grands Etats & de leur triſte magnificence, une voix ſecrete leur crie inceſſamment au fond de l'ame : Ah ! où ſont les jeux & les fêtes de ma jeuneſſe ? Où eſt la concorde des citoyens ? Où eſt la frarernité publique ? Où eſt la pure joie & la véritable alégreſſe ? Où ſont la paix, la liberté, l'équité, l'innocence ? Allons rechercher tout cela. Mon Dieu ! avec le cœur du Genevois, avec une ville auſſi riante, un pays auſſi charmant, un gouvernement auſſi juſte, des plaiſirs ſi vrais & ſi purs, & tout ce qu'il faut pour ſavoir les goûter, à quoi tient-il ue nous n'adorions tous la patrie ?

Ainsi rappelloit ses citoyens, par des fêtes modestes & des jeux sans éclat, cette Sparte que je n'aurai jamais assez citée pour l'exemple que nous devrions en tirer; ainsi dans Athenes parmi les beaux-arts, ainsi dans Suse au sein du luxe & de la mollesse, le Spartiate ennuyé soupiroit après ses grossiers festins & ses fatigans exercices. C'est à Sparte que, dans une laborieuse oisiveté, tout étoit plaisir & spectacle; c'est-là que les plus rudes travaux passoient pour des récréations, & que les moindres délassemens formoient une instruction publique; c'est-là que les citoyens continuellement assemblés, consacroient la vie entiere à des amusemens qui faisoient la grande affaire de l'Etat, & à des jeux dont on ne se délassoit qu'à la guerre.

J'entends déja les plaisans me demander si, parmi tant de merveilleuses instructions, je ne veux point aussi, dans nos Fêtes Genevoises, introduire les danses des jeunes Lacédémoniennes? Je réponds que je voudrois bien nous croire les yeux & les cœurs assez chastes pour supporter un tel spectacle, & que de jeunes personnes dans cet état fussent à Geneve comme à Sparte couvertes de l'hon-

nêteté publique ; mais, quelque estime que je fasse de mes compatriotes, je sais trop combien il y a loin d'eux aux Lacédémoniens, & je ne leur propose des institutions de ceux-ci que celles dont ils ne sont pas encore incapables. Si le sage Plutarque s'est chargé de justifier l'usage en question, pourquoi faut-il que je m'en charge après lui ? Tout est dit, en avouant que cet usage ne convenoit qu'aux éleves de Lycurgue ; que leur vie frugale & laborieuse, leurs mœurs pures & séveres, la force d'ame qui leur étoit propre, pouvoient seules rendre innocent sous leurs yeux, un spectacle si choquant pour tout peuple qui n'est qu'honnête.

Mais pense-t-on qu'au fond l'adroite parure de nos femmes ait moins son danger qu'une nudité absolue, dont l'habitude tourneroit bientôt les premiers effets en indifférence & peut-être en dégoût ? Ne sait-on pas que les statues & les tableaux n'offensent les yeux que quand un mélange de vêtemens rend les nudités obscenes ? Le pouvoir immédiat des sens est foible & borné : c'est par l'entremise de l'imagination qu'ils font leurs plus grands ravages ; c'est elle qui prend soin

d'irriter les desirs, en prêtant à leurs objets encore plus d'attraits que ne leur en donna la Nature ; c'est elle qui découvre à l'œil avec scandale ce qu'il ne voit pas seulement comme nud, mais comme devant être habillé. Il n'y a point de vêtement si modeste au travers duquel un regard enflammé par l'imagination n'aille porter les desirs. Une jeune Chinoise, avançant un bout de pied couvert & chaussé, fera plus de ravage à Pékin que n'eût fait la plus belle fille du monde dansant toute nue au bas du Taygete. Mais quand on s'habille avec autant d'art & si peu d'exactitude que les femmes font aujourd'hui, quand on ne montre moins que pour faire desirer davantage, quand l'obstacle qu'on oppose aux yeux ne sert qu'à mieux irriter l'imagination, quand on ne cache une partie de l'objet que pour parer celle qu'on expose,

Heu ! male tum mites defendit pampinus uvas.

Terminons ces nombreuses digressions. Grace au Ciel voici la derniere : je suis à la fin de cet écrit. Je donnois les fêtes de Lacédémone pour modele de celles que je voudrois voir parmi nous. Ce n'est pas seulement

par

par leur objet, mais aussi par leur simplicité que je les trouve recommandables : sans pompe, sans luxe, sans appareil, tout y respiroit, avec un charme secret de patriotisme qui les rendoit intéressantes, un certain esprit martial convenable à des hommes libres (*c*); sans affaires & sans plaisirs, au

(c) Je me souviens d'avoir été frappé dans mon enfance d'un spectacle assez simple, & dont pourtant l'impression m'est toujours restée, malgré le tems & la diversité des objets. Le Régiment de St. Gervais avoit fait l'exercice, &, selon la coutume, on avoit soupé par compagnies ; la plupart de ceux qui les composoient, se rassemblerent après le soupé dans la place de St. Gervais, & se mirent à danser tous ensemble, officiers & soldats, autour de la fontaine, sur le bassin de laquelle étoient montés les Tambours, les Fifres, & ceux qui portoient les flambeaux. Une danse de gens égayés par un long repas sembleroit n'offrir rien de fort intéressant à voir ; cependant, l'accord de cinq ou six cents hommes en uniforme, se tenant tous par la main, & formant une longue bande qui serpentoit en cadence & sans confusion, avec mille tours & retours, mille especes d'évolutions figurées, le choix des airs qui les animoient, le bruit des tambours, l'éclat des flambeaux, un certain appareil militaire au sein du plaisir ; tout cela formoit une sensation très vive qu'on ne pouvoit supporter de

moins de ce qui porte ces noms parmi nous, ils paſſoient, dans cette douce uniformité, la journée, ſans la trouver trop longue, &

ſang-froid. Il étoit tard, les femmes étoient couchées, toutes ſe relevent. Bientôt les fenêtres furent pleines de ſpectatrices qui donnoient un nouveau zele aux acteurs; elles ne purent tenir long-tems à leurs fenêtres, elles deſcendirent; les maîtreſſes venoient voir leurs maris, les ſervantes apportoient du vin, les enfans même éveillés par le bruit accoururent demi-vêtus entre les peres & les meres. La danſe fut ſuſpendue; ce ne furent qu'embraſſemens, ris, ſantés, careſſes. Il réſulta de tout cela un attendriſſement général que je ne ſaurois peindre; mais que, dans l'alégreſſe univerſelle, on éprouve aſſez naturellement au milieu de tout ce qui nous eſt cher. Mon pere, en m'embraſſant, fut ſaiſi d'un treſſaillement que je crois ſentir & partager encore. Jean-Jacques, me diſoit-il, aime ton pays. Vois-tu ces bons Genevois; ils ſont tous amis, ils ſont tous freres; la joie & la concorde regne au milieu d'eux. Tu es Genevois, tu verras un jour d'autres peuples; mais, quand tu voyagerois autant que ton pere, tu ne trouveras jamais leur pareil.

On voulut recommencer la danſe, il n'y eut plus moyen: on ne ſavoit plus ce qu'on faiſoit, toutes les têtes étoient tournées d'une ivreſſe plus douce que celle du vin. Après avoir reſté quelque tems encore à rire & à cauſer ſur la

la vie, ſans la trouver trop courte. Ils s'en retournoient chaque ſoir, gais & diſpos, prendre leur frugal repas, contens de leur patrie, de leurs concitoyens, & d'eux-mêmes. Si l'on demande quelque exemple de ces divertiſſemens publics, en voici un rapporté par Plutarque. Il y avoit, dit-il, toujours trois danſes en autant de bandes, ſelon la différence des âges, & ces danſes ſe faiſoient au chant de chaque bande. Celle des vieillards commençoit la premiere, en chantant le couplet ſuivant.

Nous avons été jadis,
Jeunes, vaillans & hardis.

Suivoit celle des hommes qui chantoient à

place, il fallut ſe ſéparer, chacun ſe retira paiſiblement avec ſa famille ; & voilà comment ces aimables & prudentes femmes ramenerent leurs maris, non pas en troublant leurs plaiſirs, mais en allant les partager. Je ſens bien que ce ſpectacle dont je fus ſi touché, ſeroit ſans attrait pour mille autres, il faut des yeux faits pour le voir, & un cœur fait pour le ſentir. Non, il n'y a de pure joie que la joie publique, & les vrais ſentimens de la Nature ne regnent que ſur le peuple. Ah ! Dignité, fille de l'orgueil & mere de l'ennui, jamais tes triſtes eſclaves eurent-ils un pareil moment en leur vie !

leur tour, en frappant de leurs armes en cadence.

Nous le sommes maintenant,
A l'épreuve à tout venant.

Ensuite venoient les enfans qui leur répondoient, en chantant de toute leur force.

Et nous bientôt le serons,
Qui tous vous surpasserons.

Voilà, Monsieur, les spectacles qu'il faut à des Républiques. Quant à celui dont votre article *Geneve* m'a forcé de traiter dans cet essai, si jamais l'intérêt particulier vient à bout de l'établir dans nos murs, j'en prévois les tristes effets, j'en ai montré quelques-uns, j'en pourrois montrer davantage; mais c'est trop craindre un malheur imaginaire que la vigilance de nos Magistrats saura prévenir. Je ne prétends point instruire des hommes plus sages que moi. Il me suffit d'en avoir dit assez pour consoler la jeunesse de mon pays d'être privée d'un amusement qui coûteroit si cher à la Patrie. J'exhorte cette heureuse jeunesse à profiter de l'avis qui termine votre article. Puisse-t-elle connoître & mé-

riter ſon ſort ! Puiſſe-t-elle ſentir toujours combien le ſolide bonheur eſt préférable aux vains plaiſirs qui le détruiſent ! Puiſſe-t-elle tranſmettre à ſes deſcendans les vertus, la liberté, la paix qu'elle tient de ſes peres ! C'eſt le dernier vœu par lequel je finis mes écrits, c'eſt celui par lequel finira ma vie.



RÉPONSE

A UNE LETTRE ANONYME,

Dont le contenu se trouve en caractere italique dans cette Réponse.

JE suis sensible aux attentions dont m'honorent ces Messieurs que je ne connois point; mais il faut que je réponde à ma maniere ; car je n'en ai qu'une.

Des Gens de loi qui estiment, &c. M. Rousseau, ont été surpris & affligés de son opinion dans sa Lettre à M. d'Alembert sur le Tribunal des Maréchaux de France.

J'ai cru dire des vérités utiles. Il est triste que de telles vérités surprennent, plus triste qu'elles affligent, & bien plus triste encore qu'elles affligent des Gens de loi.

Un Citoyen aussi éclairé que M. Rousseau.

Je ne suis point un citoyen éclairé, mais seulement un citoyen zélé.

N'ignore pas qu'on ne peut justement dévoiler aux yeux de la Nation les fautes de la Législation.

Je l'ignorois : je l'apprends ; mais qu'on

me permette à mon tour une petite queſtion. Bodin, Loiſel, Fénelon, Boulainvilliers, l'abbé de St. Pierre, le Préſident de Monteſquieu, le Marquis de Mirabeau, l'Abbé de Mabli, tous bons François & gens éclairés, ont-ils ignoré qu'on ne peut juſtement dévoiler aux yeux de la Nation les fautes de la Légiſlation ? On a tort d'exiger qu'un Etranger ſoit plus ſavant qu'eux ſur ce qui eſt juſte ou injuſte dans leur pays.

On ne peut juſtement dévoiler aux yeux de la Nation les fautes de la Légiſlation.

Cette maxime peut avoir une application particuliere & circonſcrite, ſelon les lieux & les perſonnes. Voici la premiere fois, peut-être, que la juſtice eſt oppoſée à la vérité.

On ne peut juſtement dévoiler aux yeux de la Nation les fautes de la Légiſlation.

Si quelqu'un de nos Citoyens m'oſoit tenir un pareil diſcours à Geneve, je le pourſuivrois criminellement, comme traître à la patrie.

On ne peut juſtement dévoiler aux yeux de la Nation les fautes de la Légiſlation.

Il y a dans l'application de cette maxime

quelque chose que je n'entends point. J. J. Rousseau, Citoyen de Geneve, imprime un Livre en Hollande, & voilà qu'on lui dit en France qu'on ne peut justement dévoiler aux yeux de la Nation les défauts de la Législation! Ceci me paroît bizarre. Messieurs, je n'ai point l'honneur d'être votre Compatriote; ce n'est point pour vous que j'écris; je n'imprime point dans votre pays; je ne me soucie point que mon Livre y vienne; si vous me lisez, ce n'est pas ma faute.

On ne peut justement dévoiler aux yeux de la Nation les défauts de la Législation.

Quoi donc! sitôt qu'on aura fait une mauvaise institution dans quelque coin du monde, à l'instant il faudra que tout l'Univers la respecte en silence? Il ne sera plus permis à personne de dire aux autres Peuples qu'ils feroient mal de l'imiter? Voilà des prétentions assez nouvelles, & un fort singulier droit des gens.

Les Philosophes sont faits pour éclairer le Ministere, le détromper de ses erreurs, & respecter ses fautes.

Je ne sais pour quoi sont faits les Philosophes, ni ne me soucie de le savoir.

Pour éclairer le Ministere.

J'ignore si l'on peut éclairer le Ministere.

Le détromper de ses erreurs.

J'ignore si l'on peut détromper le Ministere de ses erreurs.

Et respecter ses fautes.

J'ignore si l'on peut respecter les fautes du Ministere.

Je ne sais rien de ce qui regarde le Ministere, parce que ce mot n'est pas connu dans mon pays, & qu'il peut avoir des sens que je n'entends pas.

De plus, M. Rousseau ne nous paroît pas raisonner en politique.

Ce mot sonne trop haut pour moi. Je tâche de raisonner en bon Citoyen de Geneve. Voilà tout.

Lorsqu'il admet dans un Etat une autorité supérieure à l'autorité souveraine.

J'en admets trois seulement. Premiérement l'autorité de Dieu, & puis celle de la loi naturelle qui dérive de la constitution de l'homme, & puis celle de l'honneur plus forte sur un cœur honnête que tous les Rois de la terre.

Ou du moins indépendante d'elle.

Non pas seulement indépendantes, mais supérieures. Si jamais l'autorité souveraine (*) pouvoit être en conflit avec une des trois précédentes, il faudroit que la premiere cédât en cela. Le blasphémateur Hobbes est en horreur pour avoir soutenu le contraire.

Il ne se rappelloit pas dans ce moment le sentiment de Grotius.

Je ne saurois me rappeler ce que je n'ai jamais su, & probablement je ne saurai jamais ce que je ne me soucie point d'apprendre.

Adopté par les Encyclopédistes.

Le sentiment d'aucun des Encyclopédistes n'est une regle pour ses Collegues. L'autorité commune est celle de la raison. Je n'en connois point d'autre.

Les Encyclopédistes ses confreres.

Les amis de la vérité sont tous mes confreres.

Le tems nous empêche d'exposer plusieurs autres objections.

(*) Nous pourrions bien ne pas nous entendre les uns les autres sur le sens que nous donnons à ce mot, & comme il n'est pas bon que nous nous entendions mieux, nous ferons bien de n'en pas disputer.

Le devoir m'empêcheroit peut-être de les résoudre. Je fais l'obéissance & le respect que je dois dans mes actions & dans mes discours aux loix & aux maximes du pays dans lequel j'ai le bonheur de vivre. Mais il ne s'ensuit pas de-là que je ne doive écrire aux Genevois que ce qui convient aux Parisiens.

Qui exigeroient une conversation.

Je n'en dirai pas plus en conversation que par écrit, il n'y a que Dieu & le Conseil de Geneve à qui je doive compte de mes maximes.

Qui priveroit M. Rousseau d'un tems précieux pour lui & pour le public.

Mon tems est inutile au public, & n'est plus d'un grand prix pour moi-même. Mais j'en ai besoin pour gagner mon pain; c'est pour cela que je cherche la solitude.

A Montmorency, le 15 Octobre 1758.

DE

DE L'IMITATION THÉATRALE;

ESSAI TIRÉ DES DIALOGUES DE PLATON.



AVERTISSEMENT.

CE petit écrit n'est qu'une espece d'extrait de divers endroits où Platon traite de l'Imitation théatrale. Je n'y ai gueres d'autre part que de les avoir rassemblés & liés dans la forme d'un discours suivi, au lieu de celle du Dialogue qu'ils ont dans l'original. L'occasion de ce travail fut la Lettre à M. d'Alembert sur les Spectacles; mais n'ayant pu commodément l'y faire entrer, je le mis à part pour être employé ailleurs, ou tout-à-fait supprimé. Depuis lors, cet écrit étant sorti de mes mains, se trouva compris, je ne sais comment, dans un marché qui ne me regardoit pas. Le Manuscrit m'est revenu : mais le Libraire l'a réclamé comme acquis par lui de bonne-foi, & je n'en veux pas dédire celui qui le lui a cédé. Voilà comment cette bagatelle passe aujourd'hui à l'impression.

DE
L'IMITATION
THÉATRALE.

PLUS je songe à l'établissement de notre République imaginaire, plus il me semble que nous lui avons prescrit des loix utiles & appropriées à la nature de l'homme. Je trouve, sur-tout, qu'il importoit de donner, comme nous avons fait, des bornes à la licence des Poëtes, & de leur interdire toutes les parties de leur art qui se rapportent à l'imitation. Nous reprendrons même, si vous voulez, ce sujet, à présent que les choses plus importantes sont examinées; &, dans l'espoir que vous ne me dénoncerez pas à ces dangereux ennemis, je vous avouerai que je regarde tous les Auteurs dramatiques, comme les corrupteurs du Peuple ou de quiconque, se laissant amuser par leurs images, n'est pas capable de les considérer sous leur vrai point de vue, ni de donner à ces fables le correctif dont elles ont besoin. Quelque respect que j'aie pour Homere, leur modele & leur premier maître, je ne crois pas lui devoir

plus qu'à la vérité ; & pour commencer par m'aſſurer d'elle, je vais d'abord rechercher ce que c'eſt qu'imitation.

Pour imiter une choſe, il faut en avoir l'idée. Cette idée eſt abſtraite, abſolue, unique & indépendante du nombre d'exemplaires de cette choſe qui peuvent exiſter dans la Nature. Cette idée eſt toujours antérieure à ſon exécution : car l'Architecte qui conſtruit un Palais, a l'idée d'un Palais avant que de commencer le ſien. Il n'en fabrique pas le modele, il le ſuit, & ce modele eſt d'avance dans ſon eſprit.

Borné par ſon art à ce ſeul objet, cet Artiſte ne ſait faire que ſon Palais ou d'autres Palais ſemblables : mais il y en a de bien plus univerſels, qui ſont tout ce que peut exécuter au monde quelque Ouvrier que ce ſoit, tout ce que produit la Nature, tout ce que peuvent faire de viſible au Ciel, ſur la terre, aux enfers, les Dieux mêmes. Vous comprenez bien que ces Artiſtes ſi merveilleux ſont des Peintres, & même le plus ignorant des hommes en peut faire autant avec un miroir. Vous me direz que le Peintre ne fait pas ces choſes, mais leurs images : au-

tant en fait l'Ouvrier qui les fabrique réellement, puiſqu'il copie un modele qui exiſtoit avant elles.

Je vois là trois Palais bien diſtincts. Premiérement le modele ou l'idée originale qui exiſte dans l'entendement de l'Architecte, dans la Nature, ou tout au moins dans ſon Auteur avec toutes les idées poſſibles dont il eſt la ſource : en ſecond lieu, le Palais de l'Architecte, qui eſt l'image de ce modele ; & enfin le Palais du Peintre, qui eſt l'image de celui de l'Architecte. Ainſi, Dieu, l'Architecte & le Peintre ſont les auteurs de ces trois Palais. Le premier Palais eſt l'idée originale, exiſtante par elle-même ; le ſecond en eſt l'image ; le troiſieme eſt l'image de l'image, ou ce que nous appellons proprement imitation. D'où il ſuit que l'imitation ne tient pas, comme on croit, le ſecond rang, mais le troiſieme dans l'ordre des êtres, & que, nulle image n'étant exacte & parfaite, l'imitation eſt toujours d'un degré plus loin de la vérité qu'on ne penſe.

L'Architecte peut faire pluſieurs Palais ſur le même modele, le Peintre, pluſieurs ta-

bleaux du même Palais : mais quant au type ou modele original, il est unique ; car si l'on supposoit qu'il y en eût deux semblables, ils ne seroient plus originaux ; ils auroient un modele original, commun à l'un & à l'autre ; & c'est celui - là seul qui seroit le vrai. Tout ce que je dis ici de la peinture est applicable à l'imitation théatrale : mais avant d'en venir là, examinons plus en détail les imitations du Peintre.

Non - seulement il n'imite dans ses tableaux que les images des choses ; savoir, les productions sensibles de la Nature, & les ouvrages des Artistes ; il ne cherche pas même à rendre exactement la vérité de l'objet, mais l'apparence : il le peint tel qu'il paroît être, & non pas tel qu'il est. Il le peint sous un seul point de vue, & choisissant ce point de vue à sa volonté, il rend, selon qu'il lui convient, le même objet agréable ou difforme aux yeux des Spectateurs. Ainsi jamais il ne dépend d'eux de juger de la chose imitée en elle - même ; mais ils sont forcés d'en juger sur une certaine apparence, & comme il plaît à l'imitateur : souvent même ils n'en

jugent que par habitude, & il entre de l'arbitraire jusques dans l'imitation (*).

(*) L'expérience nous apprend que la belle harmonie ne flatte point une oreille non prévenue, qu'il n'y a que la seule habitude qui nous rende agréable les consonnances, & nous les fasse distinguer des intervalles les plus discordans. Quant à la simplicité des rapports sur laquelle on a voulu fonder le plaisir de l'harmonie, j'ai fait voir dans l'Encyclopédie, au mot *Consonnance*, que ce principe est insoutenable, & je crois facile à prouver que toute notre harmonie est une invention barbare & gothique qui n'est devenue que par trait de tems, un art d'imitation. Un Magistrat studieux qui, dans ses momens de loisir, au lieu d'aller entendre de la musique, s'amuse à en approfondir les systêmes, a trouvé que le rapport de la quinte n'est de deux à trois que par approximation, & que ce rapport est rigoureusement incommensurable. Personne au moins ne sauroit nier qu'il ne soit tel sur nos clavecins en vertu du tempérament ; ce qui n'empêche pas ces quintes ainsi tempérées de nous paroître agréables. Or où est, en pareil cas, la simplicité du rapport qui devroit nous les rendre telles ? Nous ne savons point encore si notre systême de musique n'est pas fondé sur de pures conventions ; nous ne savons point si les principes n'en sont pas tout-à-fait arbitraires, & si tout autre systême, substitué à celui-là, ne

L'Art de repréſenter les objets eſt fort différent de celui de les faire connoître. Le premier plaît ſans inſtruire; le ſecond inſtruit

parviendroit pas, par l'habitude, à nous plaire également. C'eſt une queſtion diſcutée ailleurs. Par une analogie aſſez naturelle, ces réflexions pourroient en exciter d'autres au ſujet de la peinture ſur le ton d'un tableau, ſur l'accord des couleurs, ſur certaines parties du deſſein où il entre peut-être plus d'arbitraire qu'on ne penſe, & où l'imitation même peut avoir des regles de convention. Pourquoi les Peintres n'oſent-ils entreprendre des imitations nouvelles, qui n'ont contr'elles que leur nouveauté, & paroiſſent d'ailleurs tout-à-fait du reſſort de l'art ? Par exemple, c'eſt un jeu pour eux de faire paroître en relief une ſurface plane : pourquoi donc nul d'entr'eux n'a-t-il tenté de donner l'apparence d'une ſurface plane à un relief ? S'ils font qu'un plafond paroiſſe une voûte, pourquoi ne font-ils pas qu'une voûte paroiſſe un plafond ? Les ombres, diront-ils, changent d'apparence à divers points de vue ; ce qui n'arrive pas de même aux ſurfaces planes. Levons cette difficulté, & prions un peintre de peindre & colorier une ſtatue de maniere qu'elle paroiſſe plate, raſe, & de la même couleur, ſans aucun deſſein, dans un ſeul jour & ſous un ſeul point de vue. Ces nouvelles conſidérations ne ſeroient peut-être pas indignes d'être examinées par l'amateur éclairé qui a ſi bien philoſophé ſur cet art.

ſans plaire. L'Artiſte qui leve un plan & prend des dimenſions exactes, ne fait rien de fort agréable à la vue ; auſſi ſon ouvrage n'eſt-il recherché que par les gens de l'art. Mais celui qui trace une perſpective, flatte le Peuple & les ignorans, parce qu'il ne leur fait rien connoître, & leur offre ſeulement l'apparence de ce qu'ils connoiſſent déja. Ajoutez que la meſure, nous donnant ſucceſſivement une dimenſion & puis l'autre, nous inſtruit lentement de la vérité des choſes ; au lieu que l'apparence nous offre le tout à la fois, &, ſous l'opinion d'une plus grande capacité d'eſprit, flatte le ſens en ſéduiſant l'amour-propre.

Les repréſentations du Peintre, dépourvues de toute réalité, ne produiſent même cette apparence, qu'à l'aide de quelques vaines ombres & de quelques légers ſimulacres qu'il fait prendre pour la choſe même. S'il y avoit quelque mélange de vérité dans ſes imitations, il faudroit qu'il connût les objets qu'il imite ; il ſeroit Naturaliſte, Ouvrier, Phyſicien, avant d'être Peintre. Mais au contraire, l'étendue de ſon art n'eſt fondée que ſur ſon ignorance ; & il ne peint tout, que

parce qu'il n'a besoin de rien connoître. Quand il nous offre un Philosophe en méditation, un Astronome observant les astres, un Géometre traçant des figures, un Tourneur dans son attelier, sait-il pour cela tourner, calculer, méditer, observer les astres? Point du tout; il ne sait que peindre. Hors d'état de rendre raison d'aucune des choses qui sont dans son tableau, il nous abuse doublement par ses imitations, soit en nous offrant une apparence vague & trompeuse, dont ni lui ni nous ne saurions distinguer l'erreur, soit en employant des mesures fausses pour produire cette apparence, c'est-à-dire, en altérant toutes les véritables dimensions selon les loix de la perspective: de sorte que, si le sens du Spectateur ne prend pas le change & se borne à voir le tableau tel qu'il est, il se trompera sur tous les rapports des choses qu'on lui présente, ou les trouvera tous faux. Cependant l'illusion sera telle que les simples & les enfans s'y méprendront, qu'ils croiront voir des objets que le Peintre lui-même ne connoît pas, & des Ouvriers à l'art desquels il n'entend rien.

Apprenons par cet exemple à nous défier

de ces gens univerſels, habiles dans tous les arts, verſés dans toutes les ſciences, qui ſavent tout, qui raiſonnent de tout, & ſemblent réunir à eux ſeuls les talens de tous les mortels. Si quelqu'un nous dit connoître un de ces hommes merveilleux, aſſurons-le, ſans héſiter, qu'il eſt la dupe des preſtiges d'un charlatan, & que tout le ſavoir de ce grand Philoſophe n'eſt fondé que ſur l'ignorance de ſes admirateurs, qui ne ſavent point diſtinguer l'erreur d'avec la vérité, ni l'imitation d'avec la choſe imitée.

Ceci nous mene à l'examen des Auteurs tragiques & d'Homere leur chef (*). Car pluſieurs aſſurent qu'il faut qu'un Poëte tragique ſache tout; qu'il connoiſſe à fond les vertus & les vices, la politique & la morale, les loix divines & humaines, & qu'il doit avoir la ſcience de toutes les choſes qu'il traite, ou qu'il ne fera jamais rien de bon.

(*) C'étoit le ſentiment commun des Anciens, que tous leurs Auteurs tragiques n'étoient que les copies & les imitateurs d'Homere. Quelqu'un diſoit des Tragédies d'Euripide: *Ce ſont les reſtes des feſtins d'Homere, qu'un convive emporte chez lui.*

Cherchons donc ſi ceux qui relevent la Poéſie à ce point de ſublimité ne s'en laiſſent point impoſer auſſi par l'art imitateur des Poëtes ; ſi leur admiration pour ces immortels ouvrages ne les empêche point de voir combien ils ſont loin du vrai, de ſentir que ce ſont des couleurs ſans conſiſtance, de vains fantômes, des ombres ; & que, pour tracer de pareilles images, il n'y a rien de moins néceſſaire que la connoiſſance de la vérité : ou bien, s'il y a dans tout cela quelque utilité réelle, & ſi les Poetes ſavent en effet cette multitude de choſes dont le vulgaire trouve qu'ils parlent ſi bien.

Dites-moi, mes amis, ſi quelqu'un pouvoit avoir à ſon choix le portrait de ſa maîtreſſe ou l'original, lequel penſeriez-vous qu'il choisît ? Si quelque Artiſte pouvoit faire également la choſe imitée ou ſon ſimulacre, donneroit-il la préférence au dernier, en objets de quelque prix, & ſe contenteroit-il d'une maiſon en peinture, quand il pourroit s'en faire une en effet ? Si donc l'Auteur tragique ſavoit réellement les choſes qu'il prétend peindre, qu'il eût les qualités qu'il décrit, qu'il ſût faire lui-même tout ce

qu'i.

qu'il fait faire à ses personnages, n'exerceroit-il pas leurs talens ? Ne pratiqueroit-il pas leurs vertus ? N'éleveroit-il pas des monumens à sa gloire plutôt qu'à la leur ? & n'aimeroit-il pas mieux faire lui-même des actions louables, que se borner à louer celles d'autrui ? Certainement le mérite en seroit tout autre ; & il n'y a pas de raison pourquoi, pouvant le plus, il se borneroit au moins. Mais que penser de celui qui nous veut enseigner ce qu'il n'a pas pu apprendre ? Et qui ne riroit de voir une troupe imbécille aller admirer tous les ressorts de la politique & du cœur humain mis en jeu par un étourdi de vingt ans, à qui le moins sensé de l'assemblée ne voudroit pas confier la moindre de ses affaires ?

Laissons ce qui regarde les talens & les arts. Quand Homere parle si bien du savoir de Machaon, ne lui demandons point compte du sien sur la même matiere. Ne nous informons point des malades qu'il a guéris, des éleves qu'il a faits en médecine, des chefs-d'œuvre de gravure & d'orfévrerie qu'il a finis, des ouvriers qu'il a formés, des monumens de son industrie. Souffrons qu'il nous

enseigne tout cela, sans savoir s'il en est instruit. Mais quand il nous entretient de la guerre, du Gouvernement, des loix, des sciences qui demandent la plus longue étude & qui importent le plus au bonheur des hommes, osons l'interrompre un moment & l'interroger ainsi : O divin Homere ! nous admirons vos leçons ; & nous n'attendons, pour les suivre, que de voir comment vous les pratiquez vous-même ; si vous êtes réellement ce que vous vous efforcez de paroître ; si vos imitations n'ont pas le troisieme rang, mais le second après la vérité, voyons en vous le modele que vous nous peignez dans vos ouvrages ; montrez-nous le Capitaine, le Législateur & le Sage, dont vous nous offrez si hardiment le portrait. La Grece & le Monde entier célebrent les bienfaits des grands hommes qui possedent ces arts sublimes dont les préceptes vous coûtent si peu. Lycurgue donna des loix à Sparte, Charondas à la Sicile & à l'Italie, Minos aux Crétois, Solon à nous. S'agit-il des devoirs de la vie, du sage gouvernement de la maison, de la conduite d'un citoyen dans tous les états ? Thalès de Milet & le Scythe Anacharsis donnerent

à la fois l'exemple & les préceptes. Faut-il apprendre à d'autres ces mêmes devoirs, & instituer des Philosophes & des Sages qui pratiquent ce qu'on leur a enseigné ? Ainsi fit Zoroastre aux Mages, Pythagore à ses disciples, Lycurgue à ses concitoyens. Mais vous, Homere, s'il est vrai que vous ayez excellé en tant de parties ; s'il est vrai que vous puissiez instruire les hommes & les rendre meilleurs ; s'il est vrai qu'à l'imitation vous ayez joint l'intelligence, & le savoir aux discours ; voyons les travaux qui prouvent votre habileté, les Etats que vous avez institués, les vertus qui vous honorent, les disciples que vous avez faits, les batailles que vous avez gagnées, les richesses que vous avez acquises. Que ne vous êtes-vous concilié des foules d'amis, que ne vous êtes-vous fait aimer & honorer de tout le monde ? Comment se peut-il que vous n'ayez attiré près de vous que le seul Cléophile ? encore n'en fîtes-vous qu'un ingrat. Quoi ! un Protagore d'Abdere, un Prodicus de Chio, sans sortir d'une vie simple & privée, ont attroupé leurs contemporains autour d'eux, leur ont persuadé d'apprendre d'eux seuls l'art de gou-

verner ſon pays, ſa famille & ſoi-même ; & ces hommes ſi merveilleux, un Héſiode, un Homere, qui ſavoient tout, qui pouvoient tout apprendre aux hommes de leur tems, en ont été négligés au point d'aller errans, mendiant par tout l'univers, & chantant leurs vers de ville en ville, comme de vils Baladins ! Dans ces ſiecles groſſiers, où le poids de l'ignorance commençoit à ſe faire ſentir, où le beſoin & l'avidité de ſavoir concouroient à rendre utile & reſpectable tout homme un peu plus inſtruit que les autres, ſi ceux-ci euſſent été auſſi ſavans qu'ils ſembloient l'être, s'ils avoient eu toutes les qualités qu'ils faiſoient briller avec tant de pompe, ils euſſent paſſé pour des prodiges ; ils auroient été recherchés de tous ; chacun ſe ſeroit empreſſé pour les avoir, les poſſéder, les retenir chez ſoi ; & ceux qui n'auroient pu les fixer avec eux, les auroient plutôt ſuivis par toute la terre, que de perdre une occaſion ſi rare de s'inſtruire & de devenir des Héros pareils à ceux qu'on leur faiſoit admirer (*).

(*) Platon ne veut pas dire qu'un homme entendu pour ſes intérêts & verſé dans les affaires

Convenons donc que tous les Poëtes, à commencer par Homere, nous repréſentent dans leurs tableaux, non le modele des vertus, des talens, des qualités de l'ame, ni les autres objets de l'entendement & des ſens qu'ils n'ont pas en eux-mêmes, mais les images de tous ces objets tirées d'objets étrangers; & qu'ils ne ſont pas plus près en cela de la vérité, quand ils nous offrent les traits d'un Héros ou d'un Capitaine, qu'un Peintre qui, nous peignant un Géometre ou un Ouvrier, ne regarde point à l'art où il n'entend rien, mais ſeulement aux couleurs & à la figure. Ainſi font alluſion les noms & les mots à ceux qui, ſenſibles au rhythme & à l'harmonie, ſe laiſſent charmer à l'art enchanteur du Poëte, & ſe livrent à la ſéduction par l'attrait du plaiſir; en ſorte qu'ils

lucratives, ne puiſſe, en traſiquant de la Poéſie, ou par d'autres moyens, parvenir à une grande fortune. Mais il eſt fort différent de s'enrichir & s'illuſtrer par le métier de Poëte, ou de s'enrichir & s'illuſtrer par les talens que le Poëte prétend enſeigner. Il eſt vrai qu'on pouvoit alléguer à Platon l'exemple de Titrée, mais il ſe fût tiré d'affaire avec une diſtinction, en le conſidérant plutôt comme Orateur que comme Poëte.

prennent les images d'objets qui ne ſont connus ni d'eux, ni des auteurs, pour les objets mêmes, & craignent d'être détrompés d'une erreur qui les flatte, ſoit en donnant le change à leur ignorance, ſoit par les ſenſations agréables dont cette erreur eſt accompagnée.

En effet, ôtez au plus brillant de ces tableaux le charme des vers & les ornemens étrangers qui l'embelliſſent ; dépouillez-le du coloris de la Poéſie ou du ſtyle, & n'y laiſſez que le deſſein, vous aurez peine à le reconnoître : ou, s'il eſt reconnoiſſable, il ne plaira plus ; ſemblable à ces enfans plutôt jolis que beaux, qui, parés de leur ſeule fleur de jeuneſſe, perdent avec elle toutes leurs graces, ſans avoir rien perdu de leurs traits.

Non-ſeulement l'imitateur ou l'auteur du ſimulacre ne connoît que l'apparence de la choſe imitée, mais la véritable intelligence de cette choſe, n'appartient pas même à celui qui l'a faite. Je vois dans ce tableau des chevaux attelés au char d'Hector ; ces chevaux ont des harnois, des mors, des rênes ; l'Orfévre, le Forgeron, le Sellier ont fait ces

diverses choses, le Peintre les a représentées; mais, ni l'Ouvrier qui les fait, ni le Peintre qui les dessine ne savent ce qu'elles doivent être : c'est à l'Écuyer ou au Conducteur qui s'en sert à déterminer leur forme sur leur usage ; c'est à lui seul de juger si elles sont bien ou mal, & d'en corriger les défauts. Ainsi, dans tout instrument possible, il y a trois objets de pratique à considérer, savoir l'usage, la fabrique & l'imitation. Ces deux derniers arts dépendent manifestement du premier, & il n'y a rien d'imitable dans la nature à quoi l'on ne puisse appliquer les mêmes distinctions.

Si l'utilité, la bonté, la beauté d'un instrument, d'un animal, d'une action se rapportent à l'usage qu'on en tire ; s'il n'appartient qu'à celui qui les met en œuvre d'en donner le modele & de juger si ce modele est fidélement exécuté : loin que l'imitateur soit en état de prononcer sur les qualités des choses qu'il imite, cette décision n'appartient pas même à celui qui les a faites. L'imitateur suit l'ouvrier dont il copie l'ouvrage, l'ouvrier suit l'Artiste qui sait s'en servir, & ce dernier seul apprécie également la chose &

ſon imitation ; ce qui confirme que les tableaux du Poëte & du Peintre n'occupent que la troiſieme place après le premier modele ou la vérité.

Mais le Poëte, qui n'a pour juge qu'un peuple ignorant auquel il cherche à plaire, comment ne défigurera-t-il pas, pour le flatter, les objets qu'il lui préſente ? Il imitera ce qui paroît beau à la multitude, ſans ſe ſoucier s'il l'eſt en effet. S'il peint la valeur, aura-t-il Achille pour juge ? S'il peint la ruſe, Ulyſſe le reprendra-t-il ? Tout au contraire Achille & Ulyſſe ſeront ſes perſonnages ; Therſite & Dolon ſes ſpectateurs.

Vous m'objecterez que le Philoſophe ne fait pas non plus lui-même tous les arts dont il parle, & qu'il étend ſouvent ſes idées auſſi loin que le Poëte étend ſes images. J'en conviens : mais le Philoſophe ne ſe donne pas pour ſavoir la vérité, il la cherche, il examine, il diſcute, il étend nos vues, il nous inſtruit même en ſe trompant ; il propoſe ſes doutes pour des doutes, ſes conjectures pour des conjectures, & n'affirme que ce qu'il ſait. Le Philoſophe qui raiſonne, ſoumet ſes raiſons à notre jugement ; le Poëte &

l'imitateur ſe fait juge lui-même. En nous offrant ſes images, il les affirme conformes à la vérité : il eſt donc obligé de la connoître, ſi ſon art a quelque réalité ; en peignant tout, il ſe donne pour tout ſavoir. Le poëte eſt le Peintre qui fait l'image ; le Philoſophe eſt l'Architecte qui leve le plan : l'un ne daigne pas même approcher de l'objet pour le peindre ; l'autre meſure avant de tracer.

Mais de peur de nous abuſer par de fauſſes analogies, tâchons de voir plus diſtinctement à quelle partie, à quelle faculté de notre ame ſe rapportent les imitations du Poëte, & conſidérons d'abord d'où vient l'illuſion de celles du Peintre. Les mêmes corps vus à diverſes diſtances, ne paroiſſent pas de même grandeur, ni les figures également ſenſibles, ni leurs couleurs de la même vivacité. Vus dans l'eau, ils changent d'apparence ; ce qui étoit droit, paroît briſé ; l'objet paroît flotter avec l'onde. A travers un verre ſphérique ou creux, tous les rapports des traits ſont changés ; à l'aide du clair & des ombres, une ſurface plane ſe releve ou ſe creuſe au gré du Peintre ; ſon pinceau grave des traits auſſi profonds

que le ciseau du Sculpteur, & dans les reliefs qu'il fait placer sur la toile, le toucher démenti par la vue, laisse à douter auquel des deux on doit se fier. Toutes ces erreurs sont évidemment dans les jugemens précipités de l'esprit. C'est cette foiblesse de l'entendement humain, toujours pressé de juger sans connoître, qui donne prise à tous ces prestiges de magie par lesquels l'Optique & la Mécanique abusent nos sens. Nous concluons, sur la seule apparence, de ce que nous connoissons à ce que nous ne connoissons pas, & nos inductions fausses sont la source de mille illusions.

Quelles ressources nous sont offertes contre ces erreurs? Celles de l'examen & de l'analyse. La suspension de l'esprit, l'art de mesurer, de peser, de compter, sont les secours que l'homme a pour vérifier les rapports des sens, afin qu'il ne juge pas de ce qui est grand ou petit, rond ou quarré, rare ou compacte, éloigné ou proche; par ce qui paroît l'être, mais par ce que le nombre, la mesure & le poids lui donnent pour tel. La comparaison, le jugement des rapports trouvés par ces diverses opérations, appartiennent incontesta-

blement à la faculté raiſonnante, & ce jugement eſt ſouvent en contradiction avec celui que l'apparence des choſes nous fait porter. Or, nous avons vu ci-devant que ce ne ſauroit être par la même faculté de l'ame qu'elle porte des jugemens contraires des mêmes choſes conſidérées ſous les mêmes relations. D'où il ſuit que ce n'eſt point la plus noble de nos facultés, ſavoir, la raiſon; mais une faculté différente & inférieure, qui juge ſur l'apparence, & ſe livre au charme de l'imitation. C'eſt ce que je voulois exprimer ci-devant; en diſant que la Peinture & généralement l'art d'imiter, exerce ſes opérations loin de la vérité des choſes, en s'uniſſant à une partie de notre ame dépourvue de prudence & de raiſon, & incapable de rien connoître par elle-même de réel & de vrai (*). Ainſi, l'art d'imiter, vil par ſa nature & par la faculté de l'ame ſur laquelle

(*) Il ne faut pas prendre ici ce mot de *partie* dans un ſens exact, comme ſi Platon ſuppoſoit l'ame réellement diviſible ou compoſée. La diviſion qu'il ſuppoſe & qui lui fait employer le mot de *parties*, ne tombe que ſur les divers genres d'opérations par leſquelles l'ame ſe modifie, & qu'on appelle autrement *facultés*.

il agit, ne peut que l'être encore par ses productions, du moins quant au sens matériel qui nous fait juger des tableaux du Peintre. Considérons maintenant le même art appliqué par les imitations du Poëte immédiatement au sens interne, c'est-à-dire à l'entendement.

La scene représente les hommes agissant volontairement ou par force, estimant leurs actions bonnes ou mauvaises, selon le bien ou le mal qu'ils pensent leur en revenir, & diversement affectés, à cause d'elles, de douleur ou de volupté. Or, par les raisons que nous avons déja discutées, il est impossible que l'homme, ainsi présenté, soit jamais d'accord avec lui-même; & comme l'apparence & la réalité des objets sensibles lui en donnent des opinions contraires, de même il apprécie différemment les objets de ses actions, selon qu'ils sont éloignés ou proches, conformes ou opposés à ses passions; & ses jugemens, mobiles comme elles, mettent sans cesse en contradiction ses desirs, sa raison, sa volonté & toutes les puissances de son ame.

La scene représente donc tous les hommes,

& même ceux qu'on nous donne pour modeles, comme affectés autrement qu'ils ne doivent l'être pour se maintenir dans l'état de modération qui leur convient. Qu'un homme sage & courageux perde son fils, son ami, sa maîtresse, enfin l'objet le plus cher à son cœur; on ne le verra point s'abandonner à une douleur excessive & déraisonnable; & si la foiblesse humaine ne lui permet pas de surmonter tout-à-fait son affliction, il la tempérera par la constance; une juste honte lui fera renfermer en lui-même une partie de ses peines; & contraint de paroître aux yeux des hommes, il rougiroit de dire & faire en leur présence plusieurs choses qu'il dit & fait étant seul. Ne pouvant être en lui tel qu'il veut, il tâche au moins de s'offrir aux autres tel qu'il doit être. Ce qui le trouble & l'agite, c'est la douleur & la passion; ce qui l'arrête & le contient, c'est la raison & la loi; & dans ces mouvemens opposés, sa volonté se déclare toujours pour la derniere.

En effet, la raison veut qu'on supporte patiemment l'adversité, qu'on n'en aggrave pas le poids par des plaintes inutiles, qu'on

n'estime pas les choses humaines au delà de leur prix, qu'on ne s'épuise pas à pleurer ses maux, les forces qu'on a pour les adoucir, & qu'enfin l'on songe quelquefois qu'il est impossible à l'homme de prévoir l'avenir, & de se connoître assez lui-même pour savoir si ce qui lui arrive est un bien ou un mal pour lui.

Ainsi se comportera l'homme judicieux & tempérant, en proie à la mauvaise fortune. Il tâchera de mettre à profit ses revers mêmes, comme un joueur prudent cherche à tirer parti d'un mauvais point que le hazard lui amene ; &, sans se lamenter comme un enfant qui tombe & pleure auprès de la pierre qui l'a frappé, il saura porter, s'il le faut, un fer salutaire à sa blessure, & la faire saigner pour la guérir. Nous dirons donc que la constance & la fermeté dans les disgraces sont l'ouvrage de la raison, & que le deuil, les larmes, le désespoir, les gémissemens appartiennent à une partie de l'ame opposée à l'autre, plus débile, plus lâche, & beaucoup inférieure en dignité.

Or, c'est de cette partie sensible & foible que se tirent les imitations touchantes & variées

qu'on voit ſur la ſcene. L'homme ferme, prudent, toujours ſemblable à lui-même, n'eſt pas ſi facile à imiter ; &, quand il le ſeroit, l'imitation, moins variée, n'en ſeroit pas ſi agréable au Vulgaire ; il s'intéreſſeroit difficilement à une image qui n'eſt pas la ſienne, & dans laquelle il ne reconnoîtroit ni ſes mœurs, ni ſes paſſions : jamais le cœur humain ne s'identifie avec des objets qu'il ſent lui être abſolument étrangers. Auſſi, l'habile Poëte, le Poëte qui ſait l'art de réuſſir, cherchant à plaire au Peuple & aux hommes vulgaires, ſe garde bien de leur offrir la ſublime image d'un cœur maître de lui, qui n'écoute que la voix de la ſageſſe ; mais il charme les ſpectateurs par des caracteres toujours en contradiction, qui veulent & ne veulent pas, qui font retentir le Théatre de cris & de gémiſſemens, qui nous forcent à les plaindre, lors même qu'ils font leur devoir, & à penſer que c'eſt une triſte choſe que la vertu, puiſqu'elle rend ſes amis ſi miſérables. C'eſt par ce moyen, qu'avec des imitations plus faciles & plus diverſes, le Poëte émeut & flatte davantage les ſpectateurs.

Cette habitude de ſoumettre à leurs paſſions les gens qu'on nous fait aimer, altere & change tellement nos jugemens ſur les choſes louables, que nous nous accoutumons à honorer la foibleſſe d'ame ſous le nom de ſenſibilité, & à traiter d'hommes durs & ſans ſentiment ceux en qui la ſévérité du devoir l'emporte, en toute occaſion, ſur les affections naturelles. Au contraire, nous eſtimons comme gens d'un bon naturel ceux qui, vivement affectés de tout, ſont l'éternel jouet des événemens; ceux qui pleurent comme des femmes la perte de ce qui leur fut cher; ceux qu'une amitié déſordonnée rend injuſtes pour ſervir leurs amis; ceux qui ne connoiſſent d'autre regle que l'aveugle penchant de leur cœur; ceux qui, toujours loués du ſexe qui les ſubjugue & qu'ils imitent, n'ont d'autres vertus que leurs paſſions, ni d'autre mérite que leur foibleſſe. Ainſi l'égalité, la force, la conſtance, l'amour de la juſtice, l'empire de la raiſon, deviennent inſenſiblement des qualités haïſſables, des vices que l'on décrie; les hommes ſe font honorer par tout ce qui les rend dignes de mépris; & ce renverſement des ſaines opi-

nions est l'infaillible effet des leçons qu'on va prendre au Théatre.

C'est donc avec raison que nous blâmions les imitations du Poëte & que nous les mettions au même rang que celles du Peintre, soit pour être également éloignées de la vérité, soit parce que l'un & l'autre flattant également la partie sensible de l'ame, & négligeant la rationnelle, renversent l'ordre de nos facultés, & nous font subordonner le meilleur au pire.

Comme celui qui s'occuperoit dans la République à soumettre les bons aux méchans, & les vrais chefs aux rebelles, seroit ennemi de la Patrie & traître à l'Etat; ainsi le Poëte imitateur porte les dissentions & la mort dans la République de l'ame, en élevant & nourrissant les plus viles facultés aux dépens des plus nobles, en épuisant & usant ses forces sur les choses les moins dignes de l'occuper, en confondant par de vains simulacres le vrai beau avec l'attrait mensonger qui plaît à la multitude, & la grandeur apparente avec la véritable grandeur.

Quelles ames fortes oseront se croire à l'épreuve du soin que prend le Poëte de les

corrompre ou de les décourager ? Quand Homere ou quelque Auteur tragique nous montre un Héros surchargé d'affliction, criant, lamentant, se frappant la poitrine : un Achille, fils d'une Déesse, tantôt étendu par terre & répandant des deux mains du sable ardent sur sa tête ; tantôt errant comme un forcené sur le rivage, & mêlant au bruit des vagues ses hurlemens effrayans : un Priam, vénérable par sa dignité, par son grand âge, par tant d'illustres enfans, se roulant dans la fange, souillant ses cheveux blancs, faisant retentir l'air de ses imprécations, & apostrophant les Dieux & les hommes ; qui de nous insensible à ces plaintes, ne s'y livre pas avec une sorte de plaisir ? Qui ne sent pas naître en soi-même le sentiment qu'on nous représente ? Qui ne loue pas sérieusement l'art de l'Auteur, & ne le regarde pas comme un grand Poëte, à cause de l'expression qu'il donne à ses tableaux, & des affections qu'il nous communique ? Et cependant, lorsqu'une affliction domestique & réelle nous atteint nous-mêmes, nous nous glorifions de la supporter modérément, de ne nous en point laisser accabler jusqu'aux

larmes ; nous regardons alors le courage que nous nous efforçons d'avoir comme une vertu d'homme, & nous nous croirions aussi lâches que des femmes, de pleurer & gémir comme ces Héros qui nous ont touchés sur la scene. Ne sont - ce pas de fort utiles Spectacles que ceux qui nous font admirer des exemples que nous rougirions d'imiter, & où l'on nous intéresse à des foiblesses dont nous avons tant de peine à nous garantir dans nos propres calamités ? La plus noble faculté de l'ame, perdant ainsi l'usage & l'empire d'elle-même, s'accoutume à fléchir sous la loi des passions ; elle ne réprime plus nos pleurs & nos cris ; elle nous livre à notre attendrissement pour des objets qui nous sont étrangers ; & sous prétexte de commisération pour des malheurs chimériques, loin de s'indigner qu'un homme vertueux s'abandonne à des douleurs excessives, loin de nous empêcher de l'applaudir dans son avilissement, elle nous laisse applaudir nous-mêmes de la pitié qu'il nous inspire ; c'est un plaisir que nous croyons avoir gagné sans foiblesse, & que nous goûtons sans remords.

Mais en nous laissant ainsi subjuguer aux

douleurs d'autrui, comment résisterons-nous aux nôtres ; & comment supporterons-nous plus courageusement nos propres maux que ceux dont nous n'appercevons qu'une vaine image ? Quoi ! serons-nous les seuls qui n'aurons point de prise sur notre sensibilité ? Qui est-ce qui ne s'appropriera pas dans l'occasion ces mouvemens auxquels il se prête si volontiers ? Qui est-ce qui saura refuser à ses propres malheurs les larmes qu'il prodigue à ceux d'un autre ? J'en dis autant de la Comédie, du rire indécent qu'elle nous arrache, de l'habitude qu'on y prend de tourner tout en ridicule, même les objets les plus sérieux & les plus graves, & de l'effet presque inévitable par lequel elle change en bouffons & plaisans de Théatre, les plus respectables des Citoyens. J'en dis autant de l'amour, de la colere, & de toutes les autres passions, auxquelles devenant de jour en jour plus sensibles par amusement & par jeu, nous perdons toute force pour leur résister, quand elles nous assaillent tout de bon. Enfin, de quelque sens qu'on envisage le Théatre & ses imitations, on voit toujours, qu'animant & fomentant en nous les dispositions

qu'il faudroit contenir & réprimer, il fait dominer ce qui devroit obéir ; loin de nous rendre meilleurs & plus heureux, il nous rend pires & plus malheureux encore, & nous fait payer aux dépens de nous-mêmes le soin qu'on y prend de nous plaire & de nous flatter.

Quand donc, ami Glaucus, vous rencontrerez des enthousiastes d'Homere ; quand ils vous diront qu'Homere est l'instituteur de la Grece & le maître de tous les arts ; que le gouvernement des Etats, la discipline civile, l'éducation de hommes & tout l'ordre de la vie humaine sont enseignés dans ses écrits ; honorez leur zele ; aimez & supportez-les, comme des hommes doués de qualités exquises ; admirez avec eux les merveilles de ce beau génie ; accordez-leur avec plaisir qu'Homere est le Poëte par excellence, le modele & le chef de tous les Auteurs tragiques. Mais songez toujours que les Hymnes en l'honneur des Dieux, & les louanges des grands hommes, sont la seule espece de Poésie qu'il faut admettre dans la République ; & que, si l'on y souffre une fois cette Muse imitative qui nous charme & nous trompe

par la douceur de ses accens, bientôt les actions des hommes n'auront plus pour objet, ni la loi, ni les choses bonnes & belles, mais la douleur & la volupté : les passions excitées domineront au lieu de la raison : les Citoyens ne seront plus des hommes vertueux & justes, toujours soumis au devoir & à l'équité, mais des hommes sensibles & foibles qui feront le bien ou le mal indifféremment, selon qu'ils seront entraînés par leur penchant. Enfin, n'oubliez jamais qu'en bannissant de notre Etat les Drames & Pieces de Théatre, nous ne suivons point un entêtement barbare, & ne méprisons point les beautés de l'art ; mais nous leur préférons les beautés immortelles qui résultent de l'harmonie de l'ame, & de l'accord de ses facultés.

Faisons plus encore. Pour nous garantir de toute partialité, & ne rien donner à cette antique discorde qui regne entre les Philosophes & les Poëtes, n'ôtons rien à la Poésie & à l'imitation de ce qu'elles peuvent alléguer pour leur défense, ni à nous des plaisirs innocens qu'elles peuvent nous procurer. Rendons cet honneur à la vérité d'en respec-

ter jusqu'à l'image, & de laisser la liberté de se faire entendre à tout ce qui se renomme d'elle. En imposant silence aux Poëtes, accordons à leurs amis la liberté de les défendre & de nous montrer, s'ils peuvent, que l'art condamné par nous comme nuisible, n'est pas seulement agréable, mais utile à la République & aux Citoyens. Écoutons leurs raisons d'une oreille impartiale, & convenons de bon cœur que nous aurons beaucoup gagné pour nous-mêmes, s'ils prouvent qu'on peut se livrer sans risque à de si douces impressions. Autrement, mon cher Glaucus, comme un homme sage, épris des charmes d'une maîtresse, voyant sa vertu prête à l'abandonner, rompt, quoiqu'à regret, une si douce chaîne, & sacrifie l'amour au devoir & à la raison; ainsi, livrés dès notre enfance aux attraits séducteurs de la Poésie, & trop sensibles peut-être à ses beautés, nous nous munirons pourtant de force & de raison contre ses prestiges : si nous osons donner quelque chose au goût qui nous attire, nous craindrons au moins de nous livrer à nos premieres amours : nous nous dirons toujours qu'il n'y a rien de sérieux ni d'utile

dans tout cet appareil dramatique : en prêtant quelquefois nos oreilles à la Poésie, nous garantirons nos cœurs d'être abusés par elle, & nous ne souffrirons point qu'elle trouble l'ordre & la liberté, ni dans la République intérieure de l'ame, ni dans celle de la société humaine. Ce n'est pas une légere alternative que de se rendre meilleur ou pire, & l'on ne sauroit peser avec trop de soin la délibération qui nous y conduit. O mes amis ! c'est, je l'avoue, une douce chose de se livrer aux charmes d'un talent enchanteur, d'acquérir par lui des biens, des honneurs, du pouvoir, de la gloire : mais la puissance, & la gloire, & la richesse, & les plaisirs, tout s'éclipse & disparoît comme une ombre, auprès de la justice & de la vertu.

Fin du Tome Troisieme.

Pieces contenues en ce Volume.

